

ANNETTE

ET LE CRIMINEL,

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES

TOME III.

Balzac, Honoré de

ANNETTE

ET LE CRIMINEL

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES,

Publiée par M. HORACE DE S.-AUBIN.
auteur du *Vicaire des Ardennes.*

TOME TROISIÈME

A PARIS,
Chez EMILE BUISSOT, Libraire, rue Pastourelle, N.° 3, au Marais.

1824.

Œuvres complètes du même auteur qui se trouvent chez le même libraire. 27 vol. in-12, 67 fr. 50 c.

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12.
Jean Louis, ou la fille trouvée, 4 vol. in-12.
Clotilde de Lusignan, ou le beau juif, 4 vol. in-12.
Le Vicaire des Ardennes, 4 vol. in-12. (1)
Le Centenaire, ou les deux Béringheld, 4 vol. in-12.
La dernière Fée, ou la nouvelle lampe merveilleuse, 3 vol. in-12, (2.e *édit.*).
Wann-Chlore, ou la prédestination, 4 vol. in-12.

(1) Cet ouvrage ayant été saisi et supprimé en entier, il ne s'en trouve plus d'exemplaires dans le commerce.

(Note du libraire.)

ANNETTE
ET LE CRIMINEL,
OU SUITE DU
VICAIRE DES ARDENNES.

CHAPITRE XVI.

La maison dans laquelle venoit d'entrer M. de Durantal et sa femme appartenoit à une vieille demoiselle nommée Mlle *Sarah Sophy*.

Cette demoiselle avoit tenu à Valence, pendant fort long-temps, une maison de commerce qu'elle venoit de vendre à M. et madame Bouvier, les cousins d'Annette.

Mademoiselle Sophy étoit la plus riche de tout le village de Durantal, et, de tout temps, sa maison avoit été le rendez-vous des habitans les plus aisés; elle étoit comme la reine de ce petit monde, et tant qu'au château les propriétaires furent absens, mademoiselle Sophy pouvoit passer pour *la première* du village.

Or, dans tous les bourgs, villes, capitales, villages, hameaux, de tout royaume européen, asiatique et africain, partout enfin où se trouvent agglomérés sept animaux qu'on décore du nom générique d'hommes, il se trouve aussi des intérêts qui se croisent, des amour-propres qui se froissent, des jalousies qui croissent, et la reine du

monde, *l'Opinion*, y vient sur-le-champ dresser ses tréteaux, et, comme un charlatan, parle sans cesse à la foule. Or, la maison de mademoiselle Sophy étoit l'endroit où l'opinion régnoit; elle la dirigeoit, la modifioit, et cela avoit eu lieu, dans l'origine, par un motif qui n'étoit plus connu que des vieilles têtes à perruques de l'endroit; et ceux qui n'avoient pas l'honneur d'aller chez mademoiselle Sophy répétoient encore ces bruits dans ce qu'elle appeloit leurs *conventicules* : nous allons les traduire fidèlement au lecteur.

Cette société secondaire de la petite bourgeoisie de Durantal tenoit son bureau chez l'épicière du village. Or, voyez-vous madame Ja-

cotat au coin de son feu, dans son arrière-boutique, entourée de sept ou huit habitans, fermiers, tailleurs, boulanger, tous membres de la petite propriété, et les industriels du canton ?

— Oui, répétoit madame Jacotat, ma mère m'a dit que M.lle Sophy avoit été jolie, mais très-jolie, à dix-huit ans ?... dà !.. qu'elle avoit été amoureuse, mais comme on l'étoit dans l'ancien régime, bien plus qu'aujourd'hui ; elle étoit donc amoureuse et aimée d'un jeune homme, le fils d'un président à mortier du parlement. Mais les parens de l'amoureux n'avoient pas voulu les marier, et l'on m'a dit que c'est ce jeune homme qui lui a acheté sa propriété à Durantal. Elle

y vivoit dans la retraite, et le jeune homme venoit la voir clandestinement la nuit. On dit que c'est le président actuel du tribunal à Valence, et qu'il a tant aimé mademoiselle Sophy, qu'il n'a jamais voulu se marier. Le fait est qu'à Valence elle alloit souvent chez lui, et lui chez elle, de manière que cette vieille mademoiselle Sophy, qui fait tant sa dévote et sa vertueuse, n'en a pas moins eu un enfant de lui.

— Un enfant!.... s'écrioit-on.

— Oui, un enfant, et elle n'a jamais osé le garder avec elle : on ne sait pas ce qu'il est devenu. C'est un crime cela! une mère doit, quelque chose qu'on pense d'elle, ne jamais se séparer de son enfant!

Elle ne parle jamais que de vertu ; elle a fait chasser la petite Jeanneton parce qu'elle avoit fait un enfant avec le dernier garde-chasse, ou avec un autre, n'importe ! c'est le garde-chasse que l'on accuse : elle auroit dû plutôt la secourir..... mais voilà, on condamne dans les autres ce qu'on a fait soi-même..... » Ici l'épicière se croisa les bras. — Mademoiselle Sophy, reprit-elle, est riche, alors on va la voir ! On fait comme si l'on ne savoit rien, et elle est reçue au château, c'est-à-dire, elle l'étoit par les anciens seigneurs ! mais le sera-t-elle par ceux-ci ? c'est une question.

— Qu'est devenue Jeanneton ?... demandoit un des auditeurs.

— La pauvre petite !.... reprit l'é-

picière infatigable, voilà ce qui lui est arrivé : Le grand sec, qui est l'ami du nouveau propriétaire, l'a établie à dix lieues d'ici, je ne sais où. Elle a une auberge, une ferme, une habitation, je ne sais lequel, et le garde-chasse a un emploi qu'*il* lui a fait obtenir par le préfet, son ami. Aussi l'on a grogné contre celui-là, qui a l'air d'un bien brave homme : il ne s'en fait pas accroire : il vient m'acheter du tabac à fumer quand il lui en manque et qu'il est hors du château, car il en a sa provision. Si j'étois en ville, j'achetterois bien ce tabac-là au poids de l'or !.. car c'est du tabac des îles, et je dis qu'il est fameux, car mon homme en a senti le fumet, et il s'y connoît ! mais pour les gens

de Durantal, le nôtre et assez bon; les paysans ne sont pas au monde pour avoir leurs aises. Au surplus, le nouveau propriétaire fait travailler, c'est un brave homme! ça a autant d'écus que j'ai de grains de café!.....

Ce fragment de la conversation de l'épicière instruit suffisamment le lecteur des antécédens de la vie de Mlle Sophy, antécédens qu'elle cachoit avec un soin curieux et sous un masque de dévotion qui, peut-être, étoit véritable et sincère. Maintenant, avant d'introduire nos deux mariés, il n'est pas hors de propos de faire connoître les personnes qui se trouvoient alors chez mademoiselle Sophy, car elles doivent avoir une influence sourde et cachée sur leurs destinées.

Le curé y venoit souvent; mais comme son rôle est très-court dans cette histoire, on peut se contenter de dire qu'au coin de la cheminée étoit un vieillard de cinquante ans, habillé, fait et parlant comme tous les curés de village : il n'est là que pour ordre ; il écoutoit avec patience, discouroit quand il pouvoit, et, depuis peu, le pouvoit rarement à cause de l'arrivée récente d'un personnage qui ne sera pas inconnu à ceux qui ont pu lire le *Vicaire des Ardennes* pendant le peu de temps qu'il a été en circulation.

Ce personnage étoit la femme du maire ; elle pouvoit avoir trente-six à quarante ans, mais un léger embonpoint lui permettoit d'en escroquer une petite partie. Elle étoit

mariée depuis peu et venoit... d'où ?... c'étoit un secret qu'elle avoit très-bien su garder, malgré son amour pour les confidences, l'art de phraser qu'elle possédoit mieux que maint député loquace, et sa tendance à tout apprendre et tout savoir. Elle étoit toujours bien mise, mais ses manières n'annonçoient pas une extraction bien franche, et quoique toujours occupée à bien parler, à s'étudier, à affecter un bon ton, souvent une phrase, un proverbe commun, la faisoient ressembler à l'âne qui montre le bout de l'oreille sous la peau du lion. Il y a six mois qu'elle étoit arrivée à Durantal, où son mari étoit arrivé un beau jour muni d'une belle nomination à la place vacante de juge-de-paix.

Ce que l'on avoit pu savoir de cette inconnue, c'est qu'elle devoit toute sa fortune à un vieillard respectable, un ecclésiastique, qui venoit de lui laisser toute sa fortune par son testament, et souvent elle parloit du respectable M. Gausse en termes d'héritier content. A ce dernier nom, l'on doit reconnoître Marguerite! (1) mais comment Marguerite a-t-elle pu subitement franchir l'espace qui se trouve entre une

---

(1) Dans le *Vicaire des Ardennes*, Marguerite étoit la servante d'un curé septuagénaire, qui avoit pour manie de citer des proverbes. Dans ce roman, elle étoit dépeinte comme une femme excessivement curieuse, encore plus bavarde, et elle avoit manqué plusieurs fois épouser le maître d'école, dont il va être question dans la note suivante.

cuisine et un salon? l'on va l'apprendre.

Marguerite étoit mariée !... mais à qui ? à M. De Secq, juge-de-paix. De Secq ressemble bien à Lesecq... (1) Nous allons donc encore rendre

(1) Marcus-Tullius Lesecq étoit, dans le *Vicaire des Ardennes*, le maître d'école du village d'Aulnay-le-Vicomte, aimant singulièrement l'ironie, méchant envers ses supérieurs, quoiqu'il rampât devant eux ; fanfaron et souple à la fois : pauvre et attendant tout de tout le monde, il auroit préféré une plaisanterie à la richesse ; insouciant, mais aimant à brouiller tout le monde. Il arriva qu'Argow fut pris à Aulnay et reconnu comme pirate (autant que ma mémoire me permet ce souvenir), et, dans cette occurrence. Lesecq fut nommé pour veiller sur le prisonnier ; alors Argow offrant cent mille francs pour sa délivrance, Lesecq délivroit le pirate. Il est nécessaire de faire connoître ces circonstan-

raison de cette nouvelle métamorphose du maître d'école qui jouoit jadis un si grand rôle à Aulnay-le-Vicomte.

Lorsque Marcus-Tullius Lesecq fut possesseur des cent mille francs que lui donna Argow pour le laisser échapper de la prison d'Aulnay-le-Vicomte, où on l'avoit arrêté par hasard, Lesecq se trouva trop grand seigneur pour rester maître d'école à Aulnay-le-Vicomte : il vint donc

---

ces, puisqu'elles l'auroient été si le *Vicaire des Ardennes* n'avoit pas été supprimé.

Or, comme cette suite étoit préparée avant la saisie du *Vicaire* je n'ai pas pu la publier sans y faire reparoître des personnages du *Vicaire*, mais ce sont de ceux qui n'ont attiré, je crois, sur l'ouvrage aucun blâme

(*Note de l'auteur*)

à Paris, et son premier soin fut de redemander ses anciens prénoms de *Jean-Baptiste*, dont il s'étoit dépouillé pendant la révolution pour prendre les glorieux noms de Cicéron, son auteur favori, qu'il ne comprit cependant jamais. Alors, en examinant avec soin son extrait de baptême, dans l'original, il reconnut que l'L étoit formé de telle manière qu'il pouvoit hardiment passer pour un D : on n'oseroit pas affirmer que l'astucieux maître d'école n'ait pas un peu aidé à la lettre. Quoiqu'il en soit, il prétendit qu'il étoit noble, que les *Secq* étoient très-connus, et il alla dans le monde sous le nom de M. de Secq. La protection du seigneur d'Aulnay lui fit obtenir la première justice de paix

qui viendroit à vaquer ; mais cette justice de paix, qui devoit être le premier bâton de l'échelle pour l'audacieux Desecq, lui fut enlevée au bout de quinze jours par suite d'un changement de ministère ; alors il eut soin de tellement crier que, pour le dédommager de cette disgrâce et de son voyage, on le nomma maire de Durantal.

Pendant l'intervalle qu'il y eut entre sa nomination et ses sollicitations qui furent long-temps infructueuses, il revint à Aulnay. Le curé étoit mort ; Marguerite héritoit au moyen du fameux testament qu'elle avoit si long-temps poursuivi, et elle se trouvoit riche de soixante à quatre-vingts mille francs. Lesecq, ou plutôt M. de Secq, redevint

amoureux fou de l'aimable gouvernante, et ils réunirent ainsi une fortune de près de deux cent mille francs. Alors, quand M. de Secq fut destitué de sa place de juge-de-paix à Durantal et promu à la place distinguée de maire, il trouva très-honorable pour lui de rester dans un pays où l'on vivoit à si bon marché, et où il pourroit jouer un rôle, car il remplissoit les fonctions de procureur du roi auprès du tribunal de paix, les jours où l'audience étoit consacrée aux affaires de police, et il voyoit dans l'avenir que M. de Secq, inconnu comme maître d'école, cachant sa vie passée avec soin, maire de Durantal, et riche de dix mille livres de rente, seroit à Valence et dans le pays une espèce

de personnage, et qui sait si les circonstances ne le pousseroient pas plus haut !....

Voilà le récit des événemens qui amenèrent Lesecq dans le même pays qu'habitoit un homme que, deux ans avant, il avoit tenu en prison et qui lui avoit fait sa fortune

Madame de Secq étoit donc dans le salon de mademoiselle Sophy : on voit d'ici qu'elle étoit la personne la plus haute en dignité, et que, passant pour noble, elle tenoit le haut bout. Or, l'on doit deviner l'air, l'importance qu'elle affectoit : elle rouloit ses yeux avec mignardise, tâchoit de parler bas, et, par instans, élevoit fortement la voix par suite de son ancienne habitude. Enfin, souvent M. de Secq

la pinçoit quand elle disoit un *colli-dor*, une *casterolle*, *avant-zhier*, et une multitude de paroles semblables. Le sévère M. de Secq pouvoit bien corriger les mots , mais les gestes !.... ces autres mots d'un langage presqu'aussi important, c'étoit bien *la chose impossible*.

Avec madame de Secq, ou Marguerite , comme on voudra, étoient le receveur des contributions et sa femme, deux personnages assez indifférens, mais aimant la médisance et les caquets : un propriétaire de Durantal et sa femme tâchoient de mettre à fin, avec deux anciens marchands retirés, un boston dont on devoit parler le lendemain, absolument comme dans la *petite ville* de Picard. Ce propriétaire étoit un

véritable hobereau, chicaneur, processif, tenant à sa noblesse qui datoit de cinquante ans, se piquoit d'une parole, d'une démarche, enfin, en ajoutant qu'il étoit exigeant, impérieux et bavard, l'on aura l'exact portrait de M. de Rabon. Mais au milieu de ce monde et à côté de madame de Secq étoit mademoiselle Sophy. Elle pouvoit avoir soixante à soixante-six ans; son visage étoit très-bien conservé, mais elle se coiffoit de manière à se vieillir : en effet, elle portoit toujours un bonnet en baigneuse de soie noire et garni de dentelle noire; ses cheveux étoient poudrés et crêpés comme à l'ancienne mode; ses yeux gardoient une vivacité et une expression difficiles à

rendre. On voyoit qu'elle avoit dû être extrêmement belle, mais bonne ,.... en aucune façon ; seulement on devinoit qu'elle pouvoit l'avoir été pour un seul être. Un grand caractère étoit écrit sur sa figure : il y régnoit de l'orgueil, de l'envie, et surtout une profonde dissimulation ; néanmoins, à travers l'expression de ces diverses passions, apparoissoit une inquiétude vague qui annonçoit comme un remords, et un observateur auroit reconnu que cette fille cherchoit à racheter quelque faute, envers la nature, par la stricte exécution des petites et minutieuses pratiques de la religion.

Cette figure contrastoit avec celle de Marguerite, qui n'avoit aucune gêne, aucune dissimulation. Il sera

très-utile , avant de reprendre M. de Durantal et Annette où nous les avons laissés , c'est-à-dire dans l'antichambre avec toute la société qui étoit accourue comme nous l'avons dit, de faire assister le lecteur aux derniers propos tenus par ce cercle de la haute société de Durantal.

— Monsieur et madame Bouvier vont venir au château, avoit dit mademoiselle Sophy; car vous savez la grande nouvelle ?.. M. de Durantal épouse cette cousine de madame Bouvier, cette jeune personne qui a été enlevée!... Adélaïde l'avoit bien prévu !.. au surplus quelle que soit la nature des événemens qui ont lié M. le marquis de Durantal avec mademoiselle Gérard , le mariage ra-

tifie et efface tout. Nous verrons comment elle se conduira ici..... elle est jeune.....

— Ah! dit madame de Secq, elle augmentera le *cercque* de notre petite société ; car, lorsque ces messieurs étoient seuls au château, il ne pouvoit pas y avoir moyen de fréquenter.....

— La dit on jolie ?.... demanda madame de Rabon en interrompant.

— Une figure de convention, répondit mademoiselle Sophy ; elle a de la grâce. Au surplus, nous la *verrons*.....

Ce fut à ce moment que la cuisinière effarée et toute épouvantée accourut en disant que des gens mal-intentionnés assiégeoient la

maison, et après une petite délibération, l'on se leva en masse pour courir recevoir M. et madame de Durantal, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent.

Aussitôt que ces deux grands personnages furent introduits dans le salon, on les amena devant le feu, les parties furent quittées, et l'on vint se grouper autour d'eux. Mademoiselle Sophy offrit sa place à Annette qui grelottoit de froid, et, sur-le-champ, tous les visages prirent cet air courtisan et obséquieux que les inférieurs à petites idées affectent devant les êtres élevés en dignité, ou qui possèdent une grande fortune.

Lorsqu'Annette se fut réchauffée et qu'elle promena ses regards sur

cette assemblée, aucune des figures qu'elle aperçut ne lui plut ; néanmoins elle leur adressa un gracieux sourire (pouvoit-elle ne pas sourire?) et elle dit à mademoiselle Sophy : « Madame, nous avons interrompu le jeu..... je vous en prie, continuez? je suis bien fâchée du dérangement que je vous cause, mais le temps horrible qu'il fait et l'erreur du postillon nous servent d'excuse..... »

Mademoiselle Sophy n'entendoit pas ; elle contemploit Argow avec une curiosité extraordinaire.

— Comment ?.... le postillon..... Madame..... C'est la première fois, dit-elle, que j'ai l'honneur de voir M. le *marquis* de Durantal.....

— Madame, répliqua Jacques de Durantal, cessez de me donner

un titre qui ne m'appartient pas.....
je ne suis point marquis.....

Pour un caractère aussi fier que l'étoit jadis celui d'Argow, cet aveu auroit pu paroître coûteux ; mais il le faisoit dans toute la sincérité de son âme et par une profonde humilité chrétienne.

Sur une certaine quantité donnée de femmes, il s'y en seroit trouvé beaucoup que cet aveu auroit affligées ou choquées ; mais pour Annette, elle aimoit trop son mari pour lui-même, et cette phrase ne lui fit aucune impression.

— Mais, continua mademoiselle Sophy préoccupée, c'est le même son de voix.... Voyez-donc, dit-elle en s'adressant à M. de Rabon, comme M. de Durantal ressemble à M. le président !.....

— Oh ! répliqua M. de Rabon, ce sont de ces ressemblances qui disparoissent aussitôt que les deux figures sont à côté l'une de l'autre.

— Habiterez-vous long-temps notre pays, Madame ?.... reprit mademoiselle Sophy, se souvenant qu'Annette lui avoit parlé ; je vous prie de m'excuser : vous me disiez que le postillon.... Cette ressemblance m'avoit étonnée, et j'avoue mon impolitesse..... Avez-vous vu, à Valence, madame Bouvier ?....

— Nous n'avons fait qu'y passer, répondit Annette ; et à ce moment elle lança un regard à M. de Durantal comme pour lui dire : « Oh ! sortons d'ici !.... et que ces êtres ne s'interposent pas entre notre bonheur, comme jadis aux Ita-

liens cette foule que nous avons abandonnée. »

Ce regard fut vu et compris par Argow ; mais il le fut aussi par mademoiselle Sophy qui s'en blessa fortement, d'autant plus qu'Argow demanda sur-le-champ si l'on ne pouvoit pas envoyer quelqu'un au château.

— Mes gens, dit mademoiselle Sophy d'un air composé, ne sont guère en état d'y aller par le temps qu'il fait ; mais l'on peut éveiller quelqu'un dans le village.

— C'est inutile, dit Argow, car il me semble que le mur du parc passe auprès de votre jardin, et il y a précisément une porte qui donne sur une allée couverte. Attendez, madame, dit-il à Annette, dans l'instant vous serez au château.

Argow s'élança et disparut ; il fit sauter la porte, et, malgré le vent et la pluie, il vola vers Durantal avec la rapidité de l'éclair.

— Madame, dit mademoiselle Sophy, vous êtes sans doute mariée depuis peu ?....

— Madame, nous sommes sortis de l'église avant-hier au matin pour monter en voiture : l'hôtel de M. de Durantal n'étoit pas préparé pour me recevoir, et nous comptions passer la plus grande partie de l'année à Durantal, de manière que nous avons préféré y célébrer notre mariage, notre famille étant à Valence..

— Il y a bien long-temps, dit mademoiselle Sophy, que je n'ai assisté à des fêtes au château de Durantal !..

Assurément cette phrase signifioit : « Invitez-moi ?.... » mais Annette, qui la compris parfaitement bien, jeta un regard scrutateur sur l'appartement et la maîtresse ; et, d'après cet examen, ne crut pas devoir répondre à cette attaque d'une manière favorable, parce qu'elle ignoroit si l'aspect de cette antiquité *durantalienne* conviendroit à son mari ; alors elle se contenta de sourire, en disant : « Il y a donc long-temps que Durantal est inhabité ?.... »

— Il est abandonné depuis la révolution : les propriétaires n'avoient plus assez de fortune pour y rester, car il faut la fortune immense de M. votre mari....

— Il est donc bien riche ?.... dit Annette avec surprise.

— Il faut qu'il le soit, car depuis un mois l'on a dépensé plus de six cent mille francs pour meubler et décorer le château : tout est venu de Paris. Comment se fait-il, madame, que vous ignoriez.....?

A ce moment, Argow rentra dans le salon, en disant : « Madame, il y a une voiture à la porte du parc. »

— Madame, dit Annette, en se levant, je vous remercie de votre aimable hospitalité ; j'étois morte de froid, et il auroit été scandaleux, qu'en Provence, une fiancée se fût trouvée gelée.... Elle salua gracieusement, et toute la compagnie se leva pour l'accompagner.

Arrivée dans la cour, Annette, en voyant l'eau et la boue, hésita

d'y mettre son joli petit pied enchâssé merveilleusement dans un soulier de satin noir qui brilloit comme une escarboucle ; Argow la saisit avec avidité dans ses bras, et, saluant la compagnie, il l'emporta comme s'il eut tenu une fleur qu'il craignît de briser....

— C'est une *pie-grièche*, dit mademoiselle Sophy quand ils furent loin, et lui, c'est un fort grossier personnage !..

La société regagna le salon de mademoiselle Sophy, en commentant cet oracle de la sibylle du lieu. Marguerite voulut prendre la défense de *la jeune femme ;* mais cette contrariété aiguisant la langue de mademoiselle Sophy, elle parla contre les nouveaux mariés

avec toute l'aigreur de la vanité blessée. *Indè iræ!*.... Ce fut la source des malheurs !....

CHAPITRE XVII.

Annette entroit donc ; en ce moment, dans ce château que ses pressentimens lui avoient montré comme devant être à elle, et elle y entroit avec l'homme qui lui étoit apparu comme un *époux de gloire.*

Elle mit pied à terre sous une voûte brillante; car le grand escalier avoit, à chaque marche, deux vases de porcelaine dans lesquels les plus belles fleurs disputoient de parfums et de couleurs, et, de cinq en cinq marches, un élégant et simple candelabre supportoit un globe de verre

dépoli, contenant la lumière, ce qui produisoit une masse blanchâtre de cette lueur qui charmoit tant Annette. La voûte et ses sculptures avoient été nettoyées; le portique du haut étoit décoré de quatre magnifiques statues, et les deux portes des appartemens brilloient d'or et de moulures si délicates, que la jeune épouse, frappée d'une recherche tant en harmonie avec ses goûts qui avoient été si bien étudiés, se pencha sur le bras de M. de Durantal, l'arrêta, et lui dit : « Voilà le rêve de mon âme! elle se réveille en voyant son jour, son soleil et la réalité !.. O que je suis heureuse !.... » Elle pressa Argow sur son sein, et resta quelques minutes jouissant de cette douce pression comme de la

plus grande joie de la terre. Elle auroit voulu arrêter le temps !....

Ce n'étoit plus l'heure des pressentimens, des présages, où elle les tournoit à son avantage : elle ne s'aperçut pas qu'elle avoit un frisson causé par la fraîcheur de la voûte et par la présence des fleurs : enfin, elle ne marchoit plus que d'enchantemens en enchantemens. Son époux l'introduisit dans ses appartemens ; rien n'étoit plus riche, plus élégant : la grâce, la beauté, la recherche des ornemens, des draperies, des meubles, étoient sans égale ; mais, ce qui la flatta le plus, ce fut sa chambre à coucher : elle étoit exactement copiée sur sa chambre de Paris, si ce n'est que chaque ornement étoit exécuté d'une manière bien supé-

rieure. Le cachemire blanc remplaçoit la perkale, la soie, le mérinos ; et les marbres, les dorures, l'argent massif, y étoient prodigués.

— Annette, dit Argow avec une visible émotion lorsqu'ils furent parvenus à cette charmante chambre conjugale, cette chambre et ces appartemens sont *les votres* : vous y serez toujours maîtresse, quelles que soient vos volontés. Ici, votre mari ne sera jamais que l'amant le plus soumis, le plus tendre, le plus affectueux, l'amant des premiers jours de notre amour. Vos ordres n'auront pas le temps d'arriver sur vos lèvres adorées, et ce sera toujours, comme aujourd'hui, un geste, un sourire, un regard qui, toujours, compris, me diront vos chers dé-

sirs..... et rien n'empêchera qu'ils soient exécutés..... Oui, mon Annette, ajouta-t-il en saisissant sa main et la couvrant de baisers, tu seras mon unique amour, mon trésor de bonheur, l'être sur la tête duquel reposeront toute la vie, toute la félicité d'un malheureux indigne du ciel, de la terre, repoussé par toute la nature, mais qui ose prendre ton sein pour asile. »

Elle entendoit ces douces et tendres paroles avec un charme inexprimable. Elle rencontroit donc ce qu'elle avoit tant souhaité, un êtré qui conçût l'amour!.... Quelques larmes de bonheur sillonnèrent ses joues de rose, et lui servirent de réponse. Qu'on se figure une vierge aussi pure qu'Annette,

dans une chambre conjugale doucement éclairée et brillante de somptuosité ? Annette n'avoit jamais eu de pensée qui pût seulement rider le front de cette jeune et pure déesse que l'on nomme Pudeur ; enfin, c'étoit une jeune fille qui ignoroit !.... or, quel suave tableau !...

— Cette scène, dit-elle, me fait à l'âme comme une fête de l'Eglise !....

« Où demeurerez-vous donc ? demanda-t-elle avec ingénuité, après un moment de silence. »

— Mes appartemens, répondit-il, sont là..... Il ouvrit une porte, et Annette parcourut, avec un ravissant plaisir, les appartemens d'Argow qui se trouvoient en parallèle ; car on avoit consacré, aux appar-

temens, des mariés, toute l'aile du château qui avoit sa vue sur la campagne de Valence.

— Ah! c'est bien, dit Annette, nous serons toujours ensemble, et je pourrai même vous entendre chez vous!.....

La pauvre innocente n'y voyoit pas d'autre raison, pas d'autre avantage!..

En se retrouvant sur le portique de l'escalier, Argow lui montra une galerie décorée comme l'escalier, éclairée de même, et Annette arriva aux appartemens de réception: alors, dans un salon immense et magnifique, elle retrouva M. et madame Gérard qui venoient d'arriver par l'autre route. Il étoit très-tard, et, après mille questions, madame

Gérard, en mère discrète, conduisit sa fille dans la chambre qu'elle venoit déjà de nommer la *chambre de Paris*..... Là, madame Gérard remplit le dernier devoir d'une mère en tâchant de dessiller les yeux de sa fille.

Comme les oreilles des hommes n'ont jamais entendu les discours tenus en pareille occurrence, il seroit de la plus grande inconvenance de tâcher à les deviner, et nous laisserons chacun se figurer l'étonnement d'Annette à sa guise..

. . . .

. . . .

Certes, il falloit célébrer, par une fête brillante, cette fête charmante du bel âge, cette fête qui n'en est une que lorsque l'amour, avec son

ivresse, sa joie, sa plénitude, assiste à ce don précieux, à ce dernier sacrifice, qui n'en est plus un lorsqu'on aime, et qui devient un supplice pour une foule d'êtres par la manière dont on se marie en Europe. Argow et Annette, privilégiés entre mille mortels, goûtèrent, dans l'empire de l'hymen, les mêmes charmes que deux amans. La chasteté ne cessa pas un moment d'habiter cette chambre céleste, et si la *pudeur* même pleura, ce ne fut que de plaisir.

En effet, il y avoit déjà plus d'un mois qu'ils étoient mariés lorsqu'Annette, vaincue par tant d'amour, permît que cette chambre virginale quittât son nom; et, dès-lors, on jugea à propos de donner à

Durantal une fête pour célébrer ce mariage qui, depuis l'arrivée de M. et madame de Durantal, occupoit toute la ville de Valence.

Ce fut M. Gérard qui, en qualité de bureaucrate, rédigea les invitations, et cette petite occupation lui retraça un moment son cher bureau, dont l'absence se faisoit sentir pour lui malgré son bonheur.

Le jour fut indiqué, et les personnes invitées ; cependant mademoiselle Sophy, le maire de Durantal et sa femme, ne furent point priés : Charles Servigné, madame Servigné, M. et madame Bouvier, le furent ainsi que le préfet, M. Badger, les principales autorités de Valence, et la haute société. Personne ne refusa, quoique dans le

pays on commençât déjà à se demander quel étoit le propriétaire de Durantal? comment, et où il avoit amassé une si grande fortune? quel rang il occupoit? etc.; mais les bruits que l'on semoit sur la somptuosité du château, l'envie de voir une jeune personne épousée par amour, l'incertitude même de l'opinion publique sur le maître de cette belle propriété, furent cause de l'empressement de chacun à venir.

Adélaïde, sa mère et Charles, furent avertis, particulièrement par Annette, que leurs appartemens étoient préparés au château; et, dans sa lettre, madame de Durantal les conjura de venir aussi souvent qu'ils le voudroient, les assu-

rant qu'ils seroient toujours les bienvenus.

Trois jours avant la fête, Adélaïde et son mari, Charles et sa mère, vinrent en effet au château de Durantal; mais l'affectueuse tendresse d'Annette, et ses gracieuses attentions, ne firent qu'augmenter la haine secrète de madame Bouvier, qui comparoit toujours sa position avec celle d'Annette, et qui ne pouvoit pas penser que sa cousine oubliât la manière dont elle avoit été reçue à son premier voyage. Alors, plus Annette témoignoit d'amitié à sa cousine, et plus cette dernière l'accusoit de fausseté en croyant qu'elle agissoit à contre-cœur. Pour Charles, en voyant celle qu'il devoit épouser, celle qu'il aimoit en-

core, briller ainsi au sein de l'opulence, et s'y trouver comme dans son élément naturel; il sentoit redoubler sa rage, et souvent cette pensée se trouvoit dans son cœur: « Oh! si je pouvois détruire leur bonheur et descendre ici avec tout l'appareil de la justice, comme cela m'est arrivé déjà à tort!..... »

Adélaïde et son mari furent ce jour-là, avec leur mère, faire une visite à mademoiselle Sophy, à laquelle ils devoient encore des sommes considérables Là, Adélaïde parla un peu à cœur ouvert sur sa cousine, mais en y mettant toutefois des ménagemens.

— Nous vous verrons sans doute au bal? dit-elle à mademoiselle Sophy.

— Moi, pas du tout, répondit-elle, je ne suis pas invitée !....

— Ni moi, dit aussi madame de Secq, il me semble cependant que M. et madame de Durantal auroient bien pu inviter les autorités du pays..... Ce n'est pas pour la fète! qu'est-ce que nous fait à nous de voir *leux* salons, *leux* meubles, *leux* domestiques et eux-mêmes? mais c'est humiliant, et, comme disoit ce pauvre curé : « Il ne faut pas *que la pelle se moque du fourgon*.

— *Satis est*, reprit M. de Secq, assez, assez ma bonne amie.

— Mais, dit M. de Rabon à madame de Servigné, connoissez-vous ce M. de Durantal, le gendre de votre nièce? qu'est-il donc?.... Tout le monde à Valence se demande

cela... Il nous a dit ici, l'autre jour, qu'il n'étoit pas *marquis ;* le préfet prétend qu'il est américain ; il y a une incertitude.....

— J'ignore, dit madame Servigné qui, heureuse enfin, se voyoit interrogée, et prenoit la parole ; ce que je sais c'est qu'il a une fortune colossalle : il nous a fait acheter beaucoup détoffes par un grand homme sec, qui est son ami, et il a payé comptant. Cette affaire là nous a fait un bien étonnant, car elle nous mettra bientôt à même, mademoiselle, de vous apporter une bonne somme ; mais pour vous dire ce qu'est M. de Durantal, je l'ignore complètement. Il est ami du préfet, car le préfet vient.....

— Ah! il vient!.. dit M. de Secq;

mais c'est dommage que je ne m'y trouve pas! si encore M. de Durantal venoit à l'église, on pourroit encore le saluer, le voir; mais, non, il vit renfermé, se promène en voiture ou dans son parc : il a fait restaurer la chapelle du château et on y dit la messe, ce qui n'arrange pas notre curé : s'il fait des aumônes aux pauvres, c'est son grand sec d'intendant qui les remet, et il n'ôte même pas sa pipe de sa bouche pour vous parler : *Quò usque tandem patiemmini*, resterons-nous sans rien savoir bien long-temps?...

— Ils ne sont même pas venus me revoir, me remercier... dit mademoiselle Sophy.

— Oh! Annette n'a pas de tact! dit Adélaïde.

— Je m'y suis présentée, reprit mademoiselle Sophy, et elle ne m'a pas reçue.

— Elle ne vous a pas reçue !.... répéta Adélaïde avec un profond étonnement, et pourquoi donc, *madame*, ne vous a-t-elle pas reçue ?

— *Madame* n'étoit pas visible..... répondit avec aigreur mademoiselle Sophy.

— Voyez-vous cela ?... *Madame* n'étoit pas visible ! répéta encore Adélaïde avec un air moqueur ; elle va prendre des tons de grande dame : une petite ouvrière en dentelle !....

— Ah ! elle a fait de la dentelle ?... s'écria mademoiselle Sophy ; il ne manqueroit plus que son mari ait

vendu du fil ! Il a assez l'air d'un gros négociant, et il aura acheté la terre de Durantal comme une savonnette à vilain. Oh ! si nous pouvions savoir son véritable nom !

— Dieu sait si la bonne volonté me manque !.... dit madame de Secq ; tu sais, mon ami, comme je découvre les secrets : *Ce que femme veut, Dieu le veut*, disoit le pauvre......

— Nous le saurons quand nous voudrons, dit M. de Secq, en interrompant l'inévitable citation de sa femme ; car je puis demain le lui aller demander.

— Et que ne le faites-vous ?..... s'écrièrent à la fois mademoiselle Sophy, M. de Rabon, Marguerite et Adélaïde.

— Ah! diable, *amica veritas sed magis amicus Plato*, ce qui veut dire qu'il est l'ami du préfet, et que, lorsqu'on aime sa commune, on se garde de heurter les notabilités sociales, c'est ce que Cicéron explique dans le chapitre 7 : vous le connoissez M. de Rabon, *de republica*, du budjet?

— Mais, mon ami, reprit Marguerite, quand on a une fortune indépendante, on n'a besoin de personne, et l'on peut....

—L'on peut, dit l'ex-juge de paix, être destitué.....

L'on voit, d'après cette conversation, que la curiosité du cercle de mademoiselle Sophy étoit fortement excitée ; que le besoin de connoître M. de Durantal formoit un fond d'entretien qui ne devoit ta-

rir que lorsqu'on auroit découvert la vérité ; que mademoiselle Sophy étoit piquée au dernier point de n'être pas invitée au bal ; et que cet amour-propre blessé lui donnoit l'envie de nuire aux propriétaires du château.

De Secq étoit partagé entre l'envie de se glisser au château et son orgueil offensé. Quant aux autres membres de la société, ils suivoient l'impulsion donnée par mademoiselle Sophy, et le curé lui-même n'étoit pas content de ce qu'un autre ecclésiastique que lui eût été choisi pour être l'aumônier du château.

Qu'on pense à tout ce qu'ils supposoient d'un seigneur que l'on ne pouvoit pas voir !.....

Ce bal, dont il étoit tant question dans la contrée, se donna, et l'élite de toute la société de Valence s'y trouva. Le préfet, reconnoissant envers Argow, malgré le haut rang qu'il occupoit, lui prodigua ces marques d'affection qui prouvent une grande intimité entre deux hommes, et il fêta la jeune mariée comme si Annette eût été sa fille. Alors, les autres personnages, suivant l'impulsion que leur donnoit la conduite du premier magistrat du département, s'empressèrent autour de cette famille, et ne négligèrent rien pour se montrer des amis réels. On parcourut Durantal avec d'autant plus d'admiration qu'elle étoit véritable, et tous les invités restèrent une journée entière. Vernyct avoit

pourvu à tout, et cet ami sincère, malgré la rudesse de ses manières, fut l'âme de cette fête : Argow et Annette n'eurent qu'à en faire les honneurs. Madame de Durantal sembloit être prédestinée à jouer un tel rôle, et elle s'attira l'éloge vrai de tous ceux qui la virent : affable avec tout le monde, prévenante, gracieuse, sans prétention auprès des femmes, leur donnant des louanges délicates et paroissant s'oublier auprès d'elles, spirituelle de cet esprit de bonne compagnie auprès des hommes, elle imprima à cette journée et à la fête un cachet de grandeur, de bon ton et d'amabilité sans gêne, qui fit regarder cette jeune femme comme une des plus précieuses conquêtes que pût faire la

ville de Valence. Chacun s'en fit l'un à l'autre l'aveu, et tous désirèrent de lui plaire. Elle eut même le soin de se faire pardonner l'extrême magnificence de son château auprès des personnes chez lesquelles ce spectacle magique pouvoit exciter l'envie ou la jalousie, et lorsque l'on parla de cette noce, dans Valence, ce ne fut, de tous côtés, que discours flatteurs pour Annette et son mari.

A cette fête, se trouva le président du tribunal de Valence, qui, le matin, avoit vu mademoiselle Sophy : comme elle, il fut frappé de sa ressemblance avec Argow.

Charles et Adélaïde se trouvèrent alors les seuls dont les cœurs ne fûssent pas à l'unisson. Charles

cependant, eut tous les dehors de l'amitié la plus vive ; mais ce luxe l'écrasoit, il ne respiroit pas à l'aise dans ces appartemens somptueux ; et, lorsqu'il vit paroître Annette décorée de toute l'élégance d'une toilette fraîche et simple qui la rendoit mille fois plus belle, il sentit dans son âme l'amour se réveiller dans toute sa violence, et en apercevant dans les traits d'Annette ce contentement radieux que produit le bonheur, il tressaillit, et sentit une haine horrible s'élever dans son cœur pour l'être qui lui avoit arraché l'amour d'une créature dont il savoit apprécier le prix. Il s'en alla de Durantal en emportant une aversion plus forte pour son cousin, et il la déguisa assez à M. et madame

Gérard, pour que ces deux êtres de bonté le crussent l'ami de leur famille.

Bientôt Durantal devint solitaire, car M. et madame Gérard retournèrent à Paris pour mettre ordre à leurs affaires, afin de pouvoir revenir promptement, et rester désormais avec leur fille; car M. Gérard alloit donner sa démission de caissier, et réaliser sa petite fortune, de manière à pouvoir vivre avec son gendre. Le bonhomme avoit trouvé le moyen d'établir une administration entière dont il s'étoit créé le chef: cette administration étoit celle de la fortune de son gendre, et il s'étoit même fait arranger un bureau à Durantal.

Il ne resta donc plus au châ-

teau que les deux mariés et Vernyct.

Aussitôt qu'Annette se fut habituée au changement que son nouvel état et l'habitation de Durantal apportèrent dans sa manière de vivre, elle se fit un autre thème sur cette nouvelle position sociale, et son mari reconnut en elle un de ces êtres supérieurs que le ciel envoie trop rarement sur la terre. En effet, elle commença une vie de bienfaisance et de bonté expansive qui fit goûter à Argow des plaisirs dont le malheureux ne s'étoit pas encore douté. Enfin, Vernyct lui-même, fut attaché au char de la bienfaisante Annette, et il la suivit en grondant et fumant toujours sa pipe, car Annette ne put jamais gagner cette

réforme sur l'esprit de l'indompté lieutenant.

Ces trois êtres parcoururent les environs et soulagèrent toutes les infortunes. Annette tenoit un registre exact des familles malheureuses, et obvioit à tous leurs maux. Elle avoit le soin de tout faire faire à son mari, comme pour grossir son trésor de bonnes œuvres dans le ciel, et racheter ses crimes par l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Si l'on veut connoître comment se passoit leur temps, il ne faut que montrer l'intérieur de la chambre d'Annette. La voyez-vous assise dans l'embrasure d'une croisée ? elle travaille avec ardeur à des chemises de la toile la plus grossière, et elle ne lève les yeux que pour les

reporter sur Argow. Ce dernier est entouré de plans et de cartes ; il s'occupe, avec Vernyct, de la construction d'un hôpital champêtre. Vernyct est là, les bras croisés, il se promène de long en large, il regarde ce tableau celeste, et il jure en lui-même ; car il n'ose plus jurer tout haut : il n'a juré qu'une fois, et, pour tout l'or de l'Amérique, il ne voudroit pas revoir l'expression des regards qu'Annette lui lança douloureusement.

— Dire qu'une petite femme, pas plus haute que rien, s'écria-t-il, a réussi à me faire tenir deux heures tous les dimanches dans une chapelle contre toute ma volonté !. ..

Annette se mit à sourire en regardant son mari.

-- Continue, dit M. de Durantal, tu parles d'or.....

— Oui, mais je jure bien, par la quille de la *Daphnis*, qu'elle ne me fera rien faire de plus.... et c'est moi qui ai fait restaurer cette chapelle où je vais !.... je n'y comptois guère: et c'est encore moi qui ai fait clouer tous ces tapis sur lesquels on ne peut plus cracher ni fumer !.... voilà de beaux chefs-d'œuvre... Et le pis, c'est de voir *mon ancien* s'amuser à tracer des hôpitaux !.... des greniers à malades !.... courir à la chasse des pauvres comme si c'étoient des ortolans!.... ne plus fumer !.... Je l'avois bien dit que tout tourneroit comme cela.....Si je ne me tiens pas bien boutonné ils finiroient par m'encapuchonner ! ils me marie-

roient, et je n'aurois plus l'envie de vivre en brave et honnête....

— Brigand,.... n'est-ce pas? dit Argow en l'interrompant, donner des horions et en recevoir;....... perdre ton âme?.....

— Oh! oui, reprit le lieutenant, je finirai par vous quitter, et j'irai m'engager dans quelque régiment de pousse-cailloux pour me faire brûler la cervelle avec quelques vieilles moustaches!..... J'aime la fumée du canon!....

— Oh! nous quitter!.... s'écria Annette en sautant et jetant ses toiles, quitter vos amis! votre petite prêcheuse qui veut votre salut, quitter Durantal!.... ne plus sentir ces douces larmes couler quand je vous mène chez un malheureux?.... Oh!

vous ne ferez pas une chose si cruelle.... Eh bien! je ne vous tourmenterai plus pour vous faire agenouiller au *lever-Dieu*, vous fumerez dans les appartemens.

— Même dans le vôtre?.... dit-il en la regardant avec curiosité.

Ici, elle jeta un regard plaisamment douloureux sur cette chambre étincelante de blancheur, elle prit Vernyct par le bras, et, le conduisant à un rideau de mousseline des Indes, elle lui dit : « Est-ce que vous auriez le courage d'enfumer cela?.... »

— Oui, répliqua-t-il.

— Eh bien! vous l'enfumerez s'il n'y a que cela qui puisse vous faire rester avec vos amis!....

— Ah! s'écria le lieutenant les

larmes aux yeux, y a-t-il deux femmes comme vous dans le monde?.... Que le diable remporte les fusils, les canons, les haches, les sabres, les vaisseaux, même les fins sloops! vivent les anges comme vous!....

— Eh bien, dit Annette en lui souriant, aimez-vous un peu la religion? hem! convertissez-vous?... soyez chrétien?....

— Oui, sois chrétien? ajouta Argow de sa voix forte.

— Oh! pour cela ne m'en parle jamais.... Si vous voulez que je sois tranquille ici-bas, laissez-moi au moins la vie future, puisque vous dites qu'il y en a une! pour me battre et enrégimenter l'enfer.....Tudieu! voyez-vous les démons aller au pas

de charge, virer à droite, et, s'il y a des chevaux damnés, nous aurons de la cavalerie !...

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, dit Annette, vous me faites de la peine.

— Veux-tu te taire !.... s'écria Argow d'un air impérieux ; mais, radoucissant sur-le-champ sa voix, il fut à son ami, lui prit la main, et lui dit avec l'accent de l'amitié : « Tais-toi !.... »

— J'ai tort..... adieu, je m'exile pour trois jours !....

Il sortit.

C'étoit ainsi que leurs jours se passoient au sein de l'amitié, de la bienfaisance et de l'amour : Annette prodiguoit tous les trésors de sa belle âme pour charmer la vie d'Argow. Toute la matinée étoit donnée aux

doux plaisirs de l'intimité ; ensuite on couroit chez les malheureux les aider de conseils autant que d'argent ; l'on travailloit avec courage aux layettes des accouchées, aux chemises des pauvres vignerons ruinés ; l'on entremêloit ces travaux de chants, de prières et de musique ; et chaque journée étoit trouvée trop courte ; mais jamais ils ne purent dire, comme Titus, qu'il y en eût de *perdue* ni pour l'amoür, ni pour la bienfaisance, ni pour le ciel : aussi leur vie devint-elle pure comme l'azur du ciel !

CHAPITRE XVIII.

Au milieu de la route de Valence à F. . . . . c'est-à-dire à dix lieues de Durantal, il y avoit une petite maison qui étoit depuis long-temps abandonnée à cause du péril qu'il y avoit à l'habiter; mais depuis un mois les voyageurs la revoyoient peinte à neuf, bien réparée, et une enseigne qui portoit: « *A la jolie Hôtesse*, » invitoit à s'arrêter. Les contre-vents étoient verts, les fenêtres du bas bien grillées par de bons barreaux de fer; enfin, tout indiquoit l'aisance, et comme

cette maison étoit située à moitié chemin de Valence à F. . . . . ., la nouvelle hôtesse devoit faire une fortune tout aussi brillante que ses prédécesseurs ; car tous les voyageurs s'y arrêtoient. Mais, il faut dire aussi que tous les aubergistes y avoient été successivement assassinés, et que les voleurs leur prenoient leur fortune aussitôt qu'elle valoit la peine d'être prise.

Il falloit donc que celle-là eût fait un accord avec les malfaiteurs, et leur payât une rente ! C'est ce que vous verrez !....

En ce moment, une jeune fille d'environ dix-huit ans, mise avec toute la recherche que comporte le joli costume de ce charmant pays, attendoit sur la porte de l'auberge,

et regardoit sur la route avec une curiosité plus forte qu'à l'ordinaire ; car elle étoit curieuse de son naturel, défaut qu'annoncoient un charmant nez retroussé, des yeux qui voyoient en côté, de petites oreilles, jolies comme les amours, et qui devoient entendre à travers une porte de quinze lignes d'épaisseur. Hélas ! il n'y a que les curieuses qui se perdent !

— Il ne viendra pas ! dit-elle ; et, abandonnant son poste avec un peu d'humeur, elle vint se rasseoir dans un joli comptoir en regardant d'un air indifférent les gens qui dînoient.

— Mademoiselle, dit l'un d'eux, vous ne craignez donc rien dans cette maison si voisine de la forêt,

et dans laquelle il est arrivé tant de malheurs ?

— Oh! dit-elle, j'ai des protecteurs : il y a ici, tout auprès, un garde-forestier qui, au premier coup de cloche, arriveroit !.... et puis, je n'ai jamais d'argent ici ;..... d'ailleurs on m'a dit que je n'avois rien à craindre !.... ensuite nous sommes du monde ici ; j'ai une servante et un garçon....

Comme elle achevoit ces mots, elle entendit au loin le bruit du galop d'un cheval : « C'est *lui!*.... c'est *lui!*.... » s'écria t-elle, et elle s'échappa en courant de toutes ses forces, sans s'inquiéter des voyageurs qui s'en allèrent sans payer.... Elle auroit, en ce moment, laissé prendre toute sa fortune

Elle accourut sur la grande route au-devant du cavalier : — « Ah ! te voilà donc enfin ! je t'ai attendu un jour, deux jours, des siècles !.... »

Le cheval s'arrêta, elle le flatta de la main, le caressa, l'embrassa, et lui dit : « Toi, ton orge est préparée, elle est vannée, criblée, et l'avoine aussi.... — Bonjour toi !.... » et elle embrassa avec toute la ferveur de l'amour le cavalier qui étoit descendu. Il y avoit dans ses mouvemens, dans son parler, dans toute sa personne, une vivacité, un charme que rien ne peut rendre.

Vernyct, (car c'étoit lui), passa la bride de son cheval autour de son bras, et, soulevant doucement Jeanneton, la jolie hôtesse, il la serra contre son cœur, et lui baisa le

front : « Bonjour petite ; » et il sourit en la caressant de la main.

— Viens donc vîte, dit-elle, en le tirant par l'habit? viens?... je t'ai préparé un joli dîner dans la chambre en haut.

— Quel cœur!.... s'écria Vernyct, en entrant dans cette modeste auberge.

Cette maison n'avoit en bas qu'une vaste salle et une cuisine, au bout de laquelle étoit une chambre à coucher. Dans la grande salle il y avoit au plancher d'en haut une vaste trappe : elle servoit à monter dans le grenier qui se trouvoit au-dessus, et ce, par le moyen de l'escalier le plus simple que les ingénieurs aient jamais inventé : une échelle. Mais au-dessus de la cuisine et de la

chambre à coucher de la cuisinière, étoit un autre grenier que Vernyct avoit fait lambrisser et arranger de la manière la plus fraîche et la plus gentille. On y montoit par un petit escalier qui donnoit dans la cuisine. C'étoit là la chambre où Jeanneton avoit préparé le repas et tout le reste.

Lorsque Vernyct y fut, elle le plaça dans un fauteuil antique, et s'assit sur ses genoux: elle l'embrassa, le regarda, mais tout-à-coup se leva et redescendit. Elle fût conduire elle-même le beau cheval dans l'écurie, et l'arrangea de manière à ce que rien ne lui manquât : « Il auroit été joli que ce fût Marie qui fit cela!.... dit-elle en sortant de l'écurie. » Elle remonta avec la

promptitude de l'écureuil, et revint s'asseoir sur les genoux de Vernyct.

— Sais-tu une chose, dit-elle, mon pauvre *bijou* est mort, ce pauvre animal! c'est à lui que je dois ton amour! il a bien souffert! Y avoit-il chevreau au monde plus joli que lui! Je n'aime pas qu'il soit mort, cela ne me dit rien de bon!.... Comme tu me regardes!...

— Es-tu folle!.... dit-il, tu l'as enterré, n'est-ce pas?

— Oui, dans la cave, sous la salle,.... je n'aime pas cet endroit-là!....

— *J'y mourrai peut-être!*..... dit Vernyct en riant, et toi aussi. O femme!....

— Parlons d'autre chose, reprit-

elle, je n'aime pas ton rire... Voyons, mais dis-moi, comment te trouves-tu dans cette chambre si simple, en quittant les beaux appartemens de Durantal?

— Très-bien, ma pauvre petite.

— Comment, pauvre? je suis la plus riche de toute la terre! j'ai ton cœur ,.... n'est-ce pas que je l'ai?.... qu'il est à moi.

— Oui, petite, fais en tout ce que tu voudras; car tu as tout ce que le hasard a mis d'amour chez lui. Je ne peux rien donner au-delà. Je suis brusque, bourru, aimant le tapage et la mort; mais à tes côtés je n'aime que la paix et la tranquillité, la joie et les douceurs. »

— Quand les impératrices auroient trente mille lieues de terre à gouver-

ner, s'écria Jeanneton, elles n'auroient pas encore la dixième partie de mon bonheur!... Mais embrasse-moi donc, mon cher protecteur, et alors je serai dans les cieux!....

— Je ne sais comment j'ai fait pour t'aimer, dit Vernyct, j'ai toujour porté malheur à toutes celles que j'ai aimées : en Amérique, on a tué *Jenny;* à Saint-Domingue, on a brûlé *Maya*;.... que t'arrivera-t-il à toi?

— Du bonheur.

— Tu ne sais pas, dit Vernyct, que nous courons des dangers, tout riche que nous sommes.

— Et lesquels?

— Mais rien que d'être envoyés dans l'autre monde....

— Sainte vierge! que me dis-tu là!

— C'est la vérité !

— Oh! tu ris, ce n'est rien.

— Mais si cela étoit !....

— Si cela étoit je mourrois avec toi !.... Allons, viens te mettre à table, mangeons comme l'autre jour avec la même assiette, la même fourchette et buvons au même verre !

Elle l'entraîna, et lui prodigua mille caresses pendant le repas : puis, folle comme on a dû le voir, elle prenoit une cuiller, et lui barbouilloit le visage avec de la crême, lui tiroit les cheveux, jouoit avec les pistolets qu'il portoit toujours sur lui, l'embrassoit sur les yeux, et tâchoit de tellement le presser sur son cœur, qu'il y restât comme empreint véritablement.

On pouvoit déployer un amour

plus mystique et plus religieux, mais rien n'étoit si ardent et si tendre que le cœur de cette jeune fille. Elle aimoit sans seulement s'inquiéter des hommes, de leurs lois, et du ciel; à peine savoit-elle le nom de l'être qu'elle aimoit : elle ne voyoit que *lui;* les biens, les honneurs, les richesses, rien, rien ici-bas ne lui paroissoit valoir une caresse, un regard, un sourire, une parole.

On voit qu'il en étoit dans cette obscure auberge comme dans le magnifique château de Durantal, et que l'on y rendoit au lieutenant le même culte qu'Annette au capitaine.

Pendant que ces deux êtres étoient ainsi aimés par deux femmes qui les combloient de plaisirs, et, ado-

rés par tous les malheureux de tout un pays, (si bien qu'aussitôt qu'ils sortoient, ils étoient suivis des bénédictions de chaque pauvre paysan) il y avoit à Durantal un cercle de gens qui s'occupoient, avec toute l'activité d'un comité-directeur, de savoir l'histoire de leur fortune, de leur amitié, et qui brûloit de connoître ce qu'ils avoient si grand soin de cacher. Ainsi Argow étoit placé dans son château comme sur un baril de poudre, et une étincelle pouvoit tout faire sauter : Aussi avoit-il soin de vivre dans une retraite absolue! Déjà M. de Secq s'étoit présenté une fois en s'annonçant comme le maire de Durantal, et n'avoit pas été reçu : cette circonstance avoit piqué la curiosité et aiguisé les langues.

— Comment! disoit mademoiselle Sophy, il a positivement refusé de vous recevoir!

— Oh! mon Dieu oui!....

— Mais, c'est un parti pris! il faut qu'il y ait des raisons.... C'est comme toutes ces aumônes et ces bienfaits..... Croyez-vous que l'on dépense cent mille francs à bâtir, et cent mille écus à fonder un hôpital pour tout un canton, sans des raisons?.... ou c'est pour leur plaisir, ou c'est par conscience.

— Le fait est, reprit Marguerite, que tout a une cause; et, lorsque les gens sont tristes, c'est qu'il y a *quelqu'anguille sous roche* : lorsque les gens se renferment, c'est qu'ils courent des dangers à être vus...... et, de tout cela, il ré-

sulte que leur conduite n'est pas claire.

— Une singulière chose, dit M. de Rabon, c'est que lorsque M. le percepteur a voulu inscrire sur son rôle le nom du propriétaire, le grand sec, qui cache aussi son nom, lui a dit d'inscrire le nom de M. de Durantal, sans nom de baptême.

— C'est vrai! dit le percepteur.

— Or, à Valence, continua M. de Rabon, il a refusé de fournir ses pièces pour être porté sur la liste des électeurs, et le conservateur des hypothèques, qui est mon parent, m'a dit que le contrat de vente de Durantal portoit un autre nom que celui de Durantal. Il m'a promis de

rechercher ce nom qui est très-bizarre.

— Oh! vous ne nous aviez pas encore dit cela!.... lui répliqua mademoiselle Sophy.

— Je le crois, j'arrive de Valence.....

— Et il n'y a pas de nom de baptême!.. .. demanda-t-elle.

— Je ne vous dirai pas! répliqua M. de Rabon.

— Des gens qui vont à sa chapelle, dit le receveur des contributions, prétendent qu'il est excessivement dévot, qu'il pleure quelquefois à la messe.... et jamais on ne lui a vu la figure tranquille.... Oh! il est facile, ajouta-t-il, de s'apercevoir qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette figure-là!

— Mais vous souvenez-vous, dit mademoiselle Sophy, que dans le temps il a donné au préfet tous les signalemens des brigands de Saint-Vallier, et que néanmoins l'on n'en a pas trouvé un seul.

En ce moment le curé entra, et l'on aperçut sur-le-champ les marques d'une vive agitation sur sa figure. Il salua, s'assit, et dit : « Il arrive quelque chose de bien singulier à Durantal !.... »

— Et qu'est-ce ?.... demanda-t-on de toutes parts.

— Voici, répondit le curé : ce matin, Marinet, le vieux jardinier de Durantal, est venu me trouver : cet homme a toujours été mon protégé, et, dans toutes les circonstances de sa vie, il m'a toujours

consulté. Il étoit ce matin plein d'effroi. Hier au soir il ordonnoit aux ouvriers de creuser, dans une grotte, les fondations d'un petit mur que madame de Durantal a demandé que l'on fît à l'insçu de son mari, parce qu'elle veut, m'a-t-il dit, placer à l'entrée de la grotte souterraine, un sopha, une table, et, pour les préserver de l'humidité, elle adosse ces meubles à ce mur qu'elle veut décorer aussi. Marinet regardoit faire les ouvriers, lorsqu'en donnant un coup de pioche, l'un d'eux a enlevé, sans le savoir, des cheveux !....

— Des cheveux !.... s'écria-t-on.

— Oui, et noirs comme du jais !.. Alors Marinet, reprit le curé, en voyant cette touffe au bout de la

pioche, a dit aux ouvriers qu'il étoit trop tard pour continuer, il leur a fait laisser leurs outils, et les a renvoyés. Quand il les eut reconduits, il revint à la grotte de rocaille, et il s'assura que ce qu'il avoit vu étoient des cheveux d'homme !...

— Oh! quelle horreur! s'écria-t-on.

— Gardez le plus profond silence là-dessus! dit le curé; or, en examinant le terrain, continua-t-il, il sentit une odeur très-méphitique s'exhaler du trou que l'on avoit commencé de faire. Il prit une autre pioche, et, pour vérifier des soupçons auxquels il n'osoit pas croire, il continua de fouiller, et, après avoir écarté la terre, il découvrit le squelette d'un homme!....

A ces paroles, une profonde horreur se peignit sur tous les visages.

— J'en suis encore tout tremblant, dit le curé. J'ai conseillé d'abord à Marinet de remettre le terrain comme l'avoient laissé les ouvriers, et ensuite de se taire jusqu'à ce que j'aie réfléchi à la conduite qu'il devoit tenir; et, en effet, il y a de grandes réflexions à faire: car personne n'a disparu du pays depuis que M. de Durantal y est, le corps peut être très-anciennement dans cet endroit, et les propriétaires actuels n'en rien savoir.

Enfin, s'il y a eu un crime de commis, ce peut n'être pas lui: cet homme enterré là ne peut-il pas être un des maçons qui construisi-

rent la grotte et qui auroit pu être écrasé ?....

— Oui, mais on sauroit qu'il a disparu, s'écria de Secq. Enfin, s'il est vrai qu'il existe un corps, il y a, de telle manière qu'on envisage la chose, une contravention aux lois de police ou un crime. Quel que soit le coupable, je n'en ai pas moins le droit de descendre à Durantal avec le juge de paix, et de faire un bon procès-verbal, d'avertir le procureur du roi, et si M. de Durantal n'est pas criminel, nous saurons toujours quel il est, sa famille, son pays; et, si par hasard nous avions découvert un coupable, les autorités de Durantal auroient une certaine célébrité pour n'avoir pas été arrêtées par le nom

et les richesses du coupable, comme Cicéron avec Verrès.....

— Ceci devient très-grave, dit mademoiselle Sophy.

— Dans une affaire semblable, fit observer le percepteur, il faut prendre bien des ménagemens.

— Il n'en faut jamais avoir avec le crime! répliqua mademoiselle Sophy, et l'immense fortune de M. de Durantal est acquise sans qu'on sache comment; de plus, remarquez, s'il n'avoit pas acheté Durantal, comment s'appelleroit-il?....

A cette observation judicieuse chacun se tut.

— Il a donc un autre nom?.... reprit de Secq, et ce nom, pourquoi le cache-t-il?.... Cependant il est vrai de dire aussi que le préfet le

connoît, et que l'on m'a dit qu'il l'appeloit quelquefois par ce nom là, mais entr'eux seulement!... ici l'on peut dire *cave ne cadas*, *gare le pot au noir*; car il est ami du préfet, et une démarche offensive.....

— Mais, M. de Secq, reprit mademoiselle Sophy, vous êtes tellement indépendant par votre fortune, et vous jouissez d'une considération si éminente dans le département, que si quelqu'un est maltraité là dedans, ce ne sera que le jardinier....

— Allons, *sic itur ad astra* c'est-à-dire, *je passe le Rubicon*.... j'irai, M. le curé!... vous pouvez m'envoyer Marinet, et je me charge de tout.

— Ainsi, dit mademoiselle Sophy, nous saurons à quoi nous en

tenir sur le compte de nos grands seigneurs, et nous apprendre le nom de baptême de M. de Durantal..... je voudrois bien le savoir.... Oh! M. de Secq instruisez-nous de tout ce que vous aurez fait.

— Oh ! nous n'y manquerons pas , répondit Marguerite.

Voyons de notre côté comment au château l'on pouvoit détourner l'effet de cette conjuration permanente qui venoit de prendre une aussi dangereuse direction

Vernycl étoit revenu, et Annette, en le voyant le matin, le tourmenta beaucoup pour savoir comment et par où il étoit entré à Durantal.

— Mais, disoit-elle, on ne vous a pas vu rentrer! il faut donc que ce soit de nuit.

— C'est de nuit, reprit-il d'un air préoccupé.

— Qu'avez-vous ? dit Annette, comme vous répondez !.... Vous n'avez pas assurément passé la nuit à Durantal ?....

— Non.

— Et vous êtes revenu cette nuit ?....

— Oui.

— Ah ! s'écria Argow, voici du mystère.....

— Vous êtes donc mystérieux ?... dit Annette en riant.

Vernyct ne répondit pas, il se contenta de regarder le délicieux tableau offert par ces deux êtres qui sembloient n'en faire qu'un seul si parfaitement bien, que la voix de l'un sembloit l'écho de l'âme de

l'autre ; et ce regard avoit quelque chose de si douloureux qu'Annette dit à Vernyct: « On diroit que vous nous plaignez.... »

— Peut-être !.... répondit-il ; et, se reprenant, il regarda Argow et lui dit d'une voix brusque : « *Mon ancien, suis-moi !*.... »

Cette parole avoit quelque chose de si extraordinaire qu'Annette en fut alarmée. « Oh ! qu'est-ce qu'il y a ?.... un feu quelque part ?.... oh ! mes amis, restez !....

— Il n'y a de feu nulle part ! répondit Vernyct, et un geste impérieux qu'il fit indiqua à Maxendi de venir.

— Mon ami, lui dit-il à voix basse quand ils furent dans le salon, je t'ai dit que je restois un

diable occupé à faire feu sur tout ce qui pourroit vous gêner....

— Mon cher Vernyct, répondit sur-le-champ Argow, je te défends de te mêler en rien de mes affaires avec les hommes, s'il te faut, pour me garantir d'eux et de leur justice, commettre une seule action blâmable.... Je sais qu'à chaque pas je cours des dangers; mais ce que je sais, c'est que pour expier ma vie, il n'y a pas assez des pénitences et des autels ordinaires... Il n'y a qu'un autel pour moi, il se dresse partout; il n'y a qu'une pénitence, on la décrète partout : cet autel est sous la voûte du ciel, sur une place publique, on le nomme *échafaud!*... j'irai le jour que la justice humaine m'appellera, tout en cachant ces augu-

bres pensées à Annette, car il faut qu'elle les ignore ;.... mais, je t'en conjure, ne cherchons pas à défendre notre vie par des moyens affreux, cela n'est pas chrétien... et cesse surtout de veiller sur moi.... je sais ce que peut enfanter ta protection.

— Tu es maître de toi, reprit Vernyct; mais, depuis que tu t'es *enreligiosé*, je suis redevenu mon maître, et je sais que j'ai hérité de toute l'énergie de mon ancien capitaine.

— Non, tu ne l'as pas tout entière, s'écria Argow en levant ses mains vers le ciel, car toute mon énergie a passé du côté de la vertu !

— Soit, reprit le lieutenant ; mais écoute ce que je te demande, c'est

peu, et ce peu c'est : « Sauve toi et sauve Annette. »

— Pas de lâcheté!.... dit Argow avec un terrible regard.

— Je ne t'en conseillerai jamais! je te demande seulement de me laisser maître ici demain, et de rester dans ton appartement.

— Non! dit Argow.

— Que le diable t'emporte!.... et le lieutenant le laissa retourner auprès d'Annette.

— J'espère, dit cette dernière en s'asseyant sur les genoux de son mari, que cette bouche-là va me dire ce que ces oreilles-là ont entendu, parce qu'une femme doit tout savoir.... tout.... Allons, dis? mon ami, j'écoute!

— Annette, répondit-il, en l'em-

brassant, n'écoute pas, je t'en supplie.... tu n'entendrois rien.

Annette se leva et s'en fut dans un coin, s'assit et ne dit pas un mot. Argow l'y contempla, et crut l'avoir fâchée ; mais cette céleste créature, s'accusant même de cette séparation plaisante, revint s'asseoir sur son mari, et, l'embrassant avec amour, elle lui dit : « J'ai eu tort de t'interroger.... je sais que tu me l'aurois déjà dit, si cela se pouvoit.... »

Argow attendri, ne lui dit qu'une phrase, et cette phrase fit rester Annette épouvantée sur le sein du pirate : « Mon Annette, dit-il bien bas, *Vernyct m'a vu donner la mort!*.... et..... il n'y a encore que toi qui me l'ait pardonné !.... »

Annette, à ce moment, tourna

ses yeux vers le ciel, et le regarda d'une manière si touchante, que si les anges ont vu ses pleurs, la grâce du criminel a dû être obtenue. Il y avoit tant dans ce regard céleste !

— Hé, mon amour, dit elle, que de fois n'as-tu pas donné la vie!.... tu es une seconde providence pour tout un pays!.... rends l'existence à autant d'êtres que....... rétablis le bonheur autant de fois que tu as créé l'infortune..... Oh! il restera le crime...., je le sais!.... mais je témoignerai de tes larmes!.... Ah! mon tendre ami! mon noble époux de gloire! pourquoi avoir réveillé cette douleur?.... je prie, j'espère..... Oh! oui, tu seras sauvé!... une voix me le crie!.... Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur

en l'embrassant avec une effusion, une exaltation sans modèle : « Oh! que je suis heureuse d'être femme, et de t'avoir rencontré !

Argow étoit à ses pieds, et les baisoit avec l'ardeur de la folie : « Bénie soit la vierge qui rend au coupable une conscience! qui lui met la prière sur les lèvres, et les pleurs dans les yeux! O mon ange! le ciel t'a envoyé pour me soutenir!.... »

Chaque jour voyoit ainsi leur amour s'accroître, Annette devenir plus touchante, et leur présence, dans une chaumière, égaloit celle du soleil dans la nature.

Cependant Vernyct ordonnoit de fermer toutes les portes, et de ne laisser accès au château que par

l'avenue qui donnoit sur la grande route, et il s'étoit posté avec une longue vue marine pour examiner tout ce qui passoit sur cette route. Il avoit perpétuellement occupé Marinet, le jardinier en chef, et ne le laissoit pas une minute en repos. Infatigable, il alloit de la loge du concierge à l'appartement d'Argow, et paroissoit dans une grande contention d'esprit.

Enfin, le surlendemain de cette journée, c'est-à-dire, le lendemain du jour où de Secq avoit pris chez mademoiselle Sophy la détermination de descendre à Durantal avec le juge de paix, Vernyct aperçut, au moyen de sa *marine*, le maire en écharpe, et le juge de paix en costume, déboucher par l'allée, suivis

du garde-champêtre et du greffier. Il abandonna son poste, fut enfermer Argow et sa femme dans leur appartement, et revint dans la cour prêt à recevoir la justice avec les moyens d'une défense formidable, dont le chapitre suivant va nous faire connoître l'explosion.

CHAPITRE XIX.

M. de Secq s'avança gravement vers le lieutenant qui, sans attendre qu'il ouvrît la bouche, lui demanda: « Que voulez-vous ?... » absolument comme les suisses des ministères.

— Monsieur, lui répondit de Secq, j'arrive au nom de la loi, du roi.

— Etc., ajouta le lieutenant en riant.

— Monsieur, reprit de Secq sans se déconcerter, nous avons la plus profonde estime pour M. de Durantal et sa vertueuse femme, ils

sont les bienfaiteurs de cette campagne ; mais le rapport qu'on a fait à l'Autorité d'un fait singulier et extraordinaire nous amène..... Nous sommes désolés de cette circonstance désagréable pour lui ; mais nous avons pris les précautions qui marquent notre respect, nous sommes venus au matin.....

— Monsieur, reprit Vernyct en l'interrompant, j'ignore encore ce dont vous voulez parler ; mais M. de Durantal est en ce moment à Valence, et vous ne le gênerez en rien. Ainsi, lorsque vous m'aurez expliqué le sujet de votre visite judiciaire, je vous aiderai de tout mon pouvoir à atteindre le but.... Voici, ajouta-t-il en souriant, la seconde que nous fait la justice, et la pre-

mière étoit on ne peut plus déplacée.

— Monsieur, répondit de Secq, voudriez-vous avoir la bonté de nous conduire à la grotte en rocaille qui se trouve dans le parc, et, chemin faisant, je vous expliquerai l'objet de notre visite. Vous nous aurez excusé, *datis veniam*, lorsque vous saurez que nous serions répréhensibles de ne pas agir ainsi. Votre jardinier, Monsieur, a decouvert, en bêchant à l'endroit de la grotte, un cadavre!.... il paroît que c'est celui d'un homme!....

Ici Vernyct se mit à éclater de rire, et de telle manière qu'il étoit obligé de se tenir les flancs. M. de Secq, le juge de paix, le greffier et le garde, interdits, se regardoient

les uns les autres, et de Secq, commençant à soupçonner quelque mésaventure, trembloit d'autant plus que le juge de paix, qui ne s'étoit prêté à cette démarche qu'avec la plus grande répugnance, lui lançoit des regards foudroyans.

— Venez, Messieurs, venez ? leur dit Vernyct en riant toujours, et, prenant de Secq par la main comme une dame, il le guida en ajoutant : « Venez.... dresser procès-verbal. » Ils entrèrent dans le parc, et le juge de paix, saisissant un moment où Vernyct étoit en avant, il poussa le coude au maire et lui dit : « Quand je vous disois que vous alliez me compromettre. »

— *Patienza*, comme dit Cicéron, répliqua de Secq en faisant bonne contenance.

Alors le juge de paix se tournant vers son greffier, le garde-champêtre et l'ouvrier qu'ils avoient requis de venir, leur ordonna de rester à l'entrée du parc : « Car, se dit-il, puisque nous allons faire une sottise, qu'au moins il n'y ait pas de témoins bavards. »

Quand ils furent arrivés à la grotte en rocaille, précisément à l'endroit où Vernyct et Argow avoient enterré Navardin, le chef des voleurs de la forêt de Saint-Vallier, Vernyct, regardant de Secq avec malignité, lui dit : « Voulez-vous que ce soit vos gens qui ouvrent la fosse *de ce cadavre ?*....

— Oh, Monsieur, reprit de Secq, faites-le faire par votre jardinier.

Alors Vernyct appela un nègre

qui leur étoit tout dévoué, à Argow comme à lui, car ils l'avoient sauvé de la mort, et lorsqu'il fut venu : « Milo, lui dit-il, prends cette pioche, et mets à nu tout ce terrain-là !.... »

— Maître, *il* avoir jà fouiller, car avoir vu, moi, Marinet regarder et mettre de côté la pioche et sti chevel.....

En achevant ces mots, il montra au bout de la pioche la poignée de cheveux qui y étoit restée.....

— Le jardinier avoit raison !... s'écria de Secq en regardant le juge de paix étonné.

— Pourquoi, dit Vernyct, Marinet a-t-il recouvert le corps et remis la terre après s'être aperçu de cette singulière chose ? Qu'on le

fasse venir ? mais avant, laissez votre pioche et prenez-en une autre, puisque Marinet s'est gardé d'employer celle qui a des cheveux au bout. Messieurs, cette précaution-là annonce des raisonnemens en plus grande quantité que n'en contient la cervelle de Marinet !....

Le maire rougit, car c'étoit lui et le curé qui avoient conseillé à Marinet d'agir ainsi.

— Il auroit fallu, reprit Vernyct, au moins laisser le terrain en même état, puisqu'on laissoit la pioche.

Pendant ce temps, le nègre mettoit le corps à découvert : il le souleva avec sa pioche, et la plus grande confusion régna sur la figure des deux fonctionnaires de Durantal en voyant un chevreau,

et en reconnoissant que les cheveux noirs, attirés par la pioche étoient des poils de la tête du chevreau. Ils les confrontèrent, reconnurent que le coup de pioche avoit porté sur la tête ; et ils se regardèrent l'un l'autre en ne sachant que résoudre.

Alors le juge de paix alla vivement à la rencontre de Marinet ; et, lui faisant voir la pioche, il lui dit : «Reconnoissez-vous cela pour votre pioche et cette touffe pour les cheveux ?..... »

— Oui, Monsieur, dit le jardinier.

— A quelle heure avez-vous mis à nu le corps de la victime ?.... reprit de Secq en riant.

— A dix heures et demie du soir, répondit le jardinier stupéfait.

— Y voyiez-vous clair ?..... reprit le juge de paix.

— J'avois, sous votre respect, une lanterne.....

— Vous n'aviez pas de besicles ? reprit de Secq.

— Non, M. le maire.

— Hé bien, je le crois, continua le maire ; allez, mon cher, vous êtes un imbécille, et vous ferez mieux d'avoir des longues vues avant de compromettre les autorités.

— Pourquoi, dit Vernyct, ne pas m'avoir prévenu d'une semblable chose ?....

— Monsieur, vous n'y étiez pas.

— Marinet, dit Vernyct d'un air sévère, vous n'êtes plus au service de M. de Durantal, je n'aime pas

les valets qui cherchent à nuire ; mais, en faveur de l'ancienneté, l'on vous fera une pension viagère de cent écus ; allez.... et une autrefois ne prenez pas des chevreaux pour des hommes.

— Maintenant, Messieurs, poursuivit-il, c'est à vous à l'engager à garder le secret ; et, quant à moi, je vous le promets.

Marinet restoit stupéfait ; il s'en alla à la grotte, et voyant le chevreau, la pioche, la touffe : « C'étoit pourtant bien un homme !.... s'écria-t-il. »

— Malheureux !.... lui dit de Secq qui l'avoit suivi, si tu répètes une calomnie semblable, et si tu ne gardes pas le silence sur une semblable méprise ; gare à toi !...

Vernyct emmena les deux fonctionnaires vers le salon ; là, il dit à son nègre de voir si M. de Durantal n'étoit pas revenu de Valence, et, en prononçant cette phrase, il lui lança un regard significatif. « Messieurs, dit-il à de Secq et au juge de paix, M. de Durantal a bien regretté de n'avoir pu jusqu'ici vous recevoir, et son dessein étoit d'aller vous visiter; mais, s'il est de retour, je me charge de vous faire connoître le bienfaiteur de la contrée, et de vous faire déjeûner avec lui ; d'autant plus qu'il est assez nécessaire de s'entendre avec vous pour tout le bien qu'il médite de faire encore dans le pays. Il veut choisir parmi vous l'administrateur de l'hôpital qu'il fait construire, et fon-

der une école gratuite d'enseignement. »

— Oh! dit de Secq, je ne crois pas qu'il y ait en France un mortel plus bienfaisant, plus vertueux que M. de Durantal ; je ne passe pas devant une chaumière que je n'entende la chanson de reconnoissance que les paysans ont faite pour lui et madame, et ils la chantent à leurs enfans...... que Dieu conserve long-temps un homme aussi utile !..

— Messieurs, je vous prierai de garder le silence sur votre expédition devant M. de Durantal, et en voici la raison : On n'inhume pas un chevreau dans un parc sans motif; le voici : M. de Durantal a été nourri par une chèvre qu'il a aimée beaucoup, et c'est naturel.

— Oh! la belle âme!..... dit de Secq

— Oui, dit le juge de paix.

— Ce pauvre bouc, dont vous avez vu la dépouille, reprit Vernyct, étoit le dernier enfant de sa nourrice, et M. de Durantal y tenoit singulièrement : il est mort dernièrement, et je lui fais accroire qu'il vit toujours...... vous sentez?....

— Oh! très-bien, dit de Secq.

Maintenant, pendant que le nègre va lever les arrêts auxquels Vernyct avoit condamné Annette et Argow qui, heureusement, ne s'en étoient pas aperçus, expliquons cette énigme au lecteur.

La nuit, pendant laquelle Marinet, muni de sa lanterne, avoit été

fouiller la grotte, étoit celle où Vernyct revint de chez sa chère Jeanneton. Il venoit à travers le parc, et son cheval, marchant sur les gazons, ne faisoit aucun bruit ; le lieutenant avoit aperçu Marinet et sa lanterne, et l'avoit épié. En le voyant explorer la grotte, et sa pioche se lever et se baisser tour-à-tour, il comprit qu'il fouilloit à l'endroit où lui et Argow avoient enterré Navardin. Il s'en fut donc à l'écurie, éveilla son nègre, lui demanda le plus profond secret, s'en alla pousser une reconnoissance sur le terrain ; et là, le pressant danger lui fit venir une idée lumineuse, ce fut de remplacer le corps du brigand par celui du chevreau chéri de Jeanneton, et de brûler Navardin

dans de la chaux vive. Alors dans la même nuit, au moyen de chevaux excellens, le changement eut lieu, et l'adresse du nègre amena une parfaite ressemblance. (1)

Cette aventure fit réfléchir Vernyct au danger de n'être pas entouré de gens fidèles; et, à l'exception des trois nègres qu'ils avoient délivrés, il résolut de renvoyer tous les autres domestiques, et de les remplacer peu à peu par les plus honnêtes de ses anciens corsaires qui trouveroient ainsi une douce existence. Poursuivons :

Milo, le plus fidèle des trois nègres et le plus intelligent, revint bientôt,

---

(1) Les nègres sont en effet très-adroits pour ces sortes de travaux.

disant que M. de Durantal arrivoit à l'instant de Valence, et qu'il comptoit bien, sur la nouvelle qu'il recevoit de la visite de ces messieurs, qu'ils déjeûneroient à Durantal. Alors Vernyct laissa les deux héros du chevreau occupés à admirer la magnificence des salons du château, et il fut prévenir Argow qu'il auroit à déjeûner le maire et le juge de paix de Durantal.

Le jardinier revenoit tout stupéfait de sa grotte; il aperçut dans le salon les deux magistrats, et, mettant un pied sur les marches du salon, il leur cria: « C'étoit bien un homme !.... »

— Il est fou !... dit de Secq.

— Mais sa folie peut nuire !... répliqua le juge de paix.

— Bah ! s'il le répète, nous lui donnerons sur les doigts, répondit le maire enchanté de pouvoir déjeûner avec l'ami du préfet, et dans ce château où il désespéroit d'entrer.

« Comment, dit-il au juge de paix, ces bécasses de femmes et ces *ardéliones*, ces farceurs de chez mademoiselle Sophy, la revendeuse de propos et la marchande de caquets, qui fait des enfans et dit des *oremus*, peuvent ils chercher à noircir un homme comme M. de Durantal ! le plus riche du département, le bienfaiteur de la contrée, *homo probus*, un homme d'or ?... C'est de la canaille, *plebs*, *plebecula*, le commun des martyrs, et cela veut juger les grands !... M.

de Durantal est assez puissant pour vous faire nommer juge au tribunal... Oh! c'est le plus estimable de tous les hommes!... vous l'allez voir; c'est un superbe homme, petit, mais large, fort, à ce qu'on dit; il enlève une femme comme une plume: il est vrai que cela ne pèse guère, j'excepte madame de Secq.

A ce moment Vernyct rentra et leur annonça M. de Durantal. En effet, l'on entendit le bruit de ses pas dans l'antichambre: de Secq étoit devant la cheminée et en face de la porte, le juge de paix regardoit la vue du parc par la fenêtre, et heureusement Vernyct causoit avec le maire; Argow entre, de Secq, avec sa figure obséquieuse, leva les yeux, alla à sa rencontre, mais tout-

à-coup s'arrêta, pâlit, et Argow fut en proie à la plus vive émotion. Le geolier d'Aulnay reconnoît son prisonnier, celui auquel il doit sa fortune, et Argow, l'homme auquel il a dû la vie, et le maître de ses secrets. Vernyct, s'aperçevant d'un seul coup-d'œil de cet incident extraordinaire, prend de Secq par le bras, l'entraîne vers une embrasure de croisée, et, pendant que dans le chemin le maire épouvanté lui dit à voix basse : « Oh, c'étoit un homme !.... » le lieutenant lui répondit : « *Silence!....* » et l'enchanta par un regard comme le *Boa* d'Afrique.

Pendant que le juge de paix saluoit Argow stupéfait, le lieutenant dit au maire : « Trouvez donc un moyen de renvoyer le juge de paix,

afin que nous restions seuls..... et surtout contenez-vous !.... »

Alors le lieutenant, sans se décourager, dit par la fenêtre à Milo, qui avoit l'ordre de ne jamais quitter Vernyct : « Cours chez madame, et dis-lui de ma part de rappeler Monsieur auprès d'elle, et de l'y retenir : il y va de beaucoup pour elle ! »

— Monsieur le juge de paix, disoit de Secq, auquel la réflexion étoit revenue, et qui voyoit dans cette affaire un sujet de fortune et d'élévation : « Vous devriez avoir la complaisance d'aller à Durantal prévenir nos chères moitiés que nous déjeûnons ici. »

— Mais, s'écria Vernyct, on peut les faire prévenir, à moins que M. le juge de paix ne préfère y aller;

mais par l'humidité qu'il fait je ne souffrirai pas qu'il y aille à pied. « Milo !... Milo !... Il mettra les chevaux et vous mèner· .

— Mais, Monsieur, je ne veux pas....

— Si, si ! pas de façon, dit Vernyct. Eh bien, qu'as-tu donc, ajouta-t-il, en voyant la morne contenance d'Argow, que t'arrive-t-il ? tu es pâle ?....

— Je suis résigné !..... répondit lentement Argow. — A bien déjeûner ? répliqua Vernyct en riant.

— Milo, continua le lieutenant, au nègre qui étoit revenu, mettez les chevaux ! conduisez et ramenez monsieur le juge de paix..... *lentement*, ajouta-t-il tout bas....

— Monsieur, c'est inutile, je vous assure, disoit le juge de paix....

— Ah, dit Vernyct, vous faites des cérémonies. Mais qu'a donc Milo?... Durantal, il veut te parler...

— Monsieur, répondit le nègre, en s'adressant à Argow, madame vous demande : elle n'est pas bien...

Argow s'élança comme un trait, et Vernyct dit au juge de paix récalcitrant : « Dépêchez-vous donc,.... dans une demi-heure nous déjeûnerons....

— Dites à ma femme que je suis désolé,..... ajouta de Secq. Le pauvre juge de paix s'en alla de force comme Bazile dans Figaro.

— Monsieur, dit le lieutenant à de Secq, l'emmenant dans le jardin au milieu d'une vaste pelouse, votre étonnement à l'aspect de M. de Durantal n'est pas naturel :

vous savez quelque chose sur lui ! je suis son ami, et son ami à la vie et à la mort ! La phrase qui vous est échappée me fait croire que vous êtes instruit !.... Prenez garde ! il s'agit d'aller rejoindre *le chevreau!* aucune puissance humaine ne pourroit vous soustraire à votre sort, car je me dévoue au salut de Durantal. Voyons, que savez-vous ? surtout ne me cachez rien !.... »

Il y avoit une telle puissance dans cette dernière phrase, Vernyct la prononça en y déployant une telle volonté, si forte, si impérieuse, que de Secq tremblant, et subjugué à l'aspect de ce visage contracté d'une manière terrible et presqu'effrayante, lui répondit : « Monsieur, je sais que M. de Durantal étoit pos-

sesseur d'une terre à Vans-la-Pavée, qu'il a enlevé mademoiselle Mélanie, qu'il a tué M. de Saint-André à A ...y, et que le procureur du roi de cette ville l'avoit signalé comme un pirate, sous le nom d'Argow;..... c'est moi qui fus chargé de veiller à sa personne, et il m'a donné cent mille francs pour le délivrer.....

— Hé bien, monsieur, comment voulez-vous agir, en ennemi ou en ami?..... Répondez sur-le-champ, et songez qu'une syllabe, un regard, une parole équivoque, vous donneront la mort si, restant notre ami, ils vous échappoient, et que cela influât sur le sort de M. de Durantal; si vous restez ennemi, avant une heure vous n'existe-

rez plus, car je vous tuerai! et je m'arrangerai de manière à ce que cela tourne *comme le chevreau*, pour moi. Si vous voulez vous taire, vous devenez notre ami, vous aurez vingt mille francs par an pour votre silence, et celui qui a fait M. Badger préfet, servira de tout son crédit M. de Secq, afin de le faire parvenir ...

— Monsieur, dit de Secq, jamais de ma vie, fût-ce mon ennemi! je n'enverrai un homme à l'échafaud, encore moins celui qui m'a donné tout ce que je possède;... je ne puis pas répondre des événemens et des circonstances, mais je ne crois pas avoir jamais à parler sur votre ami.

— En voilà assez!..... reprit le lieutenant, par le canon de ce pis-

tolet, et il fit voir à de Secq effrayé un de ses pistolets qu'il portoit toujours, je te lie à moi ! si tu manques à ta parole, ceci ne te manquera pas !..... si l'on arrête Argow, tu meurs !..... mais aussi je te permets de parler, si nous manquons jamais à satisfaire tes désirs......

De Secq tressailloit : « Sois donc calme ! lui dit le lieutenant, et surtout songe à ne jamais t'adresser qu'à moi quand tu voudras quelque chose. Retiens cela ? car si tu parles à Argow, je te brûle le crâne ! Maintenant rentrons. »

En l'acheminant vers le salon, il lui dit encore : « Vous viendrez ici comme bon vous semblera, et vous en agirez comme ami de la maison. »

Argow et Annette étoient déjà dans le salon. Annette effrayée regardoit Vernyct avec une sourde terreur, mais ce dernier lui dit à voix basse : Ange du ciel ne craignez rien. »

— Hé bien, monsieur, dit Argow à M. de Secq, il paroît que vous vous souvenez bien du punch d'Aulnay?

— Je m'en souviendrai toujours, répliqua l'adroit de Secq, pour bénir la mémoire de mon bienfaiteur!

Ces paroles rendirent le calme à Argow qui n'avoit tremblé que pour Annette. Le juge de paix revint, le déjeûner fut gai, et Vernyct eut soin que Milo versât souvent du champagne au Maire, et *Milo étoit le seul domestique qui servît à table,*

quoiqu'ils fussent plusieurs domestiques habituellement.

Quand les deux convives furent partis, enchantés d'Annette, et que de Secq s'en fut avec le plus profond respect pour cette céleste femme, Vernyct dit en s'essuyant le front : Jamais combat, pas même celui de Charles-Town, ne m'a fait autant suer que cette journée !....

Annette lui prit la main et, la serrantavec amitié, lui dit : « Brave homme !... oh ! comment vous récompenser? j'ignore même l'étendue de vos services.....

— Vernyct, dit Argow, j'espère que rien de mal.....

— Enfant !.... répondit le lieutenant en levant les épaules. Il leur prit les mains à tous deux, les serra dans

les siennes, et, les regardant avec attendrissement, il leur dit, en proie à la plus vive émotion : « Mes amis, écoutez-moi? Il faut quitter la France, la quitter au plutôt! vous, madame, tout lieu vous est égal, ainsi, comme quinze jours seroient déjà un retard fatal, profitons des avis du Ciel. Je vais dès aujourd'hui m'occuper de votre départ. Je songe que jamais je n'ai rien vu de si délicieux sur la terre que les îles Bermudes: le ciel, le climat, les plantes, tout est divin, digne de vous. Là, nulle justice n'enverra de recors, de gendarmes ni d'huissiers : c'est là que vous devez aller habiter, nous emmenerons monsieur et madame Gérard, nous emporterons la charge d'un bâtiment de tout ce qu'il y a

de commode, de joli, de précieux à Durantal et en France, et au-moins vous serez sûrs de vivre toute votre vie sans alarmes, heureux! et vous y trouverez, je vous jure, les moyens d'être chrétiens comme partout, puisque c'est votre fantaisie; c'est moi qui vous en conjure et vous en supplie. »

— Je n'ai rien à dire contre un projet aussi raisonnable, répondit Annette.

— Rien..... dit Argow, ce n'est qu'une lâcheté!....

— Ce seroit une lâcheté, reprit Vernyct, si tu étois seul au monde, mais tu auras des enfans!....

Ce mot rendit Argow immobile; il répéta avec une espèce de frénésie: « Mes enfans!....

— Certes, dit Annette, ajoutant un regard qui signifioit qu'elle en avoit l'espoir.

— J'irai !.... fut toute la réponse de Maxendi.

— Cette réponse, dit Vernyct à Annette, est l'assurance d'un bonheur éternel.

Rien n'étoit en effet plus sage et mieux combiné qu'un tel plan, les événemens qui se pressent vont nous apprendre comment la fatalité avoit décrété sur son autel de fer que les pressentimens d'Annette, avant d'épouser Argow, étoient bien la voix de l'avenir.

CHAPITRE XX.

On sent qu'il y avoit une convocation extraordinaire de tous les membres qui composoient la société de mademoiselle Sophy, pour la soirée du jour où le maire et le juge de paix étoient descendus judiciairement au château de Durantal. Pour tout le littoral de la Méditerranée personne n'eut voulu manquer à cette assemblée, et mademoiselle Sophy avoit même risqué le punch et les gâteaux pour aiguiser les langues.

De très-bonne heure le salon

avoit été décoré, les siéges préparés, les housses ôtées, et mademoiselle Sophy, prête aussitôt que son salon, ne tarda pas à voir arriver le curé, qui fut suivi de toute la société, moins M. et madame de Secq et le juge de paix.

— Nous saurons donc ce soir, dit Mlle Sophy, à quoi nous en tenir sur nos seigneurs.

— Il y a quelque chose de bien extraordinaire, dit M. de Rabon, c'est que j'ai appris que Marinet est renvoyé.

— Renvoyé!.... s'écria-t-on.

— J'ai vu ce matin madame de Secq, dit madame de Rabon, et elle m'a dit que ces messieurs avoient déjeûné au château.

— Et moi, dit le receveur des

contributions, j'ai vu M. le juge de paix dans la calèche de M. de Durantal.

— Voilà du nouveau! s'écria mademoiselle Sophy ; au surplus, cela nous indique que ces messieurs sont instruits.

— Ces messieurs, dit M. de Rabon, tardent bien ; car j'ai six heures et demie.

Au bout d'une heure d'attente et d'impatience de la part des expectans, M. et madame de Secq et le juge de paix arrivèrent; mais il y eut un grand sujet d'étonnement pour la société, c'est que le juge de paix garda le plus profond silence, et à toutes les instances, M. de Secq répondit : « Nous avons fait une très-fausse démarche, et

rien n'étoit plus ridicule que l'histoire de Marinet. »

— Mais vous savez ce qu'est M. de Durantal ?

— Je l'ai vu, mademoiselle, et je n'ai pas été de but en blanc, *ex abrupto*, lui demander son âge, ses noms, prénoms et qualités.

Chacun se regarda et se dit en soi : « Il y a quelque chose là-dessous.... » d'autant plus que de Secq et le juge de paix, détournant la conversation avec affectation, donnoient beaucoup à penser, et témoignoient que les questions multipliées leur étoient à charge.

Lorsqu'on s'aperçut que leur volonté de se taire restoit fixe et opiniâtre, on ne les tourmenta plus, et mademoiselle Sophy s'en alla au-

près de Marguerite pour lui dire à voix basse : « Votre mari sait quelque chose qu'il nous cache. »

— Mais, reprit Marguerite, c'est qu'il ne m'a rien dit non plus! et j'ai bien vu qu'il avoit des *secrets*, car il est *tout chose :* lui, qui parle volontiers, n'a rien dit depuis qu'il est revenu. Il est distrait, je lui ai demandé mon sac, il m'a apporté sa cravate : je l'ai bien tourmenté pour savoir ce qu'il avoit appris, il m'a dit, mais en colère comme jamais je ne l'ai vu, qu'il vouloit que je ne lui parlasse jamais de cela. C'est bien dur à une femme irréprochable comme moi, et qui ai apporté une si bonne fortune, de ne pas savoir ce que mon mari apprend!

— Vous comprenez, dit made-

moiselle Sophy, qu'alors ce n'est pas une chose ordinaire.

— Ah! il m'a dit que j'irois au château tant que je voudrois, qu'il me présenteroit à madame de Durantal, et que nous y serions comme chez nous.

— Diable!... s'écria mademoiselle Sophy; mais cela est très-extraordinaire!....

— Monsieur Laurent, dit-elle au juge de paix, dites-moi donc un peu si l'on vous a invité à retourner au château vous et votre femme?

— Non, répondit le juge de paix.

— Vous a-t-on fait autant d'amitié qu'à M. de Secq?

— Oh! bien moins qu'à lui! car on avoit un fier soin de lui, on lui a

donné du champagne, on s'est informé de sa femme, on l'a invitée.....
on ne m'a seulement pas parlé de la mienne ! on l'avoit mis à côté de madame, et elle lui parloit beaucoup plus qu'à moi : mais il est le maire aussi !....

— Et ce corps ?.... dit-elle.

— Ce corps, répondit le juge en riant, c'est une histoire qui feroit rire tout le monde de nous !....

Il y avoit environ un gros quart-d'heure que de Secq étoit chez mademoiselle Sophy lorsque, contre l'ordinaire, il fit signe à sa femme de s'en aller, et lorsque mademoiselle Sophy lui dit en riant : « Vous ne nous quittez pas ? »

— Si, répondit-elle ; car M. de Secq le veut.

Une fille aussi fine et aussi astucieuse que l'étoit mademoiselle Sophy, devoit tirer bien des conséquences de la conduite de de Secq; et, lorsqu'elle le vit partir avec le juge de paix, elle fit interrompre toutes les parties, et l'on se rangea avec la plus grande attention autour d'elle.

— Avez-vous vu, dit-elle à cette assemblée, furieuse d'être trompée dans son attente et sa curiosité, avez-vous vu quelque chose de plus singulier que ce qui arrive? avez-vous remarqué comment M. de Secq a été froid et même malhonnête envers moi et même envers vous? comme il étoit distrait, préoccupé!.... On l'a engagé à venir au château, lui et sa femme! il a été l'objet des at-

tentions de Monsieur et de Madame, et le juge de paix en rien. Il est maintenant devenu, et cela en un instant, l'ami de la maison. Or, on n'est ami des grands que dans trois cas : quand ils ont besoin de nous, quand on sert leurs plaisirs, ou lorsqu'on les fait trembler. Remarquez que c'est M. de Secq qui a été le préféré ; quel besoin M. de Durantal a-t-il de lui ? comment peut-il servir ses plaisirs ?.... en rien ; mais aussi comment peut-il le faire trembler ?.... Oh! je le répète, il y a un mystère là-dessous, un mystère grave, et la préoccupation de M. le maire donne beaucoup à penser !.... Si M. de Secq et sa femme sont bien reçus au château et que nous ne le soyons pas..... je réponds qu'il y a un secret important.

La curiosité trompée de ce cercle dégénéra en une espèce de fureur, et l'on enveloppa le maire dans la proscription. Chaque soir l'on en parla, et lorsqu'on apprit qu'au lieu d'un corps on avoit trouvé un chevreau, et que le jardinier, malgré sa pension de cent écus, soutenoit qu'il avoit vu un homme, on tint, chez mademoiselle Sophy, les propos les plus défavorables sur de Secq et les seigneurs de Durantal.

Mais ce qui donna une créance étonnante aux soupçons de mademoiselle Sophy, c'est la conduite de Lesecq que l'on observa. Ce dernier resta presque toujours enfermé dans sa femme, ou bien il alloit au château. Il cessa, par degrés, de

voir mademoiselle Sophy, et défendit à sa femme d'y aller. On s'aperçut qu'il devint rêveur, taciturne, sombre, et qu'il perdît une gaîté qui étoit connue. Marguerite avoit conté leur fortune, et l'on savoit que leurs biens consistoient en telle et telle ferme, et qu'ils n'avoient pas d'argent, et de Secq acheta, pour trente mille francs, une partie des terres qui étoient derrière sa maison, en annonçant l'intention de bâtir et d'arranger sa propriété : « D'où peut venir tant d'argent?....» disoit mademoiselle Sophy.

Enfin, qu'on se mette à la place du pauvre maire de Durantal? il avoit le malheur de savoir lire, et il lisoit le code ; il y jetoit souvent un regard furtif, et connoissoit la

peine portée contre ceux qui ne font point de révélation sur les crimes dont ils ont connoissance. Sa conscience étoit tourmentée ; or il y avoit un grand changement dans ses manières, et, outre ses terreurs particulières, il en avoit une bien plus grande, c'est qu'il voyoit toujours ce bout de pistolet que lui avoit montré Vernyet. Ce grand changement dans sa conduite fut remarqué : sa femme étoit trop causeuse pour que le village ignorât que, depuis sa visite au château, M. de Secq ne dormoit plus, qu'il parloit souvent seul, etc. ; et mademoiselle Sophy, le soir, de tirer mille inductions de l'intimité de Lesecq avec M. de Durant et du changement total de son humeur et de

ses manières. Elle en vint à dire : « Nous savons comment la femme a eu sa fortune ; mais elle ne nous a jamais dit d'où venoit celle de son mari !... qui est-il ?... que faisoit-il ?... où est Aulnay-le-Vicomte ? et que s'est-il passé là ?.... Ils y ont demeuré toute leur vie, on doit savoir ce qu'ils y étoient.... »

D'un autre côté, l'on apprit qu'au château l'on démeubloit toutes les pièces et que l'on faisoit de grands préparatifs de départ, et l'on apprit que, malgré la saison plus avancée, on disoit au château que l'on alloit à Paris.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Sophy alla à Valence, et, comme elle connoissoit tout le commerce, elle y dîna avec l'entrepre-

neur du roulage qui lui dit qu'il avoit un marché avec M. de Durantal pour transporter de Valence à Fréjus *cent mille* livres pesant, et qu'un emballeur de Valence alloit gagner des sommes énormes à emballer tout le mobilier de Durantal.

Quel nouveau champ de conjectures pour mademoiselle Sophy !... elle alla chez M. et madame Bouvier, y vit Charles, et, devant le procureur du roi, elle se donna carrière et défila le long et le singulier chapelet de ses soupçons sur M. de Durantal et de Secq.

Elle fit remarquer l'obscurité, la complication de tous les incidens de leur conduite. « On dit à Durantal que l'on part pour Paris, et les meubles vont à Fréjus : on part

après trois mois de séjour et après avoir annoncé un établissement éternel ; on a meublé Durantal comme un palais, et on ôte tout, absolument tout, et cela arrive quelques jours après cette descente judiciaire qui avoit pour objet un cadavre, et ce cadavre est dit-on un chevreau. Le jardinier persiste à dire que c'est un homme ; le maire soutient le seigneur, le seigneur est sombre et sauvage, et son nouvel mi devient tout comme lui, taciturne et rêveur.... Qu'est ce M. de Secq ?... il est d'Aulnay-le-Vicomte... (Marguerite avoit parlé comme on voit) Ne faudroit-il pas s'informer de sa vie, de sa fortune ?... est-elle patrimoniale ?.... Ah ! disoit-elle, si j'étois ce que vous êtes, M. Char-

les, il y a long-temps que j'aurois écrit à Aulnay, et appris, par les antécédens de la vie de M. de Secq, quel rapport il y a entre lui et M. de Durantal.

« Il y a quelque chose, car tout s'accorde à prouver qu'il existe une complicité; de Secq, qui n'avoit pas un sou pour meubler sa maison et qui comptoit sur ses économies, vient d'acheter pour trente mille francs de terres.... etc., etc. »

Nous ne rapporterons pas tout ce que disoit mademoiselle Sophy guidée par sa haine et sa curiosité, nous nous contentons de mettre le lecteur à portée de deviner tout ce que le bavardage a de puissance, de voir les fils de la trame que tisse l'envie, et de comprendre ce que

c'est que l'opinion publique et son pouvoir.

Charles Servigné écouta le long discours de mademoiselle Sophy avec la plus scrupuleuse attention ; il la questionna, lui fit redire mainte et mainte circonstances, grava tous ces détails dans sa tête, et la quitta fortement préoccupé.

Elle revint à Durantal et raconta tout à son cercle qui la complimenta sur son esprit, son intelligence, et qui admira la finesse de ses aperçus. Sans les vieilles filles qui n'ont rien à faire qu'à s'occuper des autres, comment découvriroit-on tant de choses, et comment, sur de si petits indices, bâtiroit-on des romans entiers ?.... Tantôt M. de Durantal étoit un banqueroutier, tantôt il

étoit un personnage qui avoit conspiré et qui se cachoit. etc., etc.

Ah ! si mademoiselle Sophy avoit été priée du bal, M. de Durantal auroit été le plus gracieux seigneur que la terre eût jamais porté !

Un mois se passa de la sorte, et, au milieu de ce mois, mademoiselle Sophy avoit reçu une lettre de madame Bouvier qui la prioit de garder le silence sur M. et madame de Durantal, parce que tout ce qui s'étoit dit chez elle, sur eux, faisoit le plus grand tort à sa cousine. Elle déploroit cette conduite, et la conjuroit de ne pas juger sans entendre.

Enfin, vers ce temps, les préparatifs de départ avoient été poussés par Vernyct avec une telle activité, qu'Annette écrivit à son père et à sa

mère de placer toute leur fortune sur la banque d'Angleterre, de venir les rejoindre sous huit jours, et de se préparer à un grand voyage. On n'attendit plus qu'eux.

De son côté, Vernyct avoit acheté un vaisseau de transport et un vaisseau marchand qui mouillèrent à Fréjus, et dont il donna la garde et le commandement à deux anciens corsaires qui avoient servi sous Argow et leur étoient entièrement dévoués. Toute la fortune d'Argow avoit été mobilisée, il ne restoit en France que la terre de Durantal, l'hôtel de la vieille rue du Temple et la terre de Vans; mais cette dernière propriété, étant au nom de Vernyct, étoit depuis long-temps en vente, et c'est cette circonstance

qui avoit sauvé Argow des mains de la justice dans les Ardennes, car s'il eût possédé cette terre, il n'auroit jamais empêché de suivre ses traces.

Il ne restoit plus à Durantal que les deux appartemens d'Argow et d'Annette, qu'on ne devoit démeubler qu'après leur départ, et c'étoit l'infatigable Vernyct qui se chargeoit de tout.

Un soir, il étoit occupé à emballer des collections d'armes précieuses de la manufacture de Versailles, des haches, des pistolets, des carabines, mais, parmi, il y avoit ce qu'on nomme un *tromblon*, et cette arme terrible (1) étoit jadis l'ar-

---

(1) Un tromblon est un fusil extrêmement

me favorite de Vernyct et d'Argow.

— Bah, dit-il en riant, je veux garder *cette pauvre fille*, on ne se sépare pas comme cela de la compagne de ses périls!

Annette trembla à l'aspect de cette horrible machine de destruction, et elle fut effrayée de la manière dont Vernyct s'en servoit.

---

court, dont la crosse est très-épaisse et massive ; le canon est très-gros, très-fort, et contient une livre et demie de balles : ce canon se termine par en haut comme un cor de chasse, et cette arme ne se tire ordinairement qu'en appuyant la crosse contre un mur. Quand on la tire, l'énorme quantité de balles que contient le canon, chassée par une très-forte charge de poudre, s'écarte, et produit l'effet d'une décharge de canon à mitraille.
(*Note de l'auteur*)

— Oh ! dit-elle , emballez tout cela ailleurs , car cela me fait mal à voir.

— Il y a cependant des armes plus terribles que vous caressez tous les jours.

— Que voulez-vous dire? s'écria Annette.

— Ne tenez-vous pas souvent embrassée la main de Jacques ?....

— Hé bien ?...

— Hé bien , regardez l'anneau qu'il a à son doigt.....

En ce moment Argow rentra , et Annette , l'emmenant à côté d'elle , lui demanda , en jouant avec sa main , ce que contenoit l'anneau qu'il portoit.

— D'où te vient cette fantaisie ?... lui demanda son mari.

— Elle me vient comme toutes les autres, répondit-elle ; mais on dit que c'est une arme.....

— Qui t'a dit cela ?....

— Vernyct !....

— Hé bien, dis à Vernyct qu'il est un imbécille.

— Merci, dit ce dernier en riant ; mais le fait est que je le mérite car j'oubliois qu'il n'y a que nous deux qui devons savoir ce que contient cette bague.

— Ah ! je veux le savoir, car je ne fais qu'un avec Jacques.

— Es-tu fou ?.... dit Argow en poussant violemment Vernyct.

Comme il achevoit, l'on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et l'on annonça Charles Servigné. Au moment où il entra, Vernyct

tenoit un poignard, et, poussé par Argow, il arriva juste en face de Charles, de manière que ce dernier entrant brusquement, le poignard effleura son habit.

— Vous l'avez échappé belle ! lui dit Vernyct, le poignard est empoisonné ; s'il vous avoit écorché, vous tombiez là !... Prenez garde, car je ne manque pas deux fois mon homme...

— Ah ! mon ami, dit Annette avec un peu d'humeur, allez emballer vos armes chez vous... vous m'avez fait trembler !....

Vernyct sortit en murmurant. « Si je l'avois tué sans le faire exprès, j'aurois bien fait peut-être.... cette figure-là m'a toujours déplu.

— Charles, dit Annette, vous

nous resterez à Durantal quelque temps, j'espère ?....

— Mais l'on prétend que vous partez.....

— Ah, dit Annette avec un sourire, nous attendrons ma mère et mon père.

— Allez-vous loin ?.... demanda Charles à Argow.

— Nous ne sommes pas encore décidés.

Telle fut la réponse ambigue que les sévères principes de Maxendi lui permirent de faire.

— Je viens vous apprendre, dit Charles, que j'ai l'espoir d'être nommé avocat général.... à mon âge, c'est une grande faveur.....

— Mais vous la méritez, dit Annette.

Charles fut reçu par M. et madame de Durantal avec une rare cordialité, et Annette, sentant que sa séparation avec son cousin alloit devenir éternelle, mit à le voir, lui parler et l'accueillir, une affectueuse amitié, une tendresse si forte, si sentie, qu'il en fut ému. Tous les souvenirs de son enfance revinrent à sa mémoire ; son amour pour sa cousine se réveilla avec une force invincible, et l'assurance qu'il avoit du bonheur d'Annette lui rendit Argow odieux au dernier degré de la haine.

Le lendemain de son arrivée, Annette alla promener avec lui dans le parc après le dîner : elle vouloit lui montrer, dans une espèce de vallée suisse, des vaches, des tau-

reaux et une laiterie bâtie en marbre et presque semblable à celle du parc de Rambouillèt. Ils parvinrent ensemble au bas d'une petite montagne factice, et s'assirent sur un banc en face de la prairie et à côté d'un massif d'arbres étrangers.

— Mon cousin, dit Annette, depuis ce matin vos regards semblent un voile qui cache quelque dessein. Je n'ai pas voulu vous parler de leur expression devant M. de Durantal; mais, dites-moi, n'avez-vous rien à vous reprocher? vous connoissez mon amitié pour vous, mon indulgence; j'ai pris le prétexte de vous montrer ma vacherie qui est pour ce pays une chose curieuse, afin de vous parler de vous.....

— Ma cousine, dit Charles avec

une profonde émotion, je vous aime, que dis-je ? je vous adore toujours !.... et, toutes les fois que je vous verrai, je serai, comme vous le remarquez, combattu entre deux passions effroyables, mon amour et la haine la plus violente pour celui qui m'a tout enlevé....

— Quel discours !.... ô Charles !... est-ce vous qui parlez ainsi ?... oubliez-vous qui je suis ?....

— Je vois tout ; mais ma passion est si forte, que je ne vois plus d'obstacle, et que je sens qu'il faut que je quitte ce pays..... je le quitterai, Annette ! J'ai demandé à être changé de place, j'espère être nommé avocat général bien loin, dans le nord de la France, et là, je serai délivré de l'effroyable supplice de voir tou-

jours unis et triomphans l'objet de ma haine et celui d'un amour sans bornes !....

A ce moment l'on entendit du bruit dans le feuillage, et Annette, apercevant son mari, tomba de frayeur.

— Vous étiez là.... dit Charles épouvanté d'être arrêté dans ses desseins.

— J'y étois, j'ai entendu, et je vous pardonne !....

Il tenoit Annette dans ses bras et lui prodiguoit des baisers qui la firent revenir, lorsque Charles, se retournant, jeta un cri affreux..... Un taureau comme enragé se précipitoit sur eux, et rien ne pouvoit les sauver de sa fureur, car la singulière scène qui venoit de se pas-

ser, ne leur avoit pas permis de s'apercevoir de cet ennemi furibond qui n'étoit plus qu'à vingt pas d'eux et que le schall rouge d'Annette excitoit encore. Charles et sa cousine jetèrent ensemble un cri terrible, et la peur les glaça tellement qu'ils restèrent immobiles.... Tout-à-coup Argow défaisant sa bague, en tira une épingle très-courte, et, se plaçant entre le taureau et Annette, il reçut l'animal de côté, et soutint son choc avec une vigueur étonnante : la tête de l'animal ainsi heurté porta sur le banc et le fit sauter ; mais aussitôt qu'Argow eut effleuré la peau de l'animal furieux, ce terrible ennemi tomba mort.

L'étonnement d'Annette et de

on cou sin étoit égal à leur terreur, et ce n'est pas peu dire. Cette scène leur fût comme un songe, et ils regardoient le taureau mort et Argow tour-à-tour. Le mugissement de l'animal en tombant avoit été horrible, et il leur sembloit encore l'entendre. Annette tendoit ses mains pour s'assurer que son mari vécût ; mais comme il tenoit sa fatale épingle, il repoussa rudement sa femme de la main qui lui restoit libre.

— Oh! mon ami!... lui dit-elle en pleurant.

— Mais, mon ange, veux-tu que je te tue?....

— J'aime mieux la mort qu'un pareil geste!.... dit-elle.

— Et par quel miracle, dit Charles, nous avez-vous sauvé la vie?....

— Cette épingle, répondit Argow, est trempée dans le plus subtil poison de la terre, et il n'y a que les sauvages qui le connoissent : ce n'est même pas une épingle, c'est une arête de poisson.

Charles serra la main d'Argow avec reconnoissance, et lui dit d'un air attendri : « Je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie, et je m'empresserai de le reconnoître. »

Au bout d'une heure, Charles étoit parti pour Valence après avoir montré la plus vive agitation, et Annette resta dans une incertitude cruelle, car elle n'avoit pas pu savoir de Charles la cause d'un départ aussi précipité après une telle phrase.

CHAPITRE XXI.

Charles, revenu à Valence, raconta à sa mère l'événement extraordinaire qui venoit de changer son âme, et il s'écria : « Sans *lui*, je serois mort!... j'ai tant fait contre lui, que je dois désormais *lui* consacrer la vie qu'il m'a sauvée!.... »

Il sortit pour aller chez le juge d'instruction de Valence.

En effet, l'on va voir quelle influence cette visite pouvoit avoir sur le sort d'Argow.

Un mois avant, Charles Servigné, lorsque mademoiselle Sophy

vint voir Adélaïde, avoit été frappé des singuliers indices que présentoit la conduite de de Secq et de son cousin. Il avoit réfléchi à cette affaire, et, porté par la nature de ses fonctions à chercher, et à deviner les crimes, il avoit fini par écrire au procureur du roi d'A....y, dont Aulnay-le-Vicomte ressortoit, et il avoit soumis, dans sa lettre à ce fonctionnaire, une foule de questions sur M. de Durantal, Vernyet, de Secq et Marguerite. Alors il étoit guidé par sa haine, et il avoit présenté les questions d'une manière désavantageuse à son cousin.

Les recherches, les indices, les correspondances, avoient demandé un temps infini; mais une chose qui étonna singulièrement Charles, ce

fut qu'il ne reçut jamais de réponse décisive de son collègue, et qu'au contraire ce dernier lui demandoit des renseignemens qui prouvoient que le procureur du roi d'A....y, connoissoit tous les personnages sur lesquels Charles avoit appelé son attention.

Enfin, la veille du départ de Charles pour Durantal, le juge d'instruction de Valence lui avoit dit : « Nous avions depuis long-temps une correspondance avec Aulnay et A....y, nous avons maintenant toutes les pièces....

Cette phrase, que Charles entendit en silence, et sans y répondre, lui fit voir que son cousin étoit gravement compromis; toujours poussé par sa haine et son envie, il avoit

été sur-le-champ à Valence, pour exploiter à son profit la terreur qu'il comptoit jeter dans l'âme de sa cousine; mais l'événement dont on vient de lire le récit, les paroles touchantes de son cousin, opérèrent sur son cœur une révolution étonnante, et comme il savoit que l'on ne pouvoit commencer aucune poursuite contre son cousin sans lui, il accouroit chez le juge prendre connoissance des papiers envoyés d'A....y, et les enlever.

Arrivé chez le juge, on lui dit qu'il venoit de partir pour se rendre chez lui. L'impatience que lui causa une telle circonstance, le fit revenir précipitamment.

Il le trouva en effet; mais le juge étoit chez madame Servigné, et, en

arrivant dans le salon, il entendit sa mère qui racontoit au juge d'instruction la singulière manière dont son fils venoit d'être sauvé de la mort : elle détailloit, avec la complaisance des bavardes, la propriété de cette arête empoisonnée, et, en entendant ce sujet de conversation, Charles maudit la langue de sa mère, et se maudit lui-même d'avoir parlé. Son premier mot en entrant fut de dire : « Monsieur, donnez-moi au plutôt les papiers qui concernent Aulnay.... »

— Monsieur, dit le juge, c'est impossible, car cette affaire ne vous regardera pas, vous n'êtes plus procureur du roi à Valence, et M. le préfet vous remettra probablement votre nomination à de plus hautes

fonctions..... Je sais qu'il a reçu de G.***** un envoi qui vous concerne : je venois vous faire mon compliment.

Charles resta attéré, car il envisageoit les conséquences de cette nomination intempestive, qui certes n'étoit pas favorable à M. de Durantal.

— Et qui est nommé à ma place ?..

— Monsieur de Ruysan.

— Quoi ! mon substitut ! celui qui m'en veut le plus à Valence !.... Monsieur, continua Charles en s'adressant au juge, ayez la complaisance de passer dans mon cabinet, je voudrois avoir l'honneur de m'entretenir avec vous un instant.

Lorsqu'ils furent ensemble, Charles interrogea de l'œil le sévère ma-

gistrat qu'il avoit en sa présence, et lui dit : « Monsieur, depuis quand le procureur général vous a-t-il instruit de mon changement ?....

— Depuis deux jours....

— Grand Dieu ! s'écria Charles ; et depuis deux jours M. de Ruysan exerce ?....

— Oui.

— Maintenant dites-moi si les pièces que vous avez reçues du procureur du roi à A....y incriminent fortement M. de Durantal ?

— Monsieur, il ne m'est plus permis de vous confier les secrets du tribunal, puisque vous n'en faites plus partie, mais je sais que l'estime que le ministère a pour vous, et la position dans laquelle cette affaire vous mettroit, ont été la cause ma-

jeure de votre changement,.... car je l'ai appris à G.***** où j'ai été avec M. de Ruysan consulter le procureur général.

— Monsieur, je comprends !..... dit Charles, pâle et blême, presqu'égaré ; mais c'est une barbarie que de m'avoir caché l'arrivée des papiers d'A.....y, car il y a long-temps qu'ils doivent être ici.

— Monsieur, reprit le juge avec une grande dignité, si je l'avois su, je crois que tout en transgressant mon devoir, je vous l'aurois dit !... mais vous savez comme moi que nous basons notre opinion sur vos réquisitoires ; enfin, c'est M. le procureur général qui a correspondu avec votre confrère.....

— Je perds du temps !.... s'écria Charles.

— Oui ! lui répondit le juge avec un geste significatif. Charles resta glacé d'horreur, et s'aperçut à peine du départ du juge.

— C'est donc moi, s'écria-t-il, dont la haine aura conduit un homme !.... où ?.... se dit-il. Il frissonna, s'élança dans le salon : « Ma mère, ma sœur !.... »

– Qu'as-tu Charles ?....

— Gardez-vous de prononcer un seul mot sur M. de Durantal !..... Adieu ! et il sortit comme égaré, se dirigeant chez un loueur de chevaux pour pouvoir arriver à Durantal et prévenir sa cousine, s'il en étoit encore temps.

Pendant qu'on selle un cheval et qu'on s'étonne que Charles se mette en voyage si tard, pendant qu'il

récapitule en sa tête les moyens de salut pour son cousin, rétrogradons un peu, et voyons la cause du silence du juge d'instruction.

Le procureur du roi d'A...y voyant que M. de Durantal étoit le cousin de Servigné, crut que ce dernier vouloit sauver Argow, et il adressa toutes les pièces au procureur général, en lui faisant observer de mener cette affaire importante avec le plus grand secret. Lorsque les pièces arrivèrent, il s'agissoit de confronter avec Lesecq si M. de Durantal étoit bien Argow, et le matin même du départ de Charles pour Durantal, M. de Secq, mandé par la justice, avoit été amené devant le juge.

— Vous ne vous appelez pas de

Secq?.... lui avoit dit le magistrat avec cet air de conviction et cette autorité sévère qui en imposent tant.

— Si, Monsieur.

— Non, vous vous appelez Lesecq.

— C'est une erreur de copiste, car mon extrait de naissance....

— A été falsifié, car l'encre qui d'un L a fait un D a paru quelque temps après..... Mais ce n'est pas l'objet de notre conférence : vous avez été maître d'école et vous ne possédiez rien?....

— Oui, Monsieur.

— Vous êtes devenu riche le lendemain de la fuite d'un nommé Argow, arrêté par vous, par M. Gradavel, maire de votre commune, et par M. Marignon, le juge de

paix, et ce fût à vous que la garde en fut commise....

— Cela ne prouve rien, Monsieur.

— Cela prouve qu'il vous a donné de l'argent parce qu'il est extrêmement riche, et que vous l'avez accepté parce que vous étiez extrêmement pauvre : est-ce vrai ?....

Ici Lesecq balbutia et voulut nier.

— Allons, c'est vrai, tout Aulnay le certifie.

— Monsieur, c'est vrai ! dit Lesecq épouvanté.

— Ce n'est pas tout, Argow, l'assassin de M. de Saint-André, et l'affreux pirate qui a dévasté les mers, est de votre connoissance, vous l'avez revu ?....

— Non, Monsieur !.., s'écria Lesecq.

— Monsieur, prenez garde ! c'est M. de Durantal et vous le savez.....

Ici le pauvre maître d'école effrayé trembla tellement qu'il chancela sur ses jambes et tomba par terre. Cette frayeur plut au juge, et un sentiment de commisération se glissa dans son âme pour le pauvre maire.

— Monsieur, dit-il en l'aidant à se relever et le faisant asseoir sur son fauteuil, la Justice n'ignore jamais rien quand une fois elle veut scruter la conduite d'un homme, car avant de le mander il faut que l'autorité ait des soupçons qui équivalent à des réalités; or, vous voyez que toute feinte est inutile ; votre conduite renferme des crimes, car faire évader un assassin et recevoir

de son argent est un véritable crime, et, si vous avez lu le code, vous devez savoir quelle est la peine; mais ce n'est rien au prix de votre dernière infraction aux lois! Comment, vous! maire d'un canton! chargé de veiller à la sûreté de tout un pays, vous reconnoissez un assassin, un pirate, un homme signalé comme le plus exécrable des hommes, que toutes les sociétés poursuivent et vous le laissez faire ses préparatifs de départ en paix?..... Allez, monsieur, il n'y a qu'une confession franche qui puisse vous sauver, et il faut vous signaler par l'arrestation de ce misérable.

— Monsieur, dit Lesecq, quant à la confession, je la ferai; quant à l'arrestation, ne comptez pas sur

moi. L'homme que vous voulez arrêter est mon bienfaiteur ; faites de moi ce que vous voudrez, mais ne faites pas un monstre.

Cette scène avoit dès-lors décidé du sort de M. de Durantal, et son arrestation avoit été ordonnée. Par une de ces fatalités inconcevables, les gens chargés de cette expédition difficile avoient pris la grande route pour aller à Durantal, et, quand Charles sortit du château pour venir à Valence détourner l'orage qu'il avoit amassé sur la tête de son cousin, l'escouade de gendarmerie étoit sur la route de droite ; un autre piquet avoit pris le chemin du village, et des gendarmes déguisés rôdoient autour de la grille neuve par laquelle Charles étoit sorti : il

n'avoitpas éprouvé d'obstacle, parce que les gendarmes le reconnurent, et qu'il étoit seul dans son cabriolet.

D'un autre côté, Vernyct, le soir de l'arrivée de Charles à Durantal, ayant terminé tous ses préparatifs, avoit, pendant la nuit, volé chez Jeanneton pour lui faire ses adieux. Il y étoit resté toute la journée, de manière qu'Argow et Annette étoient livrés sans protecteurs à l'horrible assaut que l'on alloit donner à Durantal, sur le soir.....

Laissons Charles sur la route galoper à toute bride, Vernyct chez Jeanneton qui l'accable d'amour, de caresses et qui le tourmente; n'écoutons pas la scène d'amour la plus suave, la plus délicate et les

plus généreux propos qui aient eté prononcés par des lèvres humaines, et revenons à Durantal, dans l'appartement d'Annette.

CHAPITRE XXII.

Il y avoit environ une demi-heure que Charles étoit parti. Annette avoit pleuré en le voyant s'échapper avec une telle rapidité et dans une agitation aussi grande. « C'est la dernière fois que je le vois, et il ne m'a pas même embrassée !.... quel trouble !..... Ce qu'il a osé me dire aura déplu à Jacques..... »

Elle tomba dans la rêverie : il faisoit sombre, car elle n'avoit pas de lumière, et elle regardoit le ciel qui brilloit d'un éclat pur, les étoiles

scintilloient. « O beau pays de France, dit-elle, je vais donc te quitter pour toujours !.... j'irai prier, j'irai aimer sous un autre ciel..... il est vrai que l'on aime et que l'on prie sous tous les cieux : ils sont la voûte d'un grand temple, partout où il y a terre pour s'agenouiller on trouve une église, et partout où fleurit la verdure on aime. Le cœur ne connoît pas tel ou tel lieu ; partout il est le même, et à ces îles charmantes *il* sera en sûreté, rien ne viendra me ravir mon cher bonheur !... ah ! ce me sera la France !... Je voudrois qu'il fût là pour le lui dire..... ô quelle âme d'homme ! quelle vertu !..... Oui, c'est mon époux de gloire !.... »

Sa tête tomba sur sa jolie main,

et des larmes délicieuses coulèrent sur son visage céleste ; et, la relevant tout-à-coup, elle dit vivement à une étoile qui brilloit plus que les autres : « Oh! oui, bel astre, tu me dis qu'on lui a pardonné!.... »

Elle étoit sublime en regardant cette belle planète, et elle élançoit mentalement une vive et brûlante prière au ciel, lorsqu'une chouette cria trois fois, et ce cri lent, clair et funèbre, la glaça : elle retomba sur son fauteuil, et écoutoit avec horreur : elle entendit alors des pas précipités dans le salon qui précédoit sa chambre. « Ah! s'écria-t-elle, ma mère arrive, et nous partirons!.... »

A ce moment, un jeune et joli garçon de quinze ans entra brus-

quement avec un flambeau, il le posa sur la table, et Annette tressaillit en apercevant les marques d'effroi qui dérangeoient la beauté d'une figure virginale.

— Ah! oui, s'écria-t-il d'une voix douce et flûtée, il n'y a que vous qui puissiez être Annette!... Il posa son doigt mignon sur la bouche d'Annette prête à parler, et dit à voix basse : « Chut!.... *ils* sont encore ici.....

— Qui?.... demanda Annette glacée d'horreur.

— *Les gendarmes!*.....

A ce mot, madame de Durantal resta exactement dans la même position ; ses yeux se fixèrent, sa prunelle ne vacilla plus, et elle eût l'air d'une statue posée sur un tombeau ;

elle devint pâle et horriblement contractée.

— Ecoutez-moi, dit le jeune garçon : je suis Jeanneton, l'amie de Vernyct ; il est venu me faire ses adieux, et vouloit me laisser en France, quoiqu'il allât à *l'île des Mules* (elle vouloit dire aux îles Bermudes), je n'ai pas pleuré, je l'ai bien embrassé et bien fêté ; mais quand il a monté à cheval je me suis esquivée ; j'ai pris les habits de mon garçon, (les plus beaux s'entend !) et, quand Vernyct a été sur la grande route à galoper, il a entendu le galop d'un autre cheval qui suivoit le sien, il a demandé qui étoit là, j'ai répondu : « Jeanneton ! » et il n'a plus osé me refuser de le suivre..... Voilà que nous arri-

vons à l'avenue de Durantal tout-à-l'heure, et que nous entendons devant nous des chevaux comme s'il y avoit beaucoup de monde ; et, à la lueur des étoiles, nous voyons briller les chapeaux et les sabres d'une troupe de gendarmes. Vernyct a vu qu'ils alloient à Durantal, et m'a dit de tâcher de franchir le saut de loup qui est devant la statue de je ne sais qui, et de venir vous avertir de faire sauver M. de Durantal aussitôt qu'il auroit réussi dans un projet qu'il méditoit : il m'a dit pour cela d'examiner ce qui se passeroit ; et, en cas de réussite, il m'a instruit de ce qu'il falloit faire. J'ai couru, j'ai sauté par-dessus le fossé, et je suis arrivée au grand portail ; là, avant que les gendar-

mes ne sonnassent, j'ai entendu Vernyct qui a crié de loin avec sa voix terrible : « *Qui vive !*..... » et il a fondu sur l'escouade en disant : « Qui ose entrer à mon château à l'heure qu'il est ?... je ne loge pas de militaires à Durantal !....

« Alors il y a eu un chuchottement, et l'on a dit : « C'est lui !.... c'est lui !.... est-il seul ?.... courons !..... » Après, j'ai entendu Vernyct crier : « Répondrez-vous ?.... je suis M. de Durantal !.... »

« Alors, il étoit près d'eux ; ils l'ont entouré, ils lui ont dit qu'ils venoient l'arrêter, il s'est laissé emmener ! c'est beau, madame ! ah ! mon Vernyct est généreux !.... »

— Oh ! quel homme !... dit Annette.

— Chut, écoutez, ajouta la naïve Jeanneton ; il m'a recommandé tout, et en une minute ; c'est qu'il a une tête!... oh! c'est un bien brave homme!.... Il faut, *qu'il m'a dit*, que madame Annette laisse ignorer à Jacques que j'ai été arrêté pour lui, et il faut l'emmener, par la petite porte du parc, chez un voisin : il en aura le temps, parce que je ne ferai connoître l'erreur qu'à Valence, et aussitôt je viendrai le sauver; mais, a-t-il ajouté, il ne faut pas lui dire ce qui se passe.

— Nous sommes perdus !.... Jacques ne voudra pas !....

A ce moment, Milo effaré, arriva et dit : « Madame, il y a des gendarmes postés dans l'avenue du village, et l'on dit que l'on vient arrê-

ter Monsieur..... J'ai réuni tout no tre monde, nous sommes dans la cour, nous avons des armes, et nous allons..... »

— Milo, dit Annette, allez recommander aux gens de se tenir bien tranquilles et d'attendre mes ordres.... Milo sortit; elle le rappela et lui ajouta : « Dites à M. de Durantal de passer chez moi à l'instant même. »

Annette se leva, parut recevoir une force supérieure, et, montant, en énergie, à la hauteur des circonstances, elle s'écria : « *Dieu* et *lui*, voilà mon cri..... Mon enfant, nous le sauverons!..... »

— Quelqu'un arrive, dit Jeanneton, dieu!... c'est du bruit qui vient du dehors!.... Elle courut à la fenê-

tre, et cria : « Un gendarme !.... »

En effet, Annette stupéfaite, aperçut le chapeau bordé de blanc et la tête d'un gendarme sur la pierre de la fenêtre : Jeanneton courut pour le précipiter . car il paroissoit qu'il s'étoit servi du treillage qui étoit sous la fenêtre comme d'une échelle, mais la jolie hôtesse s'arrêta, car il cria : « *Ami !*..... où est madame de Durantal ?.... »

— C'est moi !... dit Annette.

— Ecoutez, madame, je suis un vieux marin, et j'aime trop *mon ancien* pour le voir égorger.... j'ai le poste du village, je viens vous prévenir que le parc est gardé partout, et que si le capitaine n'est pas encore arrêté, vous pouvez le faire évader de mon côté : je suis à la

porte qui va à la maison de mademoiselle Sophy, j'ai placé une échelle à vingt pas de la porte, et l'échelle vous mettra sur le mur du jardin de mademoiselle Sophy, car le mur de son jardin touche le vôtre ; mais allez doucement, que personne ne vous entende, je n'aurai pas d'oreilles.

— Que le ciel vous récompense !.... s'écria Jeanneton ; mais Vernyct est arrêté à la place de M. de Durantal, et ils l'ont emmené.....

— Dieu soit loué !.... s'écria le gendarme, c'est digne du lieutenant !.... hé bien, dit-il, nous ne tarderons pas à le savoir ; mais sauvez-vous, parce que la justice va arriver pour saisir les papiers, pour verbaliser : ils sont chez l'adjoint du maire.....

— Tenez, dit Annette, en présentant au gendarme une épingle de diamant d'une grande valeur que portoit Argow, et qu'elle avoit aperçue sur sa pelotte, tenez? prenez, car c'est l'épingle que portoit celui que vous aimez.....

— O généreuse et digne femme! je me ferois tuer pour *lui* et pour vous!.....

A ces mots, le gendarme, que l'on doit avoir reconnu pour celui qui, au commencement de cette histoire, étoit avec les maçons sous la treille, descendit doucement et regagna son poste.

Mais au moment où sa tête disparoissoit, M. de Durantal entra, et Annette se trouva dans le plus grand embarras, car voici ce que dit Argow :

« Que me veux-tu?.... comme tu es pâle!.... qu'as-tu?.... que demande ce jeune homme?.... »

Annette mentir!.... c'étoit bien chose impossible!... elle restoit dans une horrible angoisse, levant ses yeux sur son mari, regardant Jeanneton et ne sachant que dire. Quelles âmes nobles, pures et religieuses, pourront comprendre ce supplice où l'amour étoit combattu par la religion!

— Il s'agit, dit-elle enfin, de sauver quelqu'un, et j'ai compté sur ton secours; cette jeune enfant est venue m'avertir....

— Il n'y a pas un instant à perdre!... s'écria Jeanneton; il faut venir, Monsieur, tel que vous êtes, car il n'y a que vous qui puissiez....

— Oui, dit Annette, il n'y a que toi qui puisses le sauver..... viens, je vais t'accompagner, et nous te dirons ce dont il s'agit ; la chose est si grave, que c'est ce qui cause mon effroi.

— Allons donc sur-le-champ ! dit Argow ; mais faisons mettre nos chevaux......

— Non, répliqua Annette, nous irons à pied à travers le parc, car c'est dans le village qu'il faut nous rendre, et Annette s'élança en lui disant : « Viens donc ?.... »

Argow étonné ne savoit que penser lorsque Jeanneton le prit par le bras et l'entraîna à travers la galerie : « Il s'agit, lui dit-elle, de venir au secours de Vernyct!... » Alors Argow épouvanté les suivit. Ils tra-

versèrent les jardins et le parc en silence, car Argow ayant demandé à sa femme : « Comment se fait-il que Vernyct soit?.. » Annette l'interrompit en lui fermant la bouche avec sa main, et dit à voix basse : « Chut.... silence!... »

Ils arrivèrent à la petite porte du parc par laquelle Annette étoit entrée quand elle vint à Durantal ; et là, Jeanneton, avec une adresse incroyable, mit une clef rouillée dans la serrure et ouvrit la porte sans faire le moindre bruit. On trouva, en tatonnant, une échelle appliquée contre le mur du jardin de mademoiselle Sophy. Jusqu'ici tout alloit bien, mais ils restèrent interdits, car Annette dit à Jeanneton : « Comment ferons-nous maintenant?... »

Ils entendoient à cent pas d'eux le bruit des armes des gendarmes et des voix confuses, ce qui rendoit leur position plus difficile. Alors Jeanneton dit à Argow : « Monsieur, voulez-vous monter sur cette échelle ? et, lorsque vous serez sur la crête du mur, vous l'enleverez et la reporterez de l'autre côté pour descendre..... »

— Mais à quoi cela vous servira-t-il ?.... demanda Argow.

— Chut ! dirent Jeanneton et Annette, chut !... silence !... et faites ce que nous vous disons....

— Quand tu seras dans le jardin, ajouta Annette, restes-y jusqu'à ce que tu me voies venir ; c'est moi-même qui viendrai te chercher...

Lorsqu'Annette et Jeanneton vi-

rent M. de Durantal sur la crête du mur et qu'elles l'entendirent descendre, elles s'embrassèrent comme deux sœurs, en s'écriant à voix basse : « Il est sauvé !.... » Alors elles songèrent à se rendre chez mademoiselle Sophy, pour implorer son secours !....

En ce moment toute la société de mademoiselle Sophy étoit réunie et s'entretenoit des événemens extraordinaires et inouis qui se passoient dans la commune de Durantal.

— Il y a, disoit M. de Rabon, trois piquets de gendarmerie à cheval et de la troupe, et dans ce moment l'on arrête M. de Durantal !...

— M. de Secq a été mandé et forcé de comparoître ce matin devant M le juge d'instruction, et il n'est

pas encore revenu, ajouta le percepteur.

— *Tout ce qui reluit n'est pas or*, dit madame de Secq, et mon mari aura été dévoiler....

— J'entends du bruit! s'écria mademoiselle Sophy.....

En effet, Annette et Jeanneton supplioient la domestique de leur faire parler à mademoiselle Sophy. Cette dernière, ouvrant la porte du salon, aperçut madame de Durantal qui, alors, s'avança vers la vieille demoiselle et lui dit d'un son de voix qui auroit attendri un démon, « Ah! mademoiselle, M. de Durantal vient d'échapper!.... il est dans votre jardin, et je viens vous supplier de le cacher dans votre maison pendant quelque temps: vous

lui aurez sauvé la vie ainsi qu'à moi! ma reconnoissance sera éternelle, oh! sauvez-le!.... je vous en conjure par Dieu, par son fils, par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans le monde!... » Et, en disant ces paroles, elle se jeta aux genoux de la vieille fille étonnée et stupéfaite. Tout le monde accourut, et cette scène fut aussi pittoresque qu'un romancier pourroit le désirer. Dix personnes entouroient mademoiselle Sophy qui, froide et impassible, contemploit avec joie la belle et touchante Annette à ses pieds. La pauvre enfant épioit un sourire, un mot de cette tête antique, la vieille servante tenoit un flambeau et restoit dans le lointain tandis que Jeanneton, se

croisant les bras, s'écria : Elle hésite, je crois!....

Ce mot fit regarder Jeanneton par mademoiselle Sophy qui reconnut la jolie paysanne qu'elle avoit fait chasser du village ; la colère parut sur son visage, et elle dit à madame de Durantal : « Si vous êtes conduite par cette petite gourgandine là,..... je ne sais en vérité que penser de vous, madame!.... »

— Gourgandine!.... s'écria Jeanneton, Mlle oublie qu'à dix-huit ans elle avoit fait un garçon tout aussi gros que le mien, et qu'il y a entre elle et moi une différence : c'est que j'ai avoué mon enfant, et qu'aucune puissance humaine ne m'y fera renoncer! »

Annette se leva subitement et

secouant violemment Jeanneton : « Vous nous perdez! dit-elle avec un cri sublime, songez qu'elle peut livrer mon mari! » En effet, mademoiselle Sophy avoit le visage tout bleu de rage et de colère et s'écria : « Marie, allez dire à M. l'adjoint que M. de Durantal est ici! »

Annette ne jeta qu'un cri, et s'évanouit ; mais, dans l'assemblée, il y eut un mouvement d'horreur qui fut rapide comme un éclair, et l'on s'écarta comme si la foudre eût tombé en éclats : M de Durantal poursuivi n'inspiroit plus qu'une douce pitié....

—Va, s'écria Jeanneton furieuse, vieille et laide diablesse incarnée, horrible sauvagesse et infâme scélérate ,.puisse-tu retrouver le fils que

tu as méconnu et le voir massacrer sous tes yeux sans pouvoir le sauver!.. les tigres ont plus d'humanité que toi !.... Elle s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et sauta dans le jardin pour tâcher de sauver Argow. Cette vigoureuse et hardie tentative émut toute l'assemblée qui jeta un cri d'épouvante en la voyant disparoître.

Annette r'ouvrit un œil mourant, et trouvant en ce moment une noble énergie, elle se leva et s'écria : « Je le sauverai !.. » Elle se dirigeoit vers la porte, lorsqu'un autre personnage entra et la prit dans ses bras.

C'étoit Charles !... Il avoit rencontré Vernyct sur la route, et, voyant emmener un homme par un piquet de gendarmes, il accourut, et, re-

connoissant Vernyct, il lui serra la main en signe d'amitié, et pria les gendarmes de le laisser parler à son cousin. On n'osa pas le lui refuser à cause du rang qu'il occupoit dans la contrée, et Vernyct lui dit à voix basse : « Votre cousin est sauvé! il est chez mademoiselle Sophy : l'erreur ne sera reconnue qu'à Valence ; courez vite, et tâchez de le mettre en voiture : les relais sont préparés jusqu'à Fréjus, le mot d'ordre pour avoir les chevaux de cinq lieues en cinq lieues est : *l'amour et Jeanneton.* »

— Chère cousine, dit-il, nous sommes sauvés !.... où est-il ?....

A ce moment l'on entendit venir, au grand galop, des gendarmes, et l'on vit paroître à la porte l'adjoint

du maire et le juge d'instruction avec des hommes qui portoient des flambeaux. La vieille servante les avoit rencontrés sortant du château. En les voyant, Charles resta stupéfait et comme anéanti.

Voici le nouvel incident qui amenoit ces personnages au milieu de la nuit dans la maison de mademoiselle Sophy. En racontant les mille incidens d'une telle catastrophe on est obligé de laisser en suspens une action qui marche aussi vîte que le balancier d'une pendule ; mais le lecteur retiendra, que ce que nous racontons longuement se passoit en réalité avec la rapidité de l'éclair.

Ainsi, au moment où Charles, le juge, l'adjoint, le commissaire,

la servante, entroient dans le salon, et pendant que les gendarmes cernoient la maison sur l'avis de la vieille Marie, Jeanneton cherchoit dans le jardin et appeloit M. de Durantal qui ne venoit pas, parce qu'il ne reconnoissoit plus la voix d'Annette.

Lorsqu'à Valence madame Servigné raconta au juge d'instruction l'histoire de la bague, de l'épingle et du poison que M. de Durantal portoit toujours avec lui, ce fut un tel trait de lumière et une telle preuve du meurtre de M. de St-André, (1) que ce magistrat jugea à propos

(1) M. de Saint-André étoit, dans le *Vicaire des Ardennes*, le commandant du vaisseau dont s'emparoit Argow pour pirater, et cette frégate se nommoit la *Daphnis*.

de se transporter pour veiller à ce que cette bague fût trouvée sur M. de Durantal au moment où il seroit arrêté. Voilà ce qui explique comment il rejoignit au château les personnes chargées de verbaliser. Il en sortoit avec eux sur la nouvelle que M. de Durantal étoit déjà emmené, lorsqu'il rencontra la vieille servante qui leur dit qu'il étoit chez mademoiselle Sophy, alors le juge pressa le pas pour se trouver à cette catastrophe.

En arrivant, il demanda où étoit le prévenu, et personne ne put lui répondre. Cette scène forma un tableau vraiment curieux.

Autour de mademoiselle Sophy étoient les huit personnes qui composoient la société. L'étonnement

se peignoit sur toutes les figures, et celle de mademoiselle Sophy annonçoit une profonde terreur, car elle commençoit à réfléchir....

Le juge, l'adjoint, leurs suppôts, cherchoient des yeux M. de Durantal: Charles, le coude appuyé sur la cheminée, dévoroit des larmes cuisantes qui rouloient sur son visage abattu ; Annette étoit debout, pâle, roulant des yeux égarés, et, lorsqu'elle aperçut venir le gendarme qu'elle reconnut pour celui qui leur avoit donné un bon avis, elle tomba à genoux, et, comme si elle étoit seule, elle joignit ses mains, et, levant les yeux au ciel, elle fit une prière éloquente. Une multitude de lumières éclairoient diversement toutes ces figures parlantes, et d'ex

pressions si multipliées, et si l'on pense à l'intérêt d'une semblable situation, on aura un des plus beaux tableaux qu'un peintre puisse offrir.

En ce moment un cri se fit entendre dans le jardin, il étoit tellement perçant, il y résidoit une expression de douleur si forte, si vraie, si expansive, si déchirante, que subitement tout le monde se jeta aux fenêtres et l'on regarda ce qui pouvoit la causer.

Trois gendarmes étoient entrés avec des flambeaux, ce qui jetoit une lueur très-vive sur le jardin, et l'on vit dans l'enfoncement, et contre le mur, la pauvre Jeanneton succombant sous M. de Durantal! il avoit chaque pied posé sur chaque épaule de la jolie hôtesse, et il

atteignoit déjà la crète du mur lorsque les gendarmes en entrant virent cette scène touchante, et, quand ils se dirigèrent sur Jeanneton, elle jeta ce cri d'horreur.

Alors M. de Durantal descendit; et, allant vers les gendarmes, il leur dit avec le plus grand calme : « Si c'est moi que l'on cherche, me voici !.... »

Il fut amené, avec Jeanneton, devant le juge qui, sur-le-champ, se tournant vers le gendarme, lui dit sévèrement : « Et pourquoi êtes-vous venu nous avertir que l'on avoit arrêté et emmené celui qui dit s'appeler de Durantal?.... »

— C'étoit la vérité, dit Charles au juge, car j'ai rencontré l'escouade.

— C'est Vernyct probablement!... dit Argow.

Charles fit un signe affirmatif et une profonde horreur régna.

— Mademoiselle, dit Charles au désespoir en se tournant vers mademoiselle Sophy, votre ouvrage est complet!... vos bavardages, vos soupçons, m'ont conduit à chercher la vérité, vous avez livré le criminel que vous aviez perdu, vous méritez une couronne, car vous avez atteint le dernier degré des devoirs de l'*homme social!*.... les légistes vous diront : « *C'est bien!..* » Le malheur, c'est que mon âme et mes mains ne sont pas pures de cet héroïsme social, mais je ferai tant que je racheterai ma faute!

— Et que ferez-vous, monsieur? dit le juge en regardant Charles.

— Ce que je ferai, s'écria ce der-

nier, je défendrai mon cousin, et je le sauverai..... j'en crois mon cœur saignant !....

— Non, dit Argow avec calme, rien ne peut me sauver...... il faut que les crimes s'expient sur la terre.... Et vous, Mademoiselle, dit-il à mademoiselle Sophy, la religion et mon Annette m'ont appris à bénir les instrumens de la volonté céleste! En achevant ces paroles, il lança un regard plein de bonté à celle qui l'avoit livré.

— C'est digne de qui renie son fils!.... dit la jolie hôtesse à mademoiselle Sophy; je doute vraiment que vous ayiez eu une mère !....

Annette s'étoit attachée à son époux et elle l'embrassoit avec une force et une tendresse qui sem-

bloient tenir à la folie. Elle ne pleuroit pas, ses yeux étoient secs et brûlans.

— Est-ce qu'on ne me laissera pas avec lui, M. le juge?.... dit-elle.

— C'est impossible !..... répondit-il.

Annette baissa la tête.

Comme un ange, Jeanneton sourioit et conservoit de l'espérance; alors le juge, se levant, fit examiner à tout le monde les bagues que M. de Durantal portoit à ses doigts. Bientôt l'on sépara Annette de force, malgré des cris déchirans, et l'on emmena M. de Durantal tranquille et résigné.

A ce moment, Charles arrêta le criminel et lui dit : « Mon cousin, je vous supplie de ne rien répondre à

toutes les demandes que l'on pourra vous faire pendant vos interrogatoires. La loi, muette sur le refus d'un prévenu, vous en accorde le droit, et le débat oral, devant la cour d'assises, est le seul qui décide de votre sort. Je connois les lois, cette conduite n'est pas *défendue*, et, comme je connois aussi les ressources des lois, c'est la seule qui puisse vous sauver : jurez-moi d'agir ainsi, et de vous renfermer dans un silence absolu ?....

— Monsieur, dit le juge d'instruction, vous vous compromettez en donnant de tels conseils à votre cousin ; et, membre de la magistrature, vous ne devez pas.....

— Mon cousin, jurez-le moi par l'enfant que porte ma cousine....

— Oh! jure-le !.... dit Annettte en larmes.

— Je le promets, dit-il.

— J'y compte, répliqua Charles.

En les voyant partir Annette poussa un grand cri, et, parcourant des yeux le salon, elle dit à mademoiselle Sophy : « Mademoiselle, je n'ai jamais maudit personne, je souhaite que Dieu vous pardonne ; mais moi..... oh! jamais!.... vous m'avez ôté plus que la vie !....

— Que le diable vous rôtisse !.... sécria Jeanneton, je ne suis qu'une pauvre pécheresse, mais je suis plus riche que vous, car j'ai un cœur !... et vous n'avez qu'une pierre, là !.... *(elle montroit son cœur)*.

— Vous avez fait votre devoir, dit Charles ; mais, moi, magistrat,

je ne sais pas si je l'eusse suivi à la rigueur.....

Ils sortirent en soutenant Annette, car elle ne pouvoit pas marcher.

La société s'en alla sans saluer mademoiselle Sophy; elle resta seule avec la vieille Marie qui lui dit : « M. de Durantal a été arrêté précisément à la même heure que vous êtes accouchée, et dans ce même salon, et c'est aujourd'hui l'anniversaire ! »

Mademoiselle Sophy frémit involontairement.

CHAPITRE XXIII.

Le lendemain, Annette et Jeanneton, qui avoit repris les habits de son sexe et qui étoit charmante avec la toilette que lui donna madame de Durantal, abandonnèrent le château avec Charles, et s'en allèrent à Valence suivis de Milo et des deux nègres, ses compagnons.

Elle laissa le château sous la direction d'un homme que Vernyct lui avoit désigné comme homme de tête, et cet inconnu étoit un des brigands de la forêt qui, reconnu par Vernyct et engagé à rentrer au-

près de son ancien capitaine, avoit de nouveau juré de défendre Argow et le lieutenant comme par le passé.

Annette rencontra à moitié chemin Vernyct que l'on avoit relâché. « Mort de ma vie!.... s'écria-t-il en montant dans la calèche où ils étoient tous trois, je le délivrerai, où l'on m'enterrera sous le ruines de Valence!... »

— Et il y aura des gens qui vous prêteront main-forte! dirent deux paysans qui passoient : ils s'arrêtèrent, et, regardant Annette, ils la saluèrent et ajoutèrent : « Nous venons d'un pays où, quand on a appris que le bienfaiteur du canton étoit arrêté, il n'y a eu qu'une voix pour jurer sa délivrance; quoiqu'il ait fait..... »

— Bonnes gens!... dit Annette, quelle reconnoissance !... tenez.... et elle leur jeta sa bourse et ses bagues précieuses.

— Est-ce du malheur! dit Vernyct ; tout étoit prêt, le départ convenu, les relais même préparés, car il semble que je me doutois de cela...., oh! je le délivrerai!.... Tout Valence parle de cette aventure-là : il n'y a pas une personne qui n'en jase avec son voisin ; dans les rues, dans les maisons, c'est une nouvelle qui se commente, qui se répand, qui vole..... ces imbécilles-là me montroient au doigt. Patience!... patience!.... et moi, il faut que je prenne garde à ma tête, car elle me joue des tours..... du sang-froid mon bonhomme.....

Annette lui prit la main et la pressa sur son cœur. « O digne ami!.... dit-elle, rendez-le moi? et, fussiez-vous un impie, je crois que j'obtiendrois votre grâce en sacrifiant ma vie future tout entière!.... »

— Que deviendrois-je, dit Charles, si nous ne réussissons pas, moi qui suis cause de tout?....

— Vous?.... s'écria Vernyct en lui présentant son pistolet, tuez-vous alors pour m'épargner de le faire.....

— Terrible!.... dit Annette, en lui prenant le bras et détournant l'arme, y pensez-vous?....

— Je ne me tuerai pas, dit Charles, parce que j'espère lui être encore utile.... je suis son avocat.....

— Et votre place de procureur?..

— Je ne l'ai plus....

— Tant mieux,.... dit Vernyct. « Ah ! ajouta-t-il, bonjour, petite !.. je ne te reconnoissois pas, » et il pressa la main de Jeanneton.

En arrivant à Valence, ils rencontrèrent M. et madame Gérard.

— Ah ! ma mère ! s'écria Annette en la revoyant, que n'êtes-vous arrivée trois jours plutôt !.... nous serions heureux !.... et elle fondit en larmes.

M. et madame Gérard rétrogradèrent et ils vinrent tous s'établir dans la maison de madame Servigné et d'Adélaïde, qui étoient au désespoir. Rien n'égala celui du père et de la mère d'Annette, car c'étoit du désespoir seul : il ne s'y mêloit aucun sentiment comme à

celui d'Annette qui étoit en proie à mille sentimens divers.

— Chère cousine, dit Annette en revoyant Adélaïde, je devois vous envoyer hier le monument du dernier bienfait de la chère créature que la fatalité a perdue..... tenez? je vous le remets moi-même.

En disant ces paroles elle tendoit à Adélaïde et à son mari une quittance de soixante mille francs que madame Bouvier devoit encore à mademoiselle Sophy pour achever le paiement total de ce qu'ils leur devoient. « *Il* vous aimoit parce que vous m'apparteniez par les liens du sang.... » dit-elle les larmes aux yeux.

A ce trait, toute la haine qu'Adélaïde avoit pu concevoir s'effaca

comme un nuage qui disparoit dans le ciel.

Un silence terrible régna entre tous ces personnages réunis, et, au bout d'un gros quart d'heure, Annette s'écria : « Mon cousin, faites en sorte que je puisse passer toutes mes journées avec *lui* !.... dans sa prison !.... »

Charles sortit et ne revint qu'avec toutes les autorisations nécessaires pour qu'Annette, Vernyct et lui, entrassent dans la prison où Argow étoit détenu, à toutes les heures et pendant tout le temps que l'on pourroit voir le criminel.

Annette et son cousin se rendirent sur-le-champ à la prison. Ils trouvèrent Argow dans la chambre la plus commode du lieu. Elle étoit

toute nue, un lit et une chaise composoient l'ameublement, et sur le mur une foule de noms écrits attestoient le désespoir, le désœuvrement et l'ennui de ses horribles prédécesseurs. La seule fenêtre de cette chambre étoit grillée, et, dans l'espèce de galerie par laquelle il falloit arriver, il y avoit deux sentinelles, et au bout, le logement du concierge.

Annette en entrant eut un horrible saisissement, elle ne retrouva des forces que pour voler sur les genoux de son mari. Il étoit calme, un léger sourire erroit sur ses lèvres, et il embrassa Annette avec cette douce et pure joie qui l'animoit à Durantal lorsqu'il étoit assis près d'elle dans cette chambre de plaisir et de bonheur. Encore

voyoit-on dans ses traits cette teinte de satisfaction, qui devoit faire briller le visage des saints martyrs lorsqu'ils confessoient Jésus-Christ au milieu des tourmens. Il sembloit que l'assurance qu'il acquéroit de pouvoir expier sur la terre des crimes commis sur la terre, lui donnât encore plus de sérénité dans l'âme que sa conduite précédente. Il avoit plus de confiance à ce baptême de sang qu'il devoit recevoir, qu'à cette robe d'innocence que ses bienfaits et ses remords lui faisoient revêtir aux yeux de Dieu.

Annette jeta un regard douloureux sur cette chambre, et reporta bien vîte ses yeux sur Argow, comme si elle eût craint de s'être dérobé trop long-temps à elle-même

le cruel bonheur de le voir : « Ami, dit-elle, comme tu es mal ici !.... »

— Qu'importent les lieux, mon Annette, ce m'est un temple puisque je te vois.

— Comment, s'écria Annette, une créature aussi noble, grande, généreuse, a pu commettre une action blamable !.... oh ! non, tu es innocent, mon cher amour, je le dirai à toute la terre.... au ciel, aux juges !....

— Je suis coupable, Annette, répondit Argow; mais écoute-moi, je veux rester dans ton cœur ce que j'y fus toujours, c'est-à-dire, un être que tu as rendu, par le céleste contact de ton âme, pur et digne d'avoir été innocent aux jours de son enfance, digne enfin d'avoir

repris cette candeur sainte qui t'a toujours décorée de sa grâce virginale. J'exige, mon Annette, que tu vives dans la solitude..

— Hé, je ne vivrai qu'avec toi jusqu'au dernier moment!.... s'écria-t elle.

— J'exige, entends-tu, mon ange?... *j'exige,* c'est un mot que ma bouche ne t'a jamais prononcé, je veux que tu ne puisses en rien connoître les détails horribles de ce qui se passera à la cour d'assises.... tu me le promets?....

— Oui.

Pendant cette scène, Charles, appuyé sur la muraille et les bras croisés, paroissoit en proie à une agitation violente et à une grande méditation.

— Mon cousin, dit-il, vous vous souvenez de votre promesse d'hier ou de ce matin? lors de votre arrestation, vous m'avez juré de ne rien répondre pendant le cours de vos interrogatoires, telle demande qui vous soit faite.

— Je tiendrai ma promesse.

— Oui, dit Annette, c'est bien important à ce que dit Charles, et il faut suivre ses avis, mon ami car, en fait de lois terrestres, il connoît ce qui est permis et ce qui est défendu.

— Ma cousine, répondit Servigné, voulez-vous un instant nous laisser seuls?....

— J'aime mieux, dit Annette, me fermer les oreilles, car je ne veux pas perdre une seule minute que je pourrois employer à *le* voir.

— Mon cousin, dit Charles a Argow, y avoit-il des témoins du crime qui paroît avoir été commis à A.....y?....

— Aucun, car il n'y avoit que Vernyct, et nous sommes la même âme.

— Est-ce vous qui l'avez commis?....

— Oui..... A cette parole, une grosse larme roula sur les joues d'Argow, et il passa ses mains sur son visage comme pour dérober son remords à des yeux humains.

— Il y a de l'espoir.... beaucoup! mais il faudra obtenir de votre mari qu'il ne fera pas à l'audience des réponses qui lui soient désavantageuses..... Si alors il vouloit user d'une dénégation constante....

— Oh ! ne l'espérez pas !.... s'écria Argow : je dirai toujours la vérité quand on me la demandera.

— Ma tâche n'en sera que plus difficile, dit Charles : mais j'espère.....

— Tu espères, Charles ?.... ah ! tu me rends la vie !.... dit Annette.

Chaque jour Annette vint au matin et s'en alla le soir. Vernyct n'entra pas une seule fois, car, aussitôt qu'il sut que son ami étoit emprisonné, il repartit avec Jeanneton, et on ne le revit plus à Valence. Charles, de son côté, s'occupa entièrement de l'affaire de son cousin, et, ayant reçu l'ordre de se rendre à C..... où il étoit nommé avocat général, il envoya sur-le-champ sa démission, et s'inscrivit

comme avocat à la cour royale de G....

Tant qu'Annette ne vit pas le danger imminent, et au bout de quelques jours, elle redevint comme jadis, c'est-à-dire, qu'elle ne s'occupa qu'à combler d'amour, d'attention et de recherches, son mari dont la sublime résignation, le calme et la fermeté, la rassurèrent. Elle reçut, de beaucoup de personnes, des marques d'amitié ; car généralementon la plaignit.

L'affaire fut instruite avec une célérité et une activité extraordinaires, cependant l'éloignement de tous les témoins à citer qui se trouvoient pour la plupart à A....y, à Aulnay-le-Vicomte et à Vans-la-Pavée, tous endroits situés dans le

département des Ardennes, fit qu'il s'écoula encore deux mois avant que l'affaire ne fut portée au tribunal terrible du jury.

Les magistrats qui composoient la chambre d'accusation étoient tous révérés, et quand on apprit qu'ils avoient décidé que M. de Durantal seroit mis en jugement, la ville de Valence fut plongée dans l'étonnement, et les campagnes, au milieu desquelles Annette et son mari avoient exercé leur bienfaisance active, furent frappés de terreur, de manière que cette cause devint l'occupation de tout un pays, et l'on sait que les pays méridionaux ne s'occupent pas d'une chose à demi.

M. Badger, le préfet, étoit tellement connu pour être l'ami intime

et dévoué de M. de Durantal, qu'il reçut sa destitution, quoiqu'il eut agi avec finesse pour conserver sa place au moment où il pouvoit sauver son bienfaiteur. En effet, il avoit affecté la plus grande horreur pour lui, et avoit pris des mesures si sévères que l'on commençoit à l'accuser dans le public; mais cette conduite n'empêcha pas que l'on ne crut pas, dans une semblable circonstance, devoir lui confier le soin d'administrer le département au milieu duquel l'on alloit juger son ami intime.

Bientôt la cour d'Assises fut convoquée, et il vint de Grenoble un conseiller de la cour royale pour présider. L'affluence du monde fut extrême à Valence, et la curiosité

publique étoit excitée au dernier point. L'on prit même des mesures envers la foule que l'on présuma devoir envahir la salle des audiences, et l'on réserva des places pour les personnes de distinction. Les avocats réclamèrent même leurs bancs ; car ils étoient intéressés à la lutte qui alloit s'engager. En effet, Charles avoit fait preuve du plus grand talent pendant le temps qu'il exerça ses fonctions, et son histoire avoit couru la ville : on connoissoit sa haine primitive pour M. de Durantal, son amour pour sa cousine, et l'on savoit que c'étoit lui et mademoiselle Sophy, qui étoient la cause première de l'infortune de M. de Durantal.

D'un autre côté, M. de Ruysan

étoit l'adversaire, l'ennemi avoué de Charles. L'affaire de M. de Durantal paroissoit peu douteuse, conséquemment la lutte entre ses deux talens devoit être fort intéressante. Il est vrai de dire que la noble conduite de Charles et son refus de la place d'avocat général à C...., lui avoient conquis tous les suffrages, et lui faisoient pardonner les torts qu'il avoit eus envers son cousin, alors qu'il étoit procureur du roi.

Enfin le jour de la justice humaine arriva pour le criminel, et le premier jour, en présence d'une assemblée immense, les juges parurent sur leur tribunal, dans une salle majestueuse. Un grand crucifix étoit placé au-dessus du président qui, entouré des juges, se

trouvoit en face du public : les jurés se trouvoient à droite, et le criminel à gauche ; le procureur du roi, M. de Ruysan, étoit presqu'à côté d'Argow, que des gendarmes gardoient à droite et à gauche, et Charles n'étoit séparé d'Argow que par la boiserie de l'espèce de stalle dans laquelle se trouvoit l'accusé.

Quand Argow parut, tous les regards se portèrent sur lui avec une espèce d'avidité, et cette vue produisit dans l'âme des spectateurs des sentimens divers. Cette figure avoit contracté un tel caractère de sublimité et de grandeur, il régnoit une telle sérénité d'âme sur ce front, où jadis brilla tant d'énergie, qu'il y eut généralement une tendance à l'admiration. Les femmes surtout

connoissant, par la voix publique, la concorde et le bonheur qui vivifioient son ménage, et la grandeur qui éclatoit à Durantal, lui tenant compte enfin du dévouement profond d'Annette, furent influencées en sa faveur par son seul aspect. Le hasard avoit voulu que les seules croisées de la salle fussent du côté des jurés, ce qui faisoit que tout le jour tomboit, comme un rayon du ciel, sur l'accusé, et qu'aucun des mouvemens de sa figure ne pouvoit échapper à ses juges. Au milieu du public privilégié, on remarqua un homme debout, contre une croisée, il regardoit la masse des jurés qui attendoient le choix qu'on alloit faire d'eux, et il la regardoit avec une attention de tigre; son

œil avoit quelque chose de perçant; il parcouroit, de son regard terrible, l'assemblée et principalement les magistrats, avec une curiosité sauvage. Cet homme, fortement contracté, souffrant, pâle, abattu par de grands travaux et des souffrances physiques, étoit Vernyct!.... Sa figure annonçoit une grande douleur morale, et de grandes résolutions.

Lorsque les jurés furent choisis, que les récusations furent excercées de part et d'autre, Vernyct remarqua chacun des douze juges que la société donne aux criminels, et il sortit. Tout le monde étant assis, le président ouvrit la séance et les débats, recommanda le plus grand silence, et un greffier lut l'acte d'accusation.

Nous allons en rapporter succinctement les principales circonstances, afin que le lecteur soit parfaitement au fait de ce grand débat, et nous lui éviterons la prolixité nécessaire de l'acte qui tiendroit trop de place dans un moment aussi intéressant.

« Depuis long-temps (y étoit-il dit) les divers états avoient été instruits de l'existence d'un exécrable pirate, nommé *Argow*, lequel infestoit les mers d'Amérique. »

A ce nom, il y eut un mouvement dans l'assemblée.

« Il étoit signalé par tous les gouvernemens, et l'on savoit que ses pirateries avoient commencé par l'anéantissement d'une flotte espagnole qui portoit à Cadix l'argent

de la Havane. Ce pirate étoit un contre - maître de la frégate *la Daphnis*, commandée, en 18..., par M. le marquis de Saint-André, contre-amiral au service de France, et qui s'y rendoit pour recevoir les ordres du gouvernement : Argow avoit soulevé l'équipage, et s'étoit empare du vaisseau après avoir déporté M. de Saint-André et tous les officiers qui lui restèrent fideles, et l'on remarquera que de tous ces officiers, déportés sur un rocher stérile, il n'y eut que M. de Saint-André qui revint en France.

« Long-temps tous les gouvernemens, effrayés des pirateries horribles de ce brigand qui dévastoit les mers, s'étoient concertés pour s'en emparer....; mais son habileté

et sa valeur, le dévouement de ses satellites, le firent échapper à toutes les poursuites. Il vint un jour échouer sur une côte aux Etats-Unis, et, envoyé à Charles-Town, il fut condamné à mort; mais, s'étant rendu utile à l'*Union* par la vaillance de ses troupes, il obtint sa grâce.

« L'immensité de ses richesses lui fit penser à jouir des fruits de ses crimes. Il vint en France, décidé dès-lors à vivre tranquillement, et, se fiant à son opulence et au genre de vie qu'il adoptoit, il crut demeurer impunément sur cette terre hospitalière.

« Il y auroit vécu, en effet, sans être atteint par d'autres lois que par celles de la vengeance divine, si la Providence n'avoit ordonné qu'il

se décéleroit lui-même par de nouveaux crimes.

« En 181..., Argow, qui depuis son retour prenoit le nom de Maxendi, avoit acquis plusieurs terres, et notamment la terre de Durantal. Un de ses amis, nommé Vernyct, et sur la complicité duquel la justice n'a pas obtenu assez de preuves pour le faire paroître à côté d'Argow.....

— Et c'est son regret !.... s'écria une voix terrible qui sortit du milieu de la foule, au moment où le greffier lut cette partie du réquisitoire.

On chercha vainement l'interrupteur, et cette phrase parut émouvoir singulièrement Argow qui dit à voix basse à Charles : « *Oh! un ami!....* »

« ...... avoit acheté, continua le greffier, soit pour le compte de son ami, soit pour le sien, une terre très-considérable à Vans-la-Pavée. Monseigneur l'évêque d'A....y possédoit une terre voisine de celle de Vernyct, et les appartenances de ces deux propriétés étoient tellement encadrées les unes dans les autres, que Maxendi et Vernyct se rendirent exprès à A....y, pour acheter la propriété de monseigneur l'évêque d'A....y.

« Monseigneur étoit le frère de M. le marquis de Saint-André, et ce dernier venoit de rentrer en France, cherchant une fille chérie, nommée Mélanie, qu'Argow avoit enlevée à Paris, et retenoit prisonnière dans son château de Vans,

espérant épouser la fille de son ennemi, et l'obliger ainsi à se taire, si par hasard il revenoit.

« Lorsque Vernyct et Argow se présentèrent chez Mgr. d'A....y, ils revirent M. de Saint-André qui, n'écoutant que sa vengeance et la juste indignation que lui inspiroit la vue d'un tel criminel, envoya sur-le-champ chercher la gendarmerie pour le faire arrêter. Ce fut alors qu'Argow-Maxendi découvrit à son ancien chef la situation de mademoiselle de Saint-André.

« Le danger pressant dans lequel étoit sa fille, obligea M. de Saint-André à différer de livrer aux lois son ancien matelot, jusqu'à ce qu'il lui eût rendu sa fille, que ce dernier menaçoit de la mort.

« Après cette entrevue, M. le marquis de Saint-André fut trouvé mort, et dans la nuit, Argow partit. »

Voici les faits principaux, et maintenant commence un autre ordre de faits.

« Argow avoit intérêt à commettre ce crime, et les faits suivans vont établir sa culpabilité...

. . . .

. . . .

A ce moment, l'audience fut interrompue par un fait singulier qui donna lieu à arrêter la lecture de l'acte d'accusation, et le volume suivant en instruira le lecteur.

FIN DU TROSIÈME VOLUME.

ANNETTE

ET LE CRIMINEL,

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES

TOME IV.

ANNETTE

ET LE CRIMINEL,

OU SUITE DU

VICAIRE DES ARDENNES

Publiée par M. Horace de S.t-Aubin,
auteur du *Vicaire des Ardennes.*

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez Emile Buissot, Libraire, rue
Pastourelle, N.° 3, au Marais.

1824.

***Œuvres complètes du même auteur qui se trouvent chez le même libraire.* 27 vol. in-12, 67 fr. 50 c.**

L'Héritière de Birague, 4 vol. in-12.
Jean Louis, ou la fille trouvée, 4 vol. in-12.
Clotilde de Lusignan, ou le beau juif, 4 vol. in-12.
Le Vicaire des Ardennes, 4 vol. in-12. (1)
Le Centenaire, ou les deux Béringheld, 4 vol. in-12.
La dernière Fée, ou la nouvelle lampe merveilleuse, 3 vol. in-12, (2.e *édit.*).
Wann-Chlore, ou la prédestination, 4 vol. in-12.

(1) Cet ouvrage ayant été saisi et supprimé en entier, il ne s'en trouve plus d'exemplaires dans le commerce.

(Note du libraire.)

ANNETTE ET LE CRIMINEL; OU SUITE DU VICAIRE DES ARDENNES.

CHAPITRE XXIV.

MONSIEUR de Rabon étoit le chef du jury, et, à l'instant décrit dans le chapitre précédent, il se leva, et interpella ainsi le président :

« M. le président, une personne que je ne pourrois désigner et qu'aucun de mes collègues n'a vue par suite de l'attention que nous prêtons à l'acte d'accusation qu'on lit en ce

moment, vient de lancer sur notre table une note ainsi conçue :

« *Si M. de Durantal est condamné et s'il est exécuté, le chef du jury et l'un des jurés dont la voix aura été contraire à l'acquittement, périront, eux et leurs familles !.....* »

M. de Rabon remit la note au président, et M. de Ruysan fit sur-le-champ un réquisitoire auquel la cour obtempéra, et M. de Ruysan sortit pour faire commencer les poursuites sur cet attentat, l'un des plus graves que l'on puisse commettre contre les lois de son pays. L'audience fut troublée et l'on chercha encore vainement une seule personne à accuser de cette singulière circonstance, car Jeanneton, mise avec la plus grande élégance

et qui se trouvoit auprès des jurés ne fut reconnue par personne pour la Jeanneton qui gardoit des chèvres à Durantal, et c'étoit elle qui, par le conseil de Vernyct, avoit glissé ce papier sur le bureau des jurés. Elle avoit soufflé sur ce papier plié en quatre, et sa douce haleine avoit conduit le papier criminel jusqu'aux doigts de M. de Rabon; ce petit manége fut favorisé par l'attention générale et par le poli du bois dont étoit fait le bureau.

Après cette longue interruption, l'on reprit l'acte d'accusation dont la lecture remplit cette première séance.

« ..... Argow avoit intérêt, reprit le greffier, à commettre ce crime, et les faits suivans établissent sa culpabilité.

« Monseigneur l'évêque d'A....y, soupçonnant l'affreux pirate de ce crime, en apercevant son frère mort, fit appeler la justice, et l'on examina avec soin le corps du contre-amiral.

« 1.° L'on découvrit que la mort lui avoit été donnée violemment, mais sans lézion, car il étoit glacé par l'effet d'un poison subtil et d'un poison végétal qui ne laissoit aucune trace. Cependant, on découvrit à l'artère du bras une piqûre, et les médecins n'hésitèrent pas à déclarer que cette piqûre légère étoit la cause de cette mort subite.

« 2.° En dépouillant les chairs avec précaution, autour de cette piqûre, on aperçut un fragment de deux lignes environ de hauteur et

d'une finesse imperceptible qui se trouvoit dans la plaie. Les médecins, munis de ce résidu d'une substance inconnue, l'ont enfoncé dans le corps d'un chien qui, à l'instant même où le fragment eut percé le tissu de sa veine, expira, et les mêmes symptômes qui parurent sur le corps de M. de Saint-André, parurent sur le sien.

« Alors les recherches les plus minutieuses eurent lieu, et l'on vit sur le parquet les traces des pas d'un homme qui seroit sorti par la cheminée. On examina la cheminée avec soin, et l'on reconnut, aux traces laissées dans son passage, qu'un homme s'étoit introduit par le tuyau de cette cheminée : le faîteau en avoit été démoli, et les débris s'en trouvèrent dans la cour.

« Dans le jardin, on découvrit des pas d'homme imprimés sur le sable qui, par l'effet du hasard, avoit été ratissé dans la journée, et la mesure, la description minutieuse du pied, soit en allant, soit en revenant, a été prise.

« En examinant le haut de la cheminée, on découvrit un crampon de fer, il étoit neuf; et un marchand a déclaré en avoir fourni sept, dans la soirée pendant laquelle le crime a été commis, à un homme d'une taille moyenne, et elle a désigné Argow. On a en effet retrouvé les sept crampons sur la muraille de l'hôtel qui donne sur le jardin.

« La femme qui tient l'auberge où Argow étoit logé, déclara que

ce dernier avoit été absent pendant le temps de la nuit et l'heure à laquelle le crime a été commis.

« D'après ces renseignemens, on se mit à poursuivre Argow qui se faisoit appeler Maxendi ; mais les recherches furent vaines, parce qu'il sut les éluder toutes.

« M. de Durantal a, au moyen d'une épingle formée par une arête de poisson, tué un taureau furieux dans son parc, et le taureau mourut aussitôt que l'épingle entra dans le sang du taureau.

« La bague qui contient cette épingle a été saisie sur lui au moment de son arrestation, et cette épingle venimeuse est cassée à sa partie inférieure, et le fragment, trouvé sur le corps de M. de Saint-

André, se rapporte parfaitement bien à cette épingle ; la couleur du poison dans laquelle elle est trempée est uniforme dans le fragment et dans l'épingle, et une foule de témoins reconnoissent M. de Durantal pour l'homme qui vint à A.....y.

« Les pas décrits et la trace du pied sont exactement les mêmes que ceux que produisent les pieds de M. de Durantal, etc., etc.

« A ces causes, etc....... »

Cet acte d'accusation étoit dressé et signé par le procureur général de la cour royale à G.****, sans nulle participation du parquet du tribunal de Valence.

Le lendemain, la séance fut ouverte dès le matin ; l'affluence étoit encor plus grande que la veille :

l'on commença par l'appel des témoins. Sur la liste, mademoiselle Sophy se trouva l'un des derniers, et elle étoit, au moment où l'interrogatoire commença, placée entre le bureau de M. de Ruysan et le tribunal de la cour.

— Comment vous nommez-vous? demanda le président à Jacques.

Il se leva et répondit : « Je ne m'appelle ni Argow ni Maxendi; j'ai pris le nom de Durantal parce que je possédois cette terre, et qu'en effet je n'ai aucun nom propre..... je m'appelle Jacques..... »

A ces mots, mademoiselle Sophy jeta un cri perçant; elle regarda, avec la plus grande anxiété, le prévenu et tour-à-tour le président du tribunal, puis elle parut en proie à l'horreur la plus profonde.

Ici, Charles se leva et dit aux jurés : « Messieurs, vous remarquerez que nous ne sommes point Argow ni Maxendi, et que l'on n'a, en aucune façon, établi l'identité. »

— Avocat, dit le président, vous ne devez pas faire encore cette observation, elle rentre dans l'ordre de votre plaidoyer, et vous avez tort de jeter d'avance...... Il s'arrêta, car son voisin, le président du tribunal, lui parloit à voix basse.

— Où êtes-vous né ?.... demanda le président à Argow.

— A Durantal, en 1786.

— Où est la preuve de cette assertion ?....

Jacques fit parvenir au président un parchemin crasseux, et mademoiselle Sophy, y ayant jeté les

yeux, s'écria d'une voix altérée : « Mon fils !.... oh! je t'ai livré !..... » Elle tomba comme une masse privée de vie; et, en tombant, son crâne, portant sur le coin du bureau des juges, s'ouvrit, et le sang jaillit même sur le président.

Elle étoit morte roide autant par la violence du coup que par l'horrible révolution qui s'étoit faite en elle.

Cet événement causa une sensation extraordinaire, et, sur-le-champ, Charles s'élança vers mademoiselle Sophy, et, s'assurant qu'elle n'existoit plus, s'écria : « Cette mort subite, Messieurs, nous prive d'une des plus fortes preuves en notre faveur, car vous ignorerez à toujours si cette demoi-

selle n'a pas eu deux enfans qui se ressemblassent tellement que les crimes de l'un pussent être attribués à l'autre. Je prends acte de ce moyen à l'instant même pour faire voir qu'il entroit dans notre défense avant l'événement même, mais la cause présente des moyens de défense qui ne nous l'auroient fait employer que comme surcroît. »

Cette observation de Charles produisit une grande impression.

En ce moment, le président de Valence, devenu pâle et presque sans connoissance, déclara se récuser ; sur un mot qu'il dit au président de la cour, cette récusation fut admise, et ces événemens, en plongeant l'assemblée dans une incertitude et un effroi cruels, ai-

guillonnèrent vivement la curiosité publique.

La séance fut long-temps interrompue ; car il fallut enlever mademoiselle Sophy, et cette opération nécessita beaucoup de temps.

Enfin le président, que cet événement avoit, comme tout le monde, visiblement ému, reprit l'interrogatoire de l'accusé.

— Reconnoissez-vous cette bague pour vous avoir appartenu ?

— Je crois l'avoir portée..... répondit Jacques de Durantal.

— Avez-vous servi sous M. de Saint-André ?

— Oui, monsieur.

— Faisiez-vous partie de l'équipage de la frégate *la Daphnis ?*

— Oui, monsieur.

— A quelle époque?

— En 180...

— A quelle époque rentrâtes-vous en France?

— En 181...

— Avez-vous connu mademoiselle de Saint-André?

— Oui, monsieur.

— Est-ce vous qui avez été à A....y, chez Mgr. l'évêque, dans l'intention de lui acheter sa terre?

— Oui, monsieur le président.

— En quel temps?

— Je ne saurois en vérité préciser l'époque de mon voyage.

Cette réponse causa un visible plaisir à Charles Servigné.

— Avez-vous vu M. de Saint-André, le contre-amiral, à A....y?

— Oui, monsieur le président.

— Etoit-ce le soir ou le matin?

— Ce fut le soir et ce fut le matin, je le vis deux fois.

— Messieurs les jurés, dit Charles, remarqueront que l'acte d'accusation ne mentionne qu'une visite.

— Quand êtes-vous reparti d'A...y?

— Quelques temps après avoir vu M. le contre-amiral.

— Êtes-vous resté, tout le temps qui s'écoula entre votre visite et votre départ, à l'hôtel d'Espagne où vous logiez?

— Non, monsieur.

— Qu'avez-vous fait pendant ce temps?

Ici Charles, se levant brusquement, dit au président : « Monsieur, je m'oppose à ce que mon client réponde ; car ou il avouera que pendant ce temps il a tué M. de Saint-André, et son aveu ne peut servir en rien, les lois se refusant à ce qu'un prévenu s'accuse lui-même, ou il gardera le silence et niera, alors de toute manière la question est inutile : il vaudroit mieux nous demander sur-le-champ : « Êtes-vous coupable.... ?

Le président se tut ; mais M. de Ruysan s'écria d'une voix sévère : « Eh! depuis quand s'éleve-t-il du barreau une voix qui impose des lois au pouvoir qu'a le président de diriger les débats? on vous interroge!..... gardez le silence si bon

vous semble ; ne l'avez-vous pas gardé insolemment pendant toute l'instruction ? »

— Nous en avions le droit ! répliqua Charles.

— Eh bien ! gardez-le donc encore en ce moment, et n'oubliez pas que c'est par faveur que le ministère public et la cour ont permis qu'un avocat général plaidât comme un simple avocat !

— Je me soumets, dit Charles, à tout ce que cette réplique a de grave pour moi, puisque l'accusé garde le silence : je n'ai ici d'autre vue que son salut.

— Accusé Jacques, d'où teniez-vous cette épingle ou cette arête ?

— D'un chef de sauvages de l'Amérique septentrionale.

— Avez-vous été arrêté à Charles-Town et condamné comme pirate?

— Oui.

— Je ferai observer, dit Charles, que l'acte d'accusation n'a fondé en rien sa sévérité sur nos prétendues pirateries, et que la piraterie étant même reconnue, nous ne pourrions pas être condamnés pour ce crime.

— Aussi, reprit le président, ne fais-je cette question que pour établir l'identité que vous annonciez vouloir détruire!

— N'est-ce pas avec cette épingle que vous avez tué récemment un taureau dans le parc de Durantal?

— Oui, M. le président.

— Le chef de sauvages qui vous

remit cette arête empoisonnée en avoit-il plusieurs ?

— Je l'ignore.

— Des gens de votre équipage, êtes-vous le seul qui possédiez une arme semblable ?

— Je l'ignore.

— Avez-vous communiqué seul avec ce chef ?

— Non, monsieur.

— Etiez-vous plusieurs de votre équipage ?

— Oui.

— En est-il revenu beaucoup en France avec vous ?

— Tous ceux qui échappèrent aux combats livrés devant Charles-Town pour en faire lever le siége revinrent avec moi en France.

— Pourquoi, après avoir fait un

établissement aussi considérable que celui que vous fondâtes à Vans-la-Pavée, n'y êtes-vous plus retourné depuis le meurtre de M. de Saint-André ?

— Les circonstances qui se sont succédées rapidement depuis deux ans ne me l'ont pas permis ; mais je n'aurois jamais craint d'y retourner. Au surplus, cette terre n'est pas ma propriété, elle appartient à l'un de mes amis.

— N'avez-vous pas été arrêté à Aulnay-le-Vicomte ?

— Oui; mais ce ne fut pas comme criminel, je fus l'objet d'une erreur.

— Alors, pourquoi offrîtes-vous cent mille francs, et les donnâtes-vous pour vous échapper?

— Parce que je voulois être rendu

à Paris au plutôt, et le ciel m'est témoin que ce n'étoit pas pour échapper à des dangers, mais pour satisfaire une passion qui, à cette époque, m'agitoit cruellement.

Ici le président fit répandre du sable devant les jurés, ordonna à Jacques d'y marcher, et pria les jurés de voir la trace des pas et la marque des pieds d'Argow. Le greffier mesura exactement les dimensions de ces vestiges, et l'on passa à l'audition des témoins.

Le premier fut la maîtresse de l'hôtel d'Espagne à A.....y. Elle déclara qu'elle reconnoissoit parfaitement bien Argow pour celui qui étoit venu loger chez elle il y a deux ans.

— Combien de temps a-t-il demeuré dans votre hôtel?

— Un jour et la moitié d'une nuit.

— Vous devez avoir apporté vos livres, et vous pouvez préciser le jour de son arrivée, demanda le procureur du roi.

— C'est, dit l'hôtesse, le 23 octobre 182....

— Messieurs les jurés remarqueront, reprit M. de Ruysan, que c'est le jour de la mort de M. le marquis de Saint-André, car on s'aperçut de cet assassinat le lendemain matin à six heures.

Le témoin interpellé ne put pas affirmer à quelle heure et pendant combien de temps l'accusé fut absent.

La servante de l'auberge, interrogée, affirma qu'on avoit amené

des chevaux de poste à une heure et demie du matin, et que l'accusé étoit dans sa chambre à une heure précise du matin.

On lui demanda quand il étoit sorti; elle répondit « Qu'il étoit sorti à huit heures du soir pour aller à l'évêché, et qu'il rentra une heure après; mais, qu'à compter de cette heure, elle ne pouvoit pas affirmer l'avoir vu sortir: cependant une circonstance qu'elle se rappeloit fort bien, c'est qu'il sortit trois inconnus de l'appartement de l'accusé, et qu'à une heure du matin il s'étoit trouvé dans sa chambre sans qu'on l'ait vu rentrer. »

— La porte de l'hôtel étoit donc restée ouverte?

— Oui, parce que nous avions

beaucoup de personnes quidevoient partir.

— Avoit-il l'air agité ? demanda Charles.

— Non, répondit la servante, il rioit souvent.

Une marchande de ferraille à A....y déposa que l'accusé, qu'elle reconnoissoit parfaitement bien, en ce que, dit-elle, quand on avoit une fois vu l'accusé, sa tournure et sa figure se gravoient aisément dans la mémoire, étoit venu dans la soirée du 23 octobre 182... acheter neuf crampons de fer.

— Comment avez-vous pu le reconnoître ? demanda Charles, vous avez, selon l'avis de plusieurs personnes, l'habitude de vous tenir dans une arrière-boutique, et vous n'éclairez jamais votre magasin.

— Ce fut, dit-elle, à la lueur du réverbère....

— Messieurs les jurés, dit Charles, jugeront jusqu'à quel point on peut croire à cette déposition si importante pour nous, car le réverbère n'est pas en face de la boutique...

— Le réverbère est-il en face de votre boutique ? demanda brusquement M. de Ruysan.

— Pas tout-à-fait, répondit-elle.

Ici le président déclara aux jurés que l'état de maladie dans lequel se trouvoit M. l'évêque d'A....y, le caractère dont il étoit revêtu, et ses fonctions, n'avoient pas permis qu'il vînt faire une déposition orale, mais qu'on avoit dressé à A....y un procès-verbal de son témoignage, et le président en donna lecture.

Cette pièce étoit tout entière favorable au système de l'accusation, et monseigneur rapportoit un propos d'Argow annonçant évidemment l'intention qu'il avoit de se défaire de son frère, le marquis.

Une foule d'autres témoins, mais dont les dépositions offroient peu d'intérêt, furent entendus, et bientôt la série des témoins à charge fut épuisée. On commença à entendre les témoins à décharge.

Le premier fut M. Badger, l'ancien préfet, qui déclara que le 11 octobre, à minuit, M. Maxendi étoit chez lui à Paris, et avoit assisté à un bal qu'il avoit donné ce soir-là.

Cette importante déposition fut confirmée par douze témoins, per-

sonnages marquans, qui avoient assisté à ce bal, et qui reconnurent parfaitement bien M. de Durantal.

Trois domestiques et le concierge de l'évêché, tous au service de M. l'évêque d'A....y, déclarèrent que, sur les neuf heures ou neuf heures et demie du soir, un inconnu, mais qui certainement n'étoit pas Argow, s'introduisit à l'évêché, en se faisant conduire, avec un gros paquet que l'on crut être celui de M. le contre-amiral, dans la chambre même de M. le marquis de Saint-André.

— Qui de vous l'a introduit? demanda M. de Ruysan.

— C'est moi, répondit le valet-de-chambre de M. de Saint-André.

— Est-il ressorti? demanda le président.

— Je l'ai reconduit jusqu'à la porte des appartemens.

— Concierge, demanda le président, avez-vous vu sortir cet homme par la porte de l'évêché ?

— Oui, monsieur.

— L'avez-vous vu rentrer ? demanda Charles.

— Je ne saurois répondre d'une manière certaine.

— La porte de l'évêché reste-t-elle ouverte ?

— Presque toujours.

— Etoit-elle fermée alors ? demanda le président.

—Je crois pouvoir dire oui, si ma mauvaise mémoire me le permet.

— Dites oui ou non, répliqua Charles.

— Je ne saurois, dit le témoin.

— A quelle heure ?

— Il étoit neuf heures et demie.

— A-t-on défait le paquet? demanda le président aux trois domestiques successivement.

— Oui, monsieur, répondit le valet-de-chambre, il contenoit des effets, des papiers, des brimborions tellement sales et mauvais, qu'on les brûla, car on vit bien que c'étoit par dérision qu'on avoit apporté ce paquet.

— Faites le portrait de celui qui l'apporta.

— Il étoit petit, gros, et avoit l'air étranger : j'affirme cette partie de ma déposition.

— Comment étoit-il habillé ?

—Grossièrement ; il portoit même des souliers ferrés.

Ici Charles, faisant observer que la liste des témoins à décharge étoit épuisée, soumit à la cour une demande.

— Messieurs, dit-il, nous avons un témoin à produire, mais notre devoir n'est pas de poursuivre des coupables, et je n'ai d'autre but que le salut de mon client. Je demande donc si la courtrouvera bon que nous fas sions intervenir une personne obligée de garder l'anonyme, mais dont la seule présence fera arriver à la dé couverte de la vérité. Nous demandons qu'il lui soit permis de se retirer sans qu'elle soit poursuivie, du moins à l'instant même, sans cela, nous renoncerions à l'introduire.

M. de Ruysan s'opposa fortement à une chose aussi insolite, et dit que

l'on ne traitoit pas ainsi avec la justice ; mais le chef du jury, ayant déclaré que la conscience des jurés exigeoit que la personne fût admise; la cour, après en avoir délibéré, permit à l'avocat d'introduire le témoin.

A ce moment, un homme d'une taille énorme fendit la foule, arriva devant le président, et, posant sur le bureau une épingle absolument semblable à celle saisie sur Argow, il s'échappa sans qu'il fût possible de le retenir. Cette singulière scène se passa avec la rapidité de l'éclair, et Charles ajouta : « Monsieur le président, et vous, messieurs les jurés, vous jugerez jusqu'à quel point nous sommes embarrassés, lorsque nous vous dirons, sous la

foi du serment, qu'hier, une lettre anonyme que voici (*et Charles la déposa sur le bureau*) nous offrit, sous la condition que j'ai eu l'honneur de vous exposer, de faire arriver sous les yeux du tribunal la principale pièce de conviction. J'ai répondu, comme la lettre me l'indique, de vive voix en entrant à l'audience, que je ne demandois pas mieux, et j'avoue, dans la sincérité de mon âme, que j'ignorois le résultat. »

La séance fut levée, et toutes les circonstances de ce procès extraordinaire, ainsi que la dernière qui, certes, étoit bien singulière, aiguillonnèrent la curiosité publique au dernier point.

Les juges, les jurés, les avocats,

M. de Ruysan, l'assemblée entière, nul enfin n'avoit seulement pu entrevoir l'être extraordinaire qui sembloit être sorti de dessous la terre, et s'être envolé ; car la foule étonnée avoit à peine gardé le souvenir de l'empressement avec lequel elle s'étoit partagée en haie pour le laisser passer, d'après un geste plein de puissance et d'autorité.

Le lendemain fut attendu avec d'autant plus d'impatience, qu'il étoit vraisemblable que les plaidoiries auroient lieu, et que dans la nuit le jury prononceroit son arrêt. Une multitude de paysans, venus des campagnes de Durantal, étoient arrivés pour savoir le sort du bienfaiteur de ces contrées.

Annette ignoroit tout, et vivoit

dans un oratoire, en priant le ciel pendant le temps qu'elle ne pouvoit pas voir *son époux de gloire.*

CHAPITRE XXV.

Le lendemain, la place, sur laquelle est située le palais de justice. étoit couverte de monde, et, des son ouverture, la salle des Assises fut envahie.

L'accusé excita, par son arrivée, un murmure de faveur et d'intérêt qui prouvoit bien que les assistans ne l'avoient connu qu'à Valence ou à Durantal. Il étoit toujours le même, calme et d'une douceur aussi grande que sa cruelle énergie fut jadis furieuse. Sa figure brilloit, et ses yeux annonçoient une grande suavité re-

ligieuse dans tous ses sentimens. Le bonheur même répandoit sur tous ses traits son auréole gracieuse ; car, à l'instant où il paroissoit, il sortoit de sa prison, et Annette, alors, l'avoit comblé de mille preuves d'amour, l'avoit enivré de tous les dons d'un cœur pur, mais exalté par les circonstances.

En ouvrant la séance, le président fit passer aux jurés la seconde épingle qui avoit été remise la veille d'une manière si extraordinaire sous les yeux de la justice, et elle fut trouvée exactement pareille à celle que portoit Argow, le fragment s'y rapportoit également, de manière que, pour le moment, l'on n'apercevoit aucun indice qui pût faire penser que l'une avoit, préférable-

ment à l'autre , donné la mort à M. de Saint-Andre.

Après avoir demande à Charles s'il n'avoit plus aucun témoin à faire entendre en faveur de l'accusé, le président donna la parole à M. de Ruysan pour soutenir l'accusation ; mais ce dernier, par un adroit artifice, déclara qu'il s'en tiendroit à une réplique à l'avocat de l'accusé , parce que l'accusation n'étoit que trop prouvée par les faits, que pour lors il se contenta de paraphraser en concluant à la condamnation d'Argow.

Un sourire de dédain parut sur les lèvres de Charles, il se leva, et, à ce moment, le plus profond silence s'établit dans l'assemblée. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat qu

sembloit être le centre de toutes les pensées de cet immense auditoire. Le bruit d'une araignée, attachant son mince réseau, auroit pu facilement être entendu.

Charles n'avoit ni notes ni livres, il étoit simplement debout au barreau, ce qui excita l'étonnement des avocats de Valence. Jetant alors un coup-d'œil plein de finesse sur les jurés, il dit, d'une voix qu'il savoit rendre, à son gré, flatteuse et pleine de charme :

« Je n'en appellerai pas, comme on le fait, à votre sagesse : la flatterie est inutile en de pareilles occasions, et l'on sait fort bien que des hommes impartiaux ne condamnent pas de gaieté de cœur un homme à mort ; aussi, par le même

motif, je ne chercherai pas, pour vous convaincre, de ces argumens que l'on tire de certains raisonnemens méthaphysiques sur lesquels on se rejette toujours : c'est dans les faits, et dans les faits tels que les débats les ont présentés, que j'irai chercher notre défense ; et, en les expliquant avec bonne foi à des consciences pures, vous trouverez des preuves contre l'accusation.

« Nous ne sommes plus au temps des quarts de preuve et des scrupules de probabilité pesés par des juges, la société vous députe pour juger en son nom, et il vous faut, avant de donner la mort, une clarté et une lucidité qui n'existent plus maintenant que l'accusation est arrivée en présence des faits, dont elle avoit

donné le détail avec tant d'art. Ainsi vous n'oublierez pas que c'est de notre côté que se trouvera la lucidité, et que c'est nous, accusés, qui venons éclairer la justice comme s'il ne s'agissoit pas de notre vie.

« Des témoins vous ont assuré avoir vu Jacques de Durantal à une réunion composée de l'élite de la société de Paris. Ces témoins n'ont plus revu depuis l'accusé : ils n'avoient que la vérité à dire, et ces témoins l'ont vu à Paris, à minuit, le 11 octobre.

Ici, Charles fit parvenir aux jurés le billet d'invitation de M. Badger, à M. Maxendi, pour cette soirée.

« Messieurs, reprit-il, ce nom de Maxendi est celui d'un chef de sauvages qui sauva la vie à mon

client ; car l'innocence doit tout expliquer, et ces noms que l'on vous a dit être supposés pour échapper aux poursuites, sont l'effet de la reconnoissance ; car celui d'Argow, que Jacques a porté jusqu'à ce qu'il eût pris celui de Maxendi, fut le surnom que lui donna l'équipage du premier vaisseau sur lequel il ait navigué.

« Maintenant, messieurs, je pourrois vous donner à peser dans l'asile de vos consciences, comment il a pu se faire que, le 13 au matin, Jacques de Durantal fût à A....y, après être passé par Vans-la-Pavée, et s'y être arrêté ? mais le moyen de l'alibi est explétif ; ce sera le dernier refuge de l'innocence, nous avons mille preuves à donner avant celle-ci.

« Vous connoissez la position de l'accusé et la mienne ; c'est moi, son parent, qui l'ai en quelque sorte amené sur ces bancs !... une femme, pour avoir empêché sa fuite, s'est punie devant vous !.... Je défends mon parent parce que s'il a beaucoup fait pour le crime, il a fait encore plus pour la vertu ; aussi, le sauver est mon plus cher espoir, et plus encore, c'est désormais un devoir pour moi..... fût-il coupable !....

« Débutant par un tel aveu, il faut que je sois bien certain de son innocence et de la force de nos raisons ; mais vous remarquerez que cette loyale franchise régnera dans mon discours, et c'est par l'effet de cette sincérité que notre justifica-

tion viendra, non pas des témoins à décharge, mais des dépositions mêmes des témoins que le ministère public a fait comparoître pour prouver l'accusation.

« Je ne répondrai pas à l'accusation quand elle prétend que Jacques avoit intérêt à faire périr M. de Saint-André : en temps et lieu l'on verra le contraire. Je prends donc les débats à l'instant auquel ils ont commencé.

« Jacques, disent les témoins, a été à huit heures et demie à l'évêché, il en est revenu à neuf; et, depuis, personne n'a pu vous affirmer qu'il soit ressorti de son auberge. Première obscurité. On vous a ensuite établi qu'il étoit parti à une heure du matin.

« Voici donc une circonstance bien forte : pesez-là ?.... Nul témoin à charge ne peut affirmer l'avoir vu sortir de l'auberge une fois qu'il y fut rentré en revenant de l'évêché à neuf heures ; de neuf heures à une heure qu'il est parti, il y a quatre heures, et c'est pendant ces quatre heures que le crime a été commis, dit l'accusation. Quel est le devoir du ministère public ? c'est de vous faire suivre un accusé dans toutes ses actions : il doit vous le montrer en quelque sorte marchant au crime et le commettant. Or, ici, l'accusation n'a pour preuve, au milieu de ces ténèbres, que la déposition de monseigneur l'évêque ; et ce dernier peut facilement être repoussé dans son témoignage, car

ce vieillard, prévenu par les antécédens de la vie d'Argow, a pu croire que l'assassinat de son frère étoit le fruit de la haine du chef contre le matelot.

« Nous, messieurs, nous serons toute lumière en nous justifiant. A son premier pas, l'accusation est comme interdite, car elle ne peut pas prouver que nous soyions sortis de notre auberge.

« Maintenant, remarquez que la marchande de fer a déclaré avoir vendu sept crampons de fer dans la soirée, mais elle n'a pas précisé l'heure. Si l'accusé a commis le crime, et qu'il prouve être revenu de l'évêché à neuf heures, il faut, pour que l'accusation soit prouvée, qu'elle le montre sortant de son au-

berge à neuf heures et demie au moins pour acheter les crampons. Observez, messieurs, que nous marchons dans le sens de l'accusation.

« Sorti de l'auberge, achetant des crampons, où seroit-il allé ?....

« Il conste qu'il est parti avant une heure. Seroit-ce en deux heures et demie de temps qu'il auroit envahi l'évêché, tué M. de Saint-André, qu'il seroit revenu à l'auberge, et qu'il y auroit repris tranquillement son sommeil dans son lit, sans être aperçu de nul être au monde? A travers tant d'obstacles! L'hôtel d'Espagne étoit encombré de voyageurs, la porte étoit restée ouverte, ce qui suppose une grande surveillance, et aucun témoin ne

peut vous dire : « Je l'ai vu sortir, aller, venir dans les rues. » La marchande de fer a une famille, son quartier est populeux!... Que de vide dans l'accusation!... Bien plus, le réverbère de la rue étoit allumé, et voici une preuve qu'il auroit fallu surmonter l'impossible pour consommer ce crime : c'est que, le 11 octobre, les réverbères ne s'allument qu'à dix heures et demie, à cause de la lune ; en voici l'attestation du maire d'A....y, et de l'entrepreneur de l'éclairage. Ainsi l'accusé, selon ces renseignemens certains, auroit eu encore moins de temps.

« Or, dans cette soirée fatale, pendant que personne n'a vu ressortir l'accusé auquel il étoit bien permis de dormir après un voyage aussi

prompt que celui qu'il a dû faire, on a vu, des témoins ont même conduit un inconnu qui n'est pas l'accusé, cet inconnu a déposé un paquet dont le contenu a prouvé qu'il s'étoit introduit dans l'hôtel avec l'intention d'y mal faire. On ne peut pas affirmer qu'il soit sorti, M. de Saint-André est assassiné, et c'est nous que l'on accuse! Il y a preuve contre l'inconnu, et à peine soupçon sur nous, et nous sommes sur les bancs du crime!....

« Ici, je prie M. le président de faire rappeler deux témoins, le valet-de-chambre de M. le marquis, et la servante de l'auberge d'*Espagne;* car je vais avoir deux renseignemens qui prouveront ou notre culpabilité ou notre innocence.

Les deux témoins rappelés, Charles écrivit au président deux demandes à faire. Le président demanda au valet-de-chambre à quelle heure M. le marquis de Saint-André s'étoit couché.

— A dix heures, reprit-il.

— Comment pouvez-vous donner une date aussi certaine ? demanda le procureur du roi.

— Parce que ce fut après avoir soupé, et lorsque j'eus desservi à neuf heures et demie, que monsieur causa avec son frère une demi-heure environ, et, comme j'attendis tout ce temps, et que ce fut alors que j'allai déshabiller M. de Saint André, ces petits événemens ont gravé l'heure dans ma tête.

— Les draps de l'accusé annon-

çoient-ils qu'il se fût couché dans son lit, à votre hôtel ? demanda le président à la servante.

— Oui, Monsieur.

« Messieurs, reprit Charles, l'accusé, en se couchant à neuf heures et demie, n'auroit eu que deux heures et demie de repos pour se remettre de la fatigue de son voyage, et l'on n'oubliera pas que, s'il partit à une heure, ce fut pour aller chercher la fille de M. Saint-André, qu'il s'étoit engagé à ramener le lendemain.

— Pourquoi ne la ramena-t-il pas le lendemain ? il connoissoit donc la mort de M. de Saint-André, qui cependant ne fut connue qu'à dix heures du matin..... demanda M. de Ruysan.

— M. le procureur du roi, je n'imagine pas qu'un plaidoyer soit une controverse ; et vous m'interrompez au moment où j'allois au-devant de l'objection. Vous saurez donc que mademoiselle de Saint-André ne voulut pas venir, et qu'elle s'évada..... C'est chose prouvée, et l'accusation établit elle-même que l'accusé fut alors incarcéré, non pas par la justice, mais par l'amant de mademoiselle de Saint-André qui craignoit son courroux ; et, s'il s'évada de la prison d'Aulnay, ce fut pour aller se venger de cet enlèvement.

« Pouvions-nous retourner a A...y? je le demande?.. Maintenant, supposons que le véritable cri-

minel (1) soit cet inconnu, admirez comme de la part de l'accusé toutes ses démarches sont naturelles, sont vraies.

« Il arrive à A... y ayant fait un voyage d'autant plus fatiguant qu'il a été rapide, si tant est que ce soit lui; et après avoir rencontré un homme qu'il ne s'attendoit pas à trouver, qui peut le livrer aux tribunaux comme pirate, il fait un traité, permis à un père seul de le faire! par lequel M. de Saint-

(1) Tous ces détails ne sont pas inventés à plaisir; cette plaidoirie est conforme aux événemens qui arrivoient dans l'ouvrage supprimé; mais, comme on voit, j'ai jeté toute la clarté possible pour que le lecteur fût au fait.

(*Note de l'auteur.*)

André s'engage à ne pas le livrer aux tribunaux, s'il lui rend sa fille.

« Remarquez que Jacques pouvoit s'enfuir en Allemagne, qu'il avoit mille partis à prendre plutôt que de tuer M. de Saint-André. Or, il sort, va se coucher, repose, et, à minuit, fidèle à ses engagemens, il vole chercher la fille de son amiral. J'ai dit le reste tout-à-l'heure. Est-ce clair ?.... n'est-ce pas la vérité ?.... Messieurs, ce qui n'est qu'une probabilité va devenir une réalité. En effet, parmi les pas qu'on a mesurés dans la chambre de M. de Saint-André, et ceux qui furent également mesurés dans le jardin, l'accusation a omis de dire qu'il s'en trouve d'étrangers, qu'on en a remarqué d'autres, et ces pas

bien distincts, pourquoi ne seroient-ils pas ceux du véritable coupable ? Il s'y trouve des pas exactement les nôtres ?... Messieurs, si l'accusation n'a plus que cette preuve, condamnerez vous un homme parce que la marque de ses pieds forment une marque exactement pareille à celle d'un autre homme ?.... Mais une chose que l'on n'a pas remarquée et qui jette encore plus d'obscurité sur l'accusation, c'est que l'on ne vous a pas dit dans quel sens alloient ces pas !.... s'ils venoient de la cheminée au lit, du lit à la cheminée, ou de la porte de la chambre au lit ; si. dans le jardin, ils venoient de l'hôtel au mur de clôture, ou du mur de clôture du jardin à

l'hôtel. Ici je demanderai à l'accusation : « Par où pense-t-on que nous nous soyions introduits ? » Déterminez le terrain sur lequel nous devons nous défendre !..... Voyons !.... Est-ce par la porte ?... Le concierge nous auroit revus, reconnus !.... Par le jardin ?.... Il faut le prouver..... et, sur trente maisons qui font face au jardin, nul habitant ne nous a vus !.... Ensuite que de difficultés dans l'exécution !.... tandis que nous n'avions que tout au plus deux heures. Eh ! comment, messieurs, l'auteur de ces pas et du crime ne seroit point cet inconnu qu'une marchande de fer a pu désigner faussement pour l'accusé à cause de l éloignement du réverbère que l'attestation

du maire vous dit être à treize pas de la boutique, sur la gauche. Cet homme, une fois introduit, et que l'on n'a pas vu sortir, n'a-t-il pas pu se cacher dans l'hôtel après y être entré, et n'a-t il pas calculé d'avance qu'il sortiroit par la cheminée et le jardin, au moyen de sa corde et de ses crampons?

« Le fait est que M. de Durantal n'a pas paru à l'évêché, et que l'accusation est muette sur l'heure du crime. Nous, portant un flambeau de vérité sur cette partie, nous prouvons que cet assassinat a dû être commis au moins à minuit, car les crampons n'ont été achetés qu'à dix heures et demie, et, d'après les difficultés il falloit au moins une heure et demie pour arriver

à la victime... Or, nous sommes partis à une heure, et nous avions dormi long-temps..... Mais, messieurs, supposez le crime commis dans l'intervalle de dix heures et demie du soir à six heures du matin, rien ne l'empêche : ici l'accusation contre nous croule tout entière. Car enfin n'y avoit-il que nous qui eussions intérêt à tuer M. de Saint-André? Savez vous ce qui existoit entre lui et l'inconnu ?

« Or maintenant quelle preuve avez-vous pour croire que c'est Jacques qui est monté par-dessus le mur, qui a franchi les étages de l'hôtel jusqu'au sommet, et comment?.... Le dernier crampon se trouve au second étage, comment auroit-il monté jusqu'au second

avec ses mains?.... n'est-ce pas impossible?.... n'est-il pas plus naturel de penser que celui qui s'étoit introduit dans la chambre, sortant par la cheminée, a fiché ses crampons et y a attaché ses cordes, et, qu'arrivé au second, il s'est faissé couler jusqu'en bas au moyen de sa corde? Que d'obscurité! que de ténèbres dans l'accusation!.... Quelle clarté dans nos actions!....

« L'acte d'accusation est clair, dit-on?.... Demain, contre un inconnu, avec des circonstances moins aggravantes, j'en ferai un aussi lucide. Jugez donc!.... Non, nous sommes innocens!.....

« Que l'accusation retrouve l'inconnu?.... Voilà le coupable!....

Ici un murmure d'approbation, même de la part de quelques jurés, accueillit ce plaidoyer, sous les raisonnemens duquel M. de Ruysan sembloit accablé..... Il examinoit, pendant ce temps, l'épingle d'Argow et celle remise la veille par l'inconnu.

« Maintenant, continua Charles, cet inconnu d'hier, qui a demandé ce sauf-conduit, ne seroit-il pas ce coupable qui, pressé par ses remords, est venu donner ainsi une preuve en faveur de l'innocent ?.. »

Ici Argow dit à voix basse : « Grand Dieu ! quelle puissance vous avez donnée à la parole de l'homme !.... » et il jeta un profond soupir.

« Que reste-t-il, continua Char-

les avec une énergie et une véhémence croissantes, que reste-t-il à l'accusation ?..... une épingle !.. non, je me trompe, deux !..... S'il étoit permis de plaisanter dans un sujet aussi grave, je voudrois vous faire rire, messieurs, sur une accusation qui, prouvée, entraîneroit la mort, et qui s'appuie sur deux épingles cassées comme sur des béquilles.... Ainsi donc, tant que l'on ne prouvera pas que l'épingle de Jacques est celle qui a donné la mort, tant que l'on ne prouvera pas que l autre est une épingle non mortelle, vos épingles ne pourront pas nous atteindre.

« Nous ne dissimulons pas que l'accusation auroit été plus grave sur le chef des pirateries ; mais si

nous avons été condamnés en Amérique, nous ne le serions jamais en Europe, car devant des juges européens le corps du délit manqueroit.»

Ici Charles se livra, avec une éloquence entraînante, à la description des nombreux bienfaits par lesquels Jacques avoit cherché à se faire pardonner ses erreurs Il s'éleva à tout ce que l'art oratoire a de plus passionné et de plus persuasif, et il récapitula si bien tout ce que son plaidoyer avoit de logique et de bonnes raisons, que, lorsqu'il fut terminé, une salve d'applaudissemens se fit entendre, et sur la place on cria unanimement : Il est sauvé !... »

M. de Durantal avoit écouté Charles comme s'il eut parlé pour un

autre ; et, lorsque M. de Ruysan se leva, il se retourna vers ce dernier avec une complète indifférence.

— Messieurs, répliqua M. de Ruysan, j'avoue que jamais accusation n'a été détruite avec autant de succès....

A ces paroles, un murmure de joie s'éleva dans l'assemblée.

— Je conviens que, pour la soutenir sur le chef de l'assassinat de M. le marquis de Saint-André, il faut de nouvelles preuves, mais j'en ai une..... une palpable....

« L'épingle de M. de Durantal et celle qui nous a été remise hier, non pas comme le prétend l'avocat, par le vrai coupable, le fut par un ami de l'accusé ; et ceci tient à un raisonnement très-juste et si naturel,

que c'est le premier qui soit tombé sous le sens de l'avocat dans la défense. Mais voici ce que je remarque : c'est que l'épingle ou l'arête de poisson qui nous a été donnée hier est teinte de la même substance que celle qui couvre l'arête de M. Jacques ; mais l'arête de Jacques, à l'endroit où elle est fracturée, n'est plus teinte à l'endroit de la fracture, puisque le poison dans lequel elle a été trempée n'a enduit que la surface ; et celle qui nous a été adressée est recouverte de substance vénéneuse à l'endroit même où celle de Jacques n'en a point...

Ici les jurés demandèrent unanimement à voir cette différence.

Pendant qu'ils examinoient cette différence, M. de Ruysan requit le

président de mander deux chimistes et deux naturalistes, et de soumettre les épingles à leur analyse.

L'audience fut donc suspendue.

Pendant cette suspension, M. de Ruysan reçut deux lettres, et ces deux lettres excitèrent en lui une vive émotion. L'audience fut reprise à sa requête, et il déclara qu'une lettre anonyme venoit de le menacer de la mort s'il persistoit à vouloir faire condamner Argow. Il déposa la lettre au procès, et déclara que rien ne pourroit l'empêcher de faire son devoir.

— Ces lettres, dit Charles, peuvent plutôt nuire que servir à l'accusé ; car, à la place de M. le procureur du roi, j'agirois de même,

— L'autre lettre, s'écria M. de

Ruysan, est la plus importante, car M. le procureur général m'annonce que demain, l'inconnu dont la défense s'est tant occupée, celui qui a pénétré dans l'hôtel de M. l'évêque d'A....y a été retrouvé.......

« En effet, messieurs, la présence de cet inconnu a été, pour le ministère public, l'objet de longues recherches dès l'origine des poursuites comme pendant le cours de l'instruction, et nous ignorons alors entièrement la nature des dépositions que fera ce nouveau témoin; elles peuvent être favorables ou défavorables; mais cette circonstance nous force à demander que la cour s'ajourne à demain, le témoin n'arri vant que ce jour.

On obtempéra à cette demande,

et l'issue du procès fut encore reculée d'un jour.

Le lendemain, même foule et même impatience. Les deux chimistes furent d'accord que la substance qui recouvroit l'épingle d'Argow leur étoit inconnue; mais que celle qui enduisoit l'épingle apportée étoit une substance tellement facile à créer, qu'ils offrirent d'en produire, en taisant toutefois le nom de cet acide vénéneux, pour en dérober la connoissance au public.

Les deux naturalistes reconnurent également que l'arête qui produisoit l'épingle d'Argow provenoit d'un poisson qui leur étoit inconnu, mais que l'autre provenoit du Saumon, et qu'on l'avoit même taillée et arrangée....

Enfin parut le témoin si important dans le procès, l'inconnu sur lequel Charles avoit rejeté avec tant de talent tout le crime.

Il fut contemplé avec une vive curiosité par toute l'assemblée, et l'on vit un auvergnat, petit, gros, et tel que l'avoient dépeint le concierge et le valet-de-chambre.

On confronta l'auvergnat avec eux; ils déclarèrent que c'étoit bien lui qui s'étoit introduit dans l'hôtel de l'évêché.

L'auvergnat déclara se nommer Jean Gratinat, être d'Auvergne, et demeurer à V......, dans les montagnes du Cantal.

— Avez-vous été à A....y? demanda le président.

— Oh bien !..... répondit-il.

— Combien de temps ?

— Six mois.

— Qu'étiez-vous venu faire?

— Gagner ma vie.

— Pourquoi vous êtes-vous en allé sitôt ?

— Parce que j'avois fait fortune.

— Comment cela ?

— Un gros monsieur m'a donné douze mille francs, et m'a fait reconduire, dans une belle voiture, à mon pays, pour avoir porté un paquet à l'évêché....

— Rien que cela?

— Et lui dire où étoit située une chambre....

Une profonde terreur régna dans l'assemblée.... Charles parut abattu.

— Reconnoîtriez-vous l'homme qui vous a donné les douze mille francs?

— Oui.

— Est-ce l'accusé ?

— Non.

Cette réponse fut accueillie par un murmure d'étonnement.

— Connoissez-vous l'accusé ?

— Oh ben !...

— Comment le connoissez-vous !.

— C'est lui qui m'a promis les douze mille francs, c'est lui qui m'a fait épouser Jeannette, c'est mon bienfaiteur..... c'est à lui que j'ai donné les renseignemens, et c'est lui qui m'a donné le paquet à porter à l'évêché.

— Accusé Jacques, demanda le président, reconnoissez-vous cet homme pour l'avoir rencontré à A....y ?

— Oui !...

Alors M de Ruysan prit la parole, et soutint l'accusation avec une facilité et une éloquence dignes de son prédécesseur.

Charles répliqua ; mais le plaidoyer qu'il fit ne roula plus que sur des raisonnemens spécieux, pleins de logique, mais de cette logique qui ne résulte plus des faits, qui ne s'appuie plus que sur les raisonnemens métaphysiques.

Le président résuma les débats avec talent, et posa la question qui n'étoit nullement embrouillée. Les jurés entrèrent dans la chambre des délibérations, et y restèrent quatre heures et demie.

Au moment où ils rentrèrent dans la salle, il y eut un mouvement de terreur et d'attention dans l'assem-

blée, et le chef du jury déclara, dans la forme imposante prescrite par nos lois, le *oui* de conviction qui s'échappoit de l'unanimité des consciences.

Argow fut condamné à subir la peine de mort.

A ce moment Argow se leva, et, s'adressant aux jurés : « Messieurs, leur dit-il, si par hasard il vous restoit quelque doute, et que l'un de vous fût tourmenté par sa conscience, je déclare que je suis coupable...... Ayant satisfait à la terre, j'espère que les cieux me pardonneront !.... »

Le criminel inspira, par ces paroles, une pitié qui se glissa dans tous les cœurs, et sur la place, lorsque la condamnation fut apprise

par la multitude, il y eut un grand cri qui prouvoit l'intérêt qu'il avoit inspiré.

La salle étoit vide, Jacques dans la prison; et Charles, désolé, la mort dans l'âme, fut chercher Annette, et l'emmener chez lui pour la préparer à cette fatale nouvelle qui fit l'objet des conversations de toute la ville de Valence.

CHAPITRE XXVI.

ANNETTE étoit assise dans le salon de madame Servigné la mère : elle étoit sur un fauteuil ; et, pâle, égarée, elle regardoit Charles dont l'effroi et la feinte tranquillité rendoient la figure un théâtre où se jouoient mille passions diverses. M. et madame Gérard, mornes, abattus, changés à ne pas les reconnoître, étoient debout avec madame Servigné, Adélaïde et madame Bouvier. Tous rangés en cercle autour de Charles, ils attendoient sa parole avec une anxieté sans égale-

— Cette heure, dit Annette, me sera comptée pour des siècles d'enfer!....

— Pouvez-vous soutenir un seul mot? lui dit Charles avec une espèce de férocité qui n'étoit que le résultat de cette horrible situation.

— Je suis chrétienne!.... répondit Annette.

— Il est condamné à mort!.... répondit Charles.

Madame Gérard et Adélaïde tombèrent évanouies..... madame Servigné recula épouvantée; mais Annette se leva, ce mouvement, produit par une horrible convulsion, fit tomber son peigne, ses cheveux se déroulèrent et devinrent épars sans qu'elle y fît la moindre attention. Elle, si chaste et si

pure ! cou elle que son nu épouvantoit jadis !....

— Charles ! .... viens ! .... Sortons ! ..... il me faut de l'air..... j'étouffe ; je n'étouffe pas de peur.... non..... un je ne sais quoi s'empare de moi.... sortons !..... En disant ces paroles, ses yeux s'animèrent, il y brilla une expression d'énergie sauvage ; elle leva ses bras comme si elle eût voulu exercer une force supérieure qui lui vint malgré elle.

Elle saisit son cousin, l'entraîna sans vouloir lui dire un seul mot et courut comme poussée par un démon.

Quand elle fut dans la rue elle s'écria : « Ah ! je respire !.... oh ! que l'air est bon ! qu'il fait frais !.... En ce moment, l'horloge du palais sonna minuit.

— Que voulez-vous faire?.... demanda Charles.

— Ce que je veux!.... s'écria-t-elle avec une énergie croissante, Dieu du ciel! ce que je veux, je veux une seule chose, le sauver!.... c'est mon éternelle pensée!.... c'est ma vie! mon âme!.... Ou je ne connois pas mon pouvoir, ou je le sauverai!.... J'ai en ce moment une terrible puissance!.... viens, et tu vas voir comme je souleverai tout un peuple. *On l'aime*, mille bras veulent le délivrer, il ne faut qu'une voix pour les rassembler, qu'une volonté pour les faire agir, il faut une âme à cette masse-là!.... je serai sa volonté, son âme, sa vie!...... éveillez-vous!...... au secours!....

— Taisez-vous, ma cousine, vous allez vous perdre !

— Hé ! que m'importe de me perdre, s'*il* est perdu !.... Avenir, fortune, vie, je veux tout sacrifier, je veux *le* sauver !.... seulement un an !.... une minute !.... holà ! braves gens, venez ici, venez m'aider !....

— Tais-toi !.... lui dit un homme enveloppé d'un grand manteau, et dont le chapeau étoit rabattu sur le visage.... tais-toi ! si l'on délivroit les hommes avec des paroles, ton cousin l'auroit fait.

— C'est Vernyct !..... s'écria-t-elle, *il* est sauvé !....

— Te tairas-tu !.... dit Vernyct, ne prononce pas un mot, et viens avec moi ? J'allois te chercher, car il n'y a que toi qui puisses le déter-

miner à nous suivre : enveloppez-vous de ce manteau, prenez ce poignard, et venez !....

— Pourquoi un poignard !....

— Pour vous défendre.

— Ah ! dit-elle, je ne veux blesser personne.

— Enfant, dit Vernyct, on enlève des prisonniers avec des roses, n'est-ce pas ?....

— Marchons !.... dit-elle, marchons !....

— Oui, dit Vernyct, vous serez notre étendard.

— Ah ! répondit-elle en marchant, si l'amour créoit des armées, vous seriez bien puissant....

Ils marchèrent en silence, mais, au détour d'une rue, ils furent arrêtés, et l'on cria à voix basse : « *Qui vive?*

— *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct, puis, allant vers les trois personnes qui gardoient le passage, il leur demanda : « *Où est Jeanneton?*....

— *Nulle part*, répondirent-ils..

Alors Vernyct passa sans difficulté. . . . .

Nous allons décrire, le plus succinctement qu'il sera possible, la prison de Valence, et sa position. Cette prison étoit un ancien presbytère qui, pendant la révolution, avoit subi cette triste destination. Ce presbytère étoit situé sur une petite place quarrée à laquelle aboutissoient deux rues différentes : l'une menoit à Durantal, et l'autre à la route de Paris.

La place étoit formée par des mai-

sons presque toutes bâties en bois, et les deux rues, dont nous venons de parler, étoient opposées l'une à l'autre en parallèle, de manière qu'elles longeoient les murs de la prison qui alors se trouvoit séparée par trois côtés de toute espèce d'habitation, car sa façade donnoit sur la place, et de chaque côté étoient les rues.

La porte de la prison étoit garnie de fer, et chaque croisée, chaque issue, sur la place comme sur les rues adjacentes, étoient enjolivées de gros barreaux de fer et de treillages en fil de fer qui ne laissoient aucun espoir de salut; enfin, il y avoit toujours à cette prison un poste très-considérable de soldats de la ligne, outre les gendarmes de ser-

vice. Ce poste étoit situé à côté de la porte même, et la salle du corps-de-garde communiquoit avec le rez-de-chaussée du presbytère. Il y avoit toujours une sentinelle en faction à la porte de la prison, mais sa guérite étoit du côté gauche, parce que le poste étant à droite, avoit sa sentinelle particulière, ce qui faisoit deux hommes de garde pour la porte seule de la prison, sans compter les autres sentinelles.

L'administration, d'après le grand intérêt que l'on avoit manifesté pour Jacques de Durantal, mais craignant aussi l'active amitié de Vernyct et la puissance d'Annette sur la multitude des campagnes, avoit ordonné, dès le commencement du procès, de doubler la garde,

et de faire de fréquentes patrouilles dans Valence.

Vernyct, pour qui la délivrance d'Argow étoit un sujet de contenter son ardeur, et que de semblables affaires aiguillonnoient, avoit résolu de venger son ami tout en le délivrant, et, dans sa haine contre la ville où les hommes l'avoient si justement condamné, il prit des mesures telles, qu'il falloit de grands secours à la prison pour empêcher cette délivrance.

En ce moment le terrible lieutenant, tenant Annette sous le bras, parcouroit avec activité tous ses postes, car l'instant fatal approchoit. Il avoit donné pour signal le son de la cloche quand elle sonneroit une heure du matin.

Il avoit réussi à rassembler, pendant tout le temps que le procès et son instruction durèrent, une trentaine de ses anciens corsaires, c'étoit tout ce qui en restoit : il avoit été à Vans-la-Pavée, à Paris, d'abord recueillir tous les renseignemens qui servirent si bien Charles dans sa première défense ; mais ensuite, pour convoquer une réunion générale de ses anciens marins. Ceux que l'on a vu, au commencement de cette narration, arrêter la diligence, n'y manquèrent pas ; et, avec les trois nègres dévoués, Vernyct réunit trente-sept hommes, qui, tous, les nègres exceptés, avoient coopéré aux pirateries d'Argow. Vernyct les avoit pérorés, et cette harangue feroit pâlir celle de Cati-

lina à ses complices, s'il nous étoit permis de pouvoir la rapporter. Le serment qu'ils prétèrent tous fut affreux : voici la conclusion : « L'on juroit d'obéir à Vernyet comme jadis l'on obéissoit au capitaine, le but étoit la délivrance de *l'ancien* (nom qu'ils ne cessoient, comme on l'a vu, de donner à Argow), que si l'on y parvenoit, ceux qui resteroient en vie seroient transportés aux Bermudes ; qu'on leur compteroit une somme fixe, et qu'ils iroient ensuite où bon leur sembleroit ; que, s'ils ne délivroient pas leur ancien, ils le vengeroient en désolant le pays jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts, jusqu'au dernier, les brigands, s'entend.

Maintenant la suite va faire voir

comment Vernyct s'y étoit pris pour délivrer son ami.

Il arriva sur la place avec Annette qui, en proie à une horreur que rien ne peut rendre, ne réfléchissoit plus, et n'avoit plus qu'une seule pensée, la délivrance de l'être qu'elle adoroit.

— Qu'avez-vous là?..... dit-elle à Vernyct, en sentant sur le dos de ce dernier une foule d'instrumens....

— C'est une hache, mon tromblon et ma giberne....

— Dieu! que va-t-il donc arriver!....

— Je ne sais pas encore comment cela se passera, mais nous sommes en guerre depuis que l'arrêt a été rendu!....

— Le sauverez-vous ?....

— Oui, ou nous péririons.

— Tous !.... demanda-t-elle.

Oui !....

— Tant mieux !... reprit-elle avec le regard et les gestes de la folie ; mais, Vernyct, écoutez ?.... si l'on échoue, promettez-moi de me tuer !.. car si je survivois.... je ne me tuerois pas moi !.... Ah ! ajouta-t-elle, je savois bien que *mes pressentimens étoient tous vrais !*....

Il faisoit en ce moment une horrible obscurité ; un silence étonnant régnoit, et l'on entendoit dans la place que les pas de deux sentinelles de la prison. Une heure sonna !....

Vernyct tressaillit, et Annette lui demanda ce qu'il avoit.

— Nous allons commencer à ce moment une vie d'enfer !

Annette jeta un cri, en disant : « Ah! je ne pourrai jamais voir de telles scènes!.... »

— Voulez-vous *le* sauver ?....

— Oui !.... dit-elle.

— Hé bien! fermez les yeux sur tout ce que vous allez voir!.... la mort pourra vous atteindre ; mais Jeanneton y est bien elle!. avec moi!....

— Me voilà!.... cria doucement une petite voix de femme.

— Silence!.... lui répondit Vernyct, et prends Annette avec toi, rends-toi dans la maison qui est au coin de la rue de Paris, et restes-y avec madame jusqu'à ce que Milo vienne vous chercher.

L'intrépide lieutenant resta seul; et, à ce moment, une ombre gigantesque, projetée par la lumière de la lune qu'un nuage laissa paroître un moment, se dessina sur le pavé.

— Un.... dit Vernyct : *qui vive?* Un homme parut et répondit à voix basse : « *L'ancien!* »

Au bout d'un gros quart-d'heure, trente-sept hommes avoient comparu ainsi, lentement et mystérieusement devant Vernyct; ils sembloient marcher sur du velours, car ils ne firent aucun bruit, et ils se rangèrent le long des maisons qui, de l'autre côté de la place, formoient le parallèle de la façade de la prison. Il les passa en revue pour s'assurer qu'ils y étoient bien tous.

Ayant fait, il se dirigea vers la rue qui menoit à Durantal, et là, demanda, à une troupe également rangée contre les maisons, si Jacob étoit venu...A ces mots, un homme, de la taille et de la corpulence d'Argow, se présenta, il étoit habillé absolument de même, et, à quelques pas, il devenoit presqu'impossible de ne pas s'y tromper.

— Enveloppe-toi de ton manteau pour n'être pas reconnu, lui dit-il, et prends garde de te faire tuer, au risque de passer pour un lâche.....

Enfin il s'assura par lui-même de l'arrivée d'une des voitures d'Argow, et il ordonna d'y atteler six chevaux qui se trouvoient dans une maison qu'il avoit louée sous un

nom emprunté (1). Il revint dans la place, et, retournant à la maison dans laquelle Jeanneton avoit peine à contenir Annette, il s'assura que trois chevaux sellés et bridés étoient prêts, ainsi que plusieurs déguisemens.

L'horloge annonça, en ce moment, une heure et demie, et les nuages étoient tellement noirs et rassemblés, qu'on ne pouvoit rien

---

(1) L'artifice, dont le terrible lieutenant se sert pour tromper la vigilance des gendarmes, est à-peu-près le même, dans un autre sens, que celui dont Catherine II se servit quand elle s'empara du pouvoir. En effet, au moment où la foule la proclamoit impératrice, un faux convoi, tel que pourroit être celui d'un empereur, traversa le peuple qui dut croire que Pierre II étoit mort.

(*Note de l'auteur*)

voir. Alors, à un signal donné par Vernyct, une boutique fut ouverte, un homme parut avec une torche, et les trente-sept brigands, jetant des cris effroyables, s'élancèrent sur le corps-de-garde et sur la prison avec la rapidité de l'éclair; trente-sept fagots furent lancés contre la porte, et l'homme à la torche y mit le feu.

A cette brusque et vigoureuse attaque, les deux sentinelles, sans crier qui vive, tirèrent ensemble et au hasard sur cette masse, en criant : « Aux armes !.... » le poste entier sortit; mais il fut enveloppé et combattu par les assaillans......

La flamme, attisée par l'homme à la torche, s'éleva dans le bûcher préparé, et bientôt le feu prit à la porte de la prison.

Aux cris terribles lancés par les soldats et par les brigands, tous les habitans de la place furent éveillés, et, apercevant des flammes, ils descendirent sans seulement se vêtir, en criant : « Au feu !... au feu !... » En un moment, de tous les côtés, arrivèrent des habitans, parmi lesquels étoient un bon nombre de paysans des environs de Durantal, parmi lesquels Vernyct avoit fait répandre le bruit qu'on alloit délivrer leur bienfaiteur.

Cette action, ce tumulte, rapides comme la pensée, furent en mouvement comme par magie. La troupe des brigands combattoit avec une extrême vaillance contre les soldats; les balles sifflèrent dans l'air, les cris augmentèrent, la ter-

reur se répandit comme une pluie d'orage, et d'horribles flammes éclairèrent le théâtre de l'action. Au milieu des brigands, étoit Vernyct qui les dirigeoit et les encourageoit, quand tout à-coup, sur un geste qu'il fit, ils se rangèrent en demi-cercle, et Vernyct lança sur le poste une telle décharge de mitraille, que tous les militaires, comme anéantis, disparurent, s'enfuirent ou moururent sans qu'on eût su comment. Alors, le lieutenant s'elançant avec sa hache vers la porte qui brûloit, lui donna, à travers les flammes, de tels coups de hache, et ses satellites firent tant d'efforts, qu'elle céda sous leurs coups. Ils entrèrent pêle-mêle par la porte principale, par celle de

communication entre la prison et le corps-de-garde, et furent suivis de la multitude. La maison d'où l'homme à la torche étoit sorti brûloit, les habitans des maisons voisines déménageoient, en sorte que rien n'étoit curieux comme le spectacle offert par cette place qui, un instant avant, étoit muette, tranquille, sombre et vide.

Elle étoit remplie d'une foule si abondante et si tumultueuse, qu'on ne pouvoit ni en sortir ni y entrer ; et, par les trois issues, la foule y abondoit toujours. Le tocsin sonnoit, on entendoit au loin la générale battre, et des cris horribles étoient lancés dans les airs par les prisonniers qui sentoient la fumée remplir la prison, et par les in-

cendiés qui sauvoient leurs effets, en tâchant de se faire jour à travers ce fleuve de peuple : de là, des combats particuliers qui établissoient au sein de la foule même des scènes d'horreur. A la lueur effrayante de l'incendie, on apercevoit les flammes dans la prison, et une épaisse fumée s'élevoit du faîte de ce palais du crime : il sembloit que ce fût un volcan prêt à lancer une lave terrible et lumineuse.

On entendoit un combat qui devoit être sanglant, dans l'intérieur de la prison ; les détonations d'armes à feu, les cris surpassoient ceux de la place, et l'on voyoit, par la porte et les fenêtres, des poutres enflammées tomber, des prisonniers se sauver en désordre, les uns nus,

les autres couverts de leurs vêtemens comme d'un chapeau préservateur. Les pompiers arrivoient avec leurs pompes ; le tumulte et la confusion, les cris et l'horreur étoient au comble, et tous ces attentats affreux se commettoient par des hommes plus affreux encore, et au profit d'un seul homme, auquel la société devoit donner la mort, et qui la méritoit mille fois.

Au moment où l'attaque de la prison commença, et que l'horrible tapage se fit entendre, Argow étoit à genoux dans sa prison, et prioit Dieu, avec ferveur, de lui pardonner ses crimes en faveur de la coupe d'humiliation qu'il devoit épuiser jusqu'à la lie.

Les cris, la fumée, le tumulte, le

tirèrent de sa méditation, et, quand il se releva frappé par le bruit de la mousqueterie tirée dans l'intérieur de la prison, il entendit de grands coups de hache que l'on donnoit dans sa porte, et vit paroître Milo, Vernyct et plusieurs hommes ensanglantés, brûlés, et dont les figures annonçoient la chaleur d'une action dangereuse.

— Sauvez-vous!.... vous êtes libre!....

Argow resta muet et immobile.

— Jacques, suis-moi!.... lui dit Vernyct.

— Non!... s'écria avec indignation le criminel; vous avez sans doute emporté d'assaut la prison, vous avez.....

— Ah! le voilà qui déraisonne!...

s'écria Vernyct en l'interrompant : allons ! tais-toi, vieux radoteur !.. et toi, Milo va chercher d'autres argumens....... Vous ? dit-il à ses brigands, gardez-le ! et ne l'écoutez pas !....

En ce moment des détachemens de gendarmerie à cheval et des troupes de ligne arrivoient, en hâte, par les rues adjacentes, et cherchoient à se faire jour à travers la multitude pour s'établir sur la place. A force de pousser, de battre et de fouler aux pieds cette multitude immense, la force armée avoit fini par entrer dans la place, et essayoit de se mettre en ligne, toute confondue qu'elle étoit avec le peuple. Alors la foule poussée par sa propre force, vers la prison, par un horrible flux

et reflux de têtes humaines, se replia tout-à-coup et brusquement sur elle-même : et un détachement des brigands, jetant un terrible *hourra* de joie, crioit à la délivrance, et portoit en triomphe le criminel!.... La foule, rangée en demi-cercle devant la prison, les vit passer : ce chœur, armé jusqu'aux dents, et composé d'hommes aux vêtemens brûlés ou en désordre, et ayant d'horribles figures rendues plus horribles encore par l'effroyable réverbération de l'incendie à reflet rougeâtre, conduisit Argow vers la voiture que le peuple apercevoit, et dont les six chevaux hennissoient. A cette vue, et au cri général : « Il est sauvé !..., il est sauvé !.... » répété par des milliers de voix, l'escadron

de gendarmerie à cheval, stimulé par le chef, fendit vigoureusement la foule sans s'inquiéter des malheurs, et passant rapidement sur le ventre de chacun, chacun hurla, beugla, cria : les jambes, les bras, les oreilles furent meurtris ; mais, au moment où les gendarmes arrivèrent à la voiture, elle partit au grandissime galop vers Durantal, et l'on vit l'escadron la poursuivre à toutes brides. Les brigands qui venoient de porter Argow à sa voiture, se mêlèrent à la foule ; mais tous, selon les instructions de leur chef, coudoyèrent, foulèrent cette masse, et vinrent devant la prison se former en bataille.

Milo avoit été chercher Annette et Jeanneton. Il les fit passer par

les débris d'un mur du jardin de la prison que l'on avoit abattu, et il les amena, à travers l'incendie, jusqu'à Argow, qui refusoit obstinément de partir.

Plus l'on attendoit, et plus la force armée que, sur les avis réitérés l'on ne cessoit d'envoyer, mettoit de régularité dans ses mouvemens et de patience à s'ouvrir un chemin dans la foule que l'on faisoit écouler. Le danger devenoit pressant, et si Vernyct n'avoit pas compté sur de grands délais, il avoit pris des précautions en cas de malheur; aussi, en ce moment, tous les brigands se tenoient sous le porche enflammé de la prison, èt s'apprêtoient à soutenir un siége, s'il le falloit, et à s'enfuir par les derrières

aussitôt que le *sauve qui peut!* auroit été proclamé, car ils avoient un autre rendez-vous général après l'expédition. Ceux qui seroient blessés devoient être mis à mort par les vivans, et nul ne devoit se laisser capturer.

Ce fut en ce moment critique qu'Annette et Jeanneton traversèrent les corridors enflammés, et arrivèrent, conduites par Milo, dans la cellule où le criminel haranguoit, avec son ancienne énergie, ses anciens corsaires, et tâchoit de les faire rentrer dans le devoir, et de les soumettre aux lois. Cet homme, condamné à mort, prêchant au milieu d'un incendie, et s'obstinant à périr, offroit un tableau curieux.

— Tu ne veux pas te sauver!....

s'écria Annette en se précipitant sur lui, et le couvrant de ses larmes : elle étoit les cheveux épars, les yeux égarés.

— Je suis condamné à mort !..... reprit-il.

— Hé bien ! soit, dit Annette, mais il est des morts glorieuses que l'on peut aller chercher quand on est condamné. Sauve-toi, et vas mourir, au milieu d'un combat, pour l'indépendance d'un peuple ! meurs en héros, en écoutant les cris de liberté, d'indépendance ou de victoire !... Cours voir tout un peuple t'appeler son libérateur : meurs ainsi, et non sur un échafaud, au milieu d'un peuple curieux... Tu seras mon époux de gloire, et je combattrai à tes côtés, je mourrai avec toi !...

· · Douce colombe, s'écria Jacques, tu es là au milieu de l'horreur et de l'infamie comme un ange, et ta voix semble celle du ciel !....

— Ecoute-là donc! et vis pour léguer à ton fils un héritage de gloire, au lieu du sanglant héritage d'opprobre dont ton sang arroseroit sa tête !..... Viens !..... viens !..... suis-moi !..... Qu'*il* vive !.... qu'*il* vive !.... s'écria-t-elle avec enthousiasme ; et, voyant l'incendie s'accroître, la fumée devenir épaisse, elle sentit couler en elle un autre sang, une autre énergie, qui lui étoient envoyés comme du ciel ; elle regarda Argow, le saisit, et, le soulevant, elle l'emporta à travers le corridor embrasé, en pliant par fois sous ce faix chéri. Elle fut suivie de Jeanneton et de

Vernyct qui l'admirèrent éviter les poutres enflammées, et voler à travers l'incendie comme une créature privilégiée que les flammes eussent eu ordre de respecter.

A ce moment une horrible détonation eut lieu, et annonça, par le bruit des tambours qui retentirent, que les soldats avoient remporté la victoire. Vernyct courut à travers les flammes, il rallia les brigands épouvantés, il les réunit, et, ayant lancé une dernière décharge sur la troupe, il s'écria, d'une voix tonnante : « Sauve qui peut !.... »

A cet horrible cri répété, ils s'élancèrent tous dans le jardin, et léguèrent aux vainqueurs une maison que l'incendie gagnoit déjà.

Cependant Annette, Jeanneton, Milo, Argow, s'étoient déguisés : montant alors sur trois chevaux, ils se sauvèrent à toutes brides sur la route de Paris, et l'abandonnèrent au premier chemin de traverse qui se présenta. Vernyct avoit de l'or sur lui.

Laissons-les fuir..........

On finit à Valence par faire un cordon de troupes autour de la prison qu'on laissa brûler ; on dissipa la foule avec une peine infinie, on éteignit le feu des maisons, et trois jours après l'on rechercha et l'on ensevelit les morts que l'on pût retrouver dans les décombres.

L'on avoit arrêté une foule de personne, l'ordre étoit rétabli, non sans peine, et diverses relations, toutes plus exagérées les unes que

les autres, couroient par toute la contrée sur l'événement de cette terrible nuit.

L'on portoit le nombre des brigands à trois cents, et mille autres choses pareilles.

Une circonstance certaine, c'est que, parmi les personnes arrêtées, l'on n'en reconnut aucune qui pût être suspecte. L'on avoit pas encore de nouvelles de la voiture que les gendarmes poursuivoient, et la police de Valence agissoit avec la plus grande activité dans tout le département pour parvenir à retrouver le criminel et les auteurs de l'horrible attentat dont on vient de lire les détails. Mais la multitude des témoins enfanta une multitude de versions, et l'autorité, occupée

de la foule d'incidens que cette affaire présenta, se perdit dans le dédale des mesures à prendre.

L'on trouva, le quatrième jour, le corps du concierge et tous ceux des employés de la prison. On reconnut sur la place les corps de huit soldats, de vingt personnes de la ville, et dans la prison, neuf corps de personnes inconnues que l'on présuma devoir être ceux des complices de Vernyct, attendu qu'ils étoient tous hommes, et qu'auprès des corps il y avoit des armes.

Voilà tous les renseignemens que l'on eut, et d'après lesquels on se mit à agir. Nous laisserons cette affaire, et, dans le chapitre suivant, nous marcherons avec les fugitifs.

CHAPITRE XXVII.

Annette étoit en croupe sur le cheval d'Argow, Jeanneton sur celui de Vernyct, et le fidèle Milo galopoit en avant pour lever les obstacles qui pourroient s'opposer à leur fuite. Mais n'ayant éprouvé aucune difficulté à sortir de Valence, une fois qu'ils eurent atteint la grande route de Paris, ils lâchèrent la bride aux excellens chevaux que Vernyct s'étoit procurés, et, en quatre heures, ils mirent une quinzaine de lieues entr'eux et Valence, et se trouvèrent dans la campagne à l'abri de

toute poursuite, tant que les événemens de Valence ne seroient pas officiellement transmis par l'autorité aux moindres fonctionnaires.

Ils avoient eu soin d'éviter tous les villages et toutes les habitations; mais dès que le jour parut ils furent forcés de chercher un asile, car le cheval de Milo étoit mort de fatigue et cet avertissement leur prouva que les leurs ne tarderoient pas à les abandonner.

Alors Vernyct indiqua un village retiré dans les terres, et ils s'y rendirent. Annette n'avoit pas cessé, pendant toute cette route si fatigante pour elle, de tenir son mari embrassé, et, lorsque les circonstances le permettoient, elle le couvroit de baisers, et, quand ses

discours annonçoient qu'il désapprouvoit cette fuite ; elle lui rappeloit, par de douces et tendres paroles, qu'elle portoit dans son sein un enfant qu'il ne falloit pas abandonner. Cette Annette qu'on a vue si religieuse, si rigide, courboit maintenant la religion tout entière sous son amour, et, quand celui qui jadis ne connoissoit même pas l'image du Christ lui disoit qu'ils trangressoient toutes les lois divines et humaines, cette vierge pure répondoit : « Si nous réussissons, c'est que Dieu le veut !.... » Paroles qui, de tout temps, ont été l'argument des vainqueurs.

Ils entrèrent tous dans une misérable cabane dont le dehors annonçoit une auberge, et là, Vernyct

tint conseil avec Jeanneton et Milo; car Annette et Jacques étoient incapables de penser aux choses de ce monde : ils ne voyoient qu'eux, et encore le temps leur paroissoit-il trop court. Argow, en s'occupant exclusivement de son épouse chérie, trouvoit moyen de faire taire l'horrible souffrance de son cœur par une si douce volupté, et il goûta un plaisir inconnu à l'aspect du sourire patient et forcé qui erroit sur les lèvres adorées d'Annette. Ce sourire étoit comme un manteau qui cachoit un enfer de douleurs.....

En ce moment, ils oublièrent cependant tout, car les habitans de la maison étant absens, et pour la première fois se trouvant au sein de la misère, Argow cherchoit à placer

Annette sur une couche qu'il décora de tous les vêtemens dont il pouvoit se passer ; de son côté, Annette tâchoit de lui persuader qu'elle étoit bien, qu'elle ne souffroit pas ; et ce combat mutuel d'attentions, d'égards, cette curieuse envie de lire dans les yeux l'un de l'autre, leurs désirs, enveloppa cette chétive cabane du voile diapré de l'amour, et leur donna la faculté d'oublier leur cruelle position.

Pendant qu'ils étoient ainsi presqu'heureux au sein du malheur, Vernyct, Milo et Jeanneton, se consultoient sur le seuil de cette cabane.

— Nous avons encore deux jours et deux nuits, au moins, disoit Vernyct, avant que l'on se mette

réellement à notre poursuite ; mais, alors, tout sera contre nous.... Que faire pour regagner Valence, Durantal et la route qui nous mènera à nos relais pour aller à A.....m..... où j'ai ordonné que nos deux vaisseaux nous attendissent, car on devoit savoir qu'ils étoient à Fréjus, et j'ai sagement changé leur position.

— Nous ne pouvons plus aller à cheval !..., dit Milo; monsieur, vous et moi, irons bien à pied, mais ces deux dames ?....

— C'est vrai, répondit Vernyct ; hé bien ! nous les abandonnerons....

— Nous séparer de vous !.... s'écria Jeanneton, j'aimerois mieux marcher toute ma vie sans me reposer une minute ! ah ! vous ne nous connoissez pas !....

— Madame Annette !.... crioit-elle, et Annette accourut : « Madame, ils veulent nous laisser ici et s'en aller sans nous !.... est-ce que vous ne vous sentez pas la force d'aller jusqu'au bout du monde à pied ?....

— Je n'irois pas seule.... répondit Annette avec un délicieux regard ; mais, avec lui, je marcherois mille ans sur des cailloux, et pieds nus !...

— Mais, dit Vernyct en admirant l'enthousiasme de ces deux êtres charmans qui se tenoient par la main et regardoient le ciel comme si elles étoient inspirées, tant leur exaltation et leur courage étoient rehaussés par ces cruelles circonstances, mais, mesdames, vous avez des souliers de satin et des bas de soie ?....

— Quand nous les aurons usés, reprit Annette, nous prendrons des souliers de paysan!....

— Chère Annette, dit Argow en serrant sa femme dans ses bras, vous êtes des créatures toutes célestes!....

L'ingénieuse sollicitude du nègre lui avoit déjà fait trouver le pain noir des habitans de la cabane, et il faisoit cuire des poulets qu'il avoit attrapés et arrangés. Pendant qu'il apprêtoit le repas, Vernyct dit à Argow : « Nous avons trente-cinq lieues à faire avant de regagner l'endroit où mes hommes seront rassemblés; et, pour être sûrs que nous pouvons nous rendre au mouillage où sont nos vaisseaux, il faut que nous y soyions dans deux

jours : or, comme nous devons passer par les campagnes de Valence et de Durantal, car le rendez-vous est à une lieue de l'auberge de Jeanneton, dans la forêt, il est nécessaire de faire, pendant la nuit et par les routes de traverse, ce trajet périlleux. Une fois chez Jeanneton, nous sommes sauvés, car les relais sont préparés.

— Vernyct, lui dit Argow, le ciel m'est témoin que tout ce que tu fais est contre ma volonté.....

— Ah! dit Vernyct, voilà encore du radotage!.... Oh! mon pauvre capitaine!....

Milo vint leur dire que le repas étoit servi : Jeanneton, toujours gaie et folle, même au sein des périls, avoit fait, de l'un de ses ju-

pons, une nappe, et les mouchoirs servirent de serviettes. Elle fit mille plaisanteries en les voyant manger avec leurs doigts ; et, lorsque les possesseurs de la cabane entrèrent et virent le nègre qui leur demanda ce qu'ils vouloient, ils furent saisis de frayeur : ce fut Jeanneton qui leur persuada de manger de leurs poulets avec eux, et qui les rassura en leur parlant patois. Le repas fini, Vernyct les surprit encore bien davantage en leur laissant deux pièces d'or, et leur recommandant le secret.

Vernyct étoit, d'eux cinq, celui dont le costume devoit donner le plus de soupçons : il avoit, sur sa tête, un madras à moitié brûlé, son manteau l'étoit aussi de tous côtés ;

il portoit une ceinture large et rouge qui contenoit des pistolets ; son tromblon, qu'il nommoit *sa fille*, étoit passé en bandoulière avec un sac plein de balles et de charges de poudre, et ses bottes teintes de sang, de boue et de poussière, son pantalon rempli de taches, ses gros gants brûlés, tout annonçoit et indiquoit l'auteur de l'incendie de Valence ; aussi Milo gagna-t-il avec peine de pouvoir mettre en ordre les vêtemens du lieutenant, et lorsqu'on se mit en route, le bon nègre ne craignit plus de voir leur petite caravane arrêtée au premier village à cause de l'équipage du chef. Le tromblon, le sac, tout fut soigneusement caché sous le manteau, et le madras fut légué au premier fossé que l'on rencontra.

Milo resta constamment en arrière; Vernyct et Jeanneton, se tenant par la main, formoient l'avant-garde, et au milieu, à cent pas de distance et de Milo et de Vernyct, Annette et Argow marchèrent ensemble.

— Ah! disoit-elle, je l'aime bien mieux errant et vagabond que sous les verroux de cette horrible prison!....

— Et Dieu?.... répondit Argow.

Annette baissa la tête, et une larme roula sur sa joue.

Ils marchèrent tout le jour avec un courage inoui, et, malgré mainte et mainte alarme, ils réussirent à refaire, à pied et sans être aperçus, tout le chemin qu'ils avoient parcouru à cheval, pendant la nuit.

Ils arrivèrent, sur le soir, aux environs de Valence, mais du côté de Paris. Annette et Jeanneton étoient si fatiguées, qu'Argow portoit sa femme, et le nègre Jeanneton. Les souliers de satin étoient déchirés, les pieds des deux femmes étoient ensanglantés, et cependant elles ne jetoient pas un seul cri de plainte ; lorsque Vernyct ou Argow les regardoient, elles trouvoient encore assez de force pour sourire, et les douces mains d'Annette caressoient, comme par instinct, les cheveux d'Argow; car elle étoit si horriblement fatiguée que c'étoit tout au plus si leurs yeux pouvoient regarder dans la campagne pour veiller au salut des fugitifs.

Alors, la nuit étoit venue, et Ver-

nyct, en s'orientant, reconnut qu'ils approchoient d'un bois épais, ne voulant pas se hasarder à entrer soit dans une auberge, soit dans un village, ils se jetèrent dans le bois.

Ils s'y avancèrent avec précaution; Vernyct tenoit *sa fille* toute chargée à la main, et alloit en avant.

— Nous sommes là dans une belle salle pour passer la nuit!.... dit Jeanneton.

— Chut!.... s'écria de loin Vernyct; au diable les femmes!.... elles parlent toujours.

Ce *chut* les fit rester en suspens; ils s'arrêtèrent, et, dans le silence de la nuit, ils écoutèrent leurs cœurs battre avec violence.

— J'ai une effroyable peur!.... dit Annette à voix basse.

— Soyons résignés !.... lui répondit Argow.

— Je te fatigue?...

— Non....

Alors ils entendirent une voix rauque qui leur cria un : « Qui vive!...» suivi d'un horrible jurement.

— *Daphnis et l'ancien!* répondit Vernyct, s'apprêtant à combattre.

— *Où est Jeanneton?*... demanda joyeusement l'inconnu.

— *Partout et nulle part*, répondit Vernyct, et sur-le-champ il dit à la petite troupe d'avancer.

Alors ils virent briller une lumière, et en un instant ils furent dans une espèce de grotte au milieu de laquelle ils aperçurent un homme qui faisoit griller un mouton tout entier... Vernyct reconnut

un de ses trente-sept acolytes, et ce brigand, après avoir témoigné la plus vive joie en voyant *son ancien* et sa compagnie, raconta comment il avoit été poursuivi tous les jours par les gendarmes, et comment il avoit trouvé cet asile, comptant le lendemain regagner, au péril de sa vie, le poste indiqué par le lieutenant.

Les événemens de la nuit dernière, la course à cheval et la fatigue morale, enfin tout ce qui avoit agité Vernyet et ses compagnons étoit si violent, qu'après avoir partagé le repas du fugitif, ils succombèrent tous au sommeil. Quand Annette les vit ainsi couchés et ensevelis dans le repos, elle trembla et dit à Jeanneton : « Ma sœur, car tu l'es d'âme et de cou

rage, écoute? veillons-les! l'une de nous sera en avant à cent pas, l'autre à cent pas en arrière, nous jetterons un seul cri en cas d'attaque, et celle qui ne criera pas viendra les avertir. »

Alors, ces deux femmes, toutes mourantes qu'elles étoient, se traînèrent à la distance convenue, et s'assirent sur leurs schalls. Elles eurent la constance sur-humaine d'écouter, pendant toute la nuit, le moindre bruit du feuillage, les pas des animaux, le vol des oiseaux, et de veiller ainsi à la sûreté des proscrits.

Elles eurent le bonheur de voir l'aurore paroître et le soleil se lever sans avoir eu lieu de troubler le repos des criminels: elles rentrèrent,

et leur arrivée réveilla en sursaut le lieutenant qui fut stupéfait de leur courage et de leur constance. Il embrassa Jeanneton à l'étouffer, en lui disant: « Nous ne sommes rien, nous autres!... » et l'intrépide lieutenant essuya, avec son manteau, des larmes qui rouloient dans ses yeux.

On tint encore conseil, et, grâces aux connoissances topographiques du compagnon d'infortune que Vernyct avoit rencontré, on connut parfaitement bien les chemins que l'on devoit parcourir pour éviter Valence et Durantal, et arriver néanmoins à la forêt qui se trouvoit non loin de la demeure de Jeanneton.

Le corsaire leur promit de toujours aller un demi-quart de lieue en avant, et il dût tirer un coup de

carabine au moindre danger. « Si je rencontre les gendarmes, ajouta-t-il, n'ayez pas la moindre inquiétude sur mon compte, je ne cours aucun risque, car j'ai l'habitude de me sauver de leurs griffes. »

La caravane se remit donc en marche ; mais cette journée fut tout entière employée à faire des détours, des contre-marches, des courses rapides et tout-à-coup ralenties. Annette et Jeanneton avoient enveloppé leurs pieds mignons de linge, et s'étoient fait des sandales avec les débris du chapeau du corsaire ; alors elles purent marcher, mais lentement, et, dans les grandes occasions, Argow et le nègre les portoient.

Ils approchèrent de Valence, aux

environs de laquelle on ne les cherchoit certes pas; mais, en apercevant les maisons, ils eurent une terrible peur, et ne tournèrent la ville qu'avec la plus grande difficulté : les chemins creux, les hauteurs, furent soigneusement suivis, et, quand il falloit traverser une plaine, Annette et Jeanneton étoient employées comme à l'armée les éclaireurs.

Enfin la nuit vint, et ils n'avoient encore rien mangé depuis le matin, mais ils avoient réussi à aller en deçà de Valence, vers Durantal, et il ne leur restoit plus que quinze lieues à faire pour gagner l'auberge de Jeanneton où se trouvoit le premier des relais préparés par Vernyct pour gagner le mouillage et s'embarquer.

A ce moment ils se trouvoient à cent pas d'un village distant de deux lieues de Valence, et de trois de Durantal. Le corsaire se replia sur la caravane, et revint dire qu'il venoit de voir une auberge séparée d'environ six cents pas du reste du village : elle étoit située sur la grande route, de manière qu'en cas de surprise, l'on pouvoit, en trois bonds, se réfugier dans un endroit inaccessible qui lui étoit connu pour lui avoir déjà servi de retraite ainsi qu'à ses camarades. Il s'engagea à introduire, sans danger, la petite troupe, et, sur cette assurance, l'on se dirigea vers l'auberge.

Le corsaire entra seul, et demanda trois chambres et un souper pour huit personnes. Ayant vu l'auber-

giste seul avec sa femme, il ressortit, fit entrer Annette, Jeanneton, Vernyct et Argow, en masse, dans une salle basse, contigue à celle ou se tenoient ordinairement les voyageurs. Quant à Milo, il lui dit de s'introduire par les fenêtres, parce qu'il étoit trop connu comme domestique de madame de Durantal.

En voyant passer ces cinq personnes dans un pareil équipage, la terreur s'empara de l'hôte et de sa femme; et, pendant que Vernyct et Milo, qui étoit monté par la croisée, arrangeoient la table, l'on entendit la conversation suivante :

— As-tu vu comme ils étoient armés ?

— Oui; mais que penses-tu de ces gens-là?

— Hum!.... ils n'ont pas bonne mine.... ce sont peut-être les brûleurs de la prison....

Alors le corsaire entra subitement, et leur dit : « Comment, vous n'avez encore rien mis à la broche?.... Vertu de grenadier! voulez-vous bien faire rôtir tout ce que vous avez.... Tenez, dit-il en leur montrant vingt pièces d'or que Vernyct lui avoit remises, voilà ce que vous gagnerez ce soir, si vous voulez observer deux choses : *discrétion et silence*.... Cinq cents francs ou votre maison brûlée..... choisissez.... »

— Oh! c'est tout choisi!.... dit la femme ; quand il viendra quelqu'un, nous tousserons, et mon homme, pour ne pas vous décéler, car je vois qui vous êtes....

— Silence !.... s'écria le corsaire.

— Vous servira par l'autre porte : tenez, monsieur, voici la clef de la porte du jardin.

— C'est bon, dit le corsaire ; allez vîte en besogne....

Le souper ne tarda pas à être servi, et toutes les armes étoient préparées en cas d'attaque. Le souper terminé, tout le monde étoit trop fatigué pour se remettre en route ; alors on résolut de coucher dans l'auberge. On dressa pour Vernyct et Argow une échelle appuyée contre la croisée de leur chambre, enfin le corsaire et Milo veillèrent toute la nuit en faisant sentinelle.

Il n'y eut encore aucun événement, et ils passèrent dans l'auberge même une partie de la matinée; mais

sur le midi, pendant qu'ils s'apprêtoient à quitter l'auberge, et au moment où ils étoient tous réunis dans la chambre haute qui donnoit sur l'escalier, ils entendirent entrer beaucoup de personnes, et l'aubergiste et sa femme tousser avec une violence et une complaisance très-significatives. La terreur les fit rester muets et sans force; ils prêtèrent l'oreille et entendirent la conversation suivante :

— Hé bien, la mère, vous êtes donc enrhumée ce matin?....

— Oh! mon dieu, oui, monsieur le brigadier; mais vous vous portez bien, à ce que je crois?

— Parbleu, non, car depuis trois jours nous faisons un métier que jamais je ne pensois faire étant gen-

darme !.... et voilà sept hommes qui sont sur les dents comme moi !.... Vous savez ce qui s'est passé ?

— Oui, qui est-ce qui ne le sauroit pas !.... (Ici le corsaire dit à voix basse à Vernyct : Ils ne sont que sept !....) On m'a dit qu'il y avoit eu au moins trente bourgeois de Valence de tués, une maison brûlée, sans compter la prison.

— Bah, dit le gendarme en riant, elles étoient *assurées!*... Donnez-nous du vin ?

— Que venez-vous donc faire par ici? leur demanda-t-elle en leur versant à boire ?

— Vous ne savez donc pas, leur dit le brigadier en mettant son sabre entre ses jambes, cet enragé.... Vernyct, qu'ils l'appellent, c'est un lion;

cet homme là!.... c'est celui qui a délivré son ami, M. de Durantal.... n'avoit-il pas fait courir après une voiture vide!.. on ne l'a attrapée qu'à douze lieues de Paris, et l'on n'a trouvé qu'un bourgeois de Valence qui ressembloit à M. de Durantal....

— C'est, par ma foi, drôle! s'écria l'hôtesse....

— Oui, mais ce qui n'est pas drôle, c'est que nous avons crevé nos chevaux, et que nous sommes revenus à pied.

— Ah! c'est vous qui avez couru!

— Oui, moi et bien d'autres; mais nous ne sommes revenus que sept, parce que l'on a laissé les camarades en surveillance sur toute la route.

— Oh, dit l'hôtesse, ils ne peuvent pas vous échapper.

—Hum, dit le gendarme, ce sont de fiers hommes !....

— Qui a-t-il de nouveau à Valence ?

L'hôtesse leur versoit du vin à chaque instant, et le corsaire, croyant s'apercevoir qu'elle vouloit les griser, fit signe à Vernyct de rester tranquille. Annette se mouroit de peur, et parloit à Argow pour le contenir, car il vouloit se livrer plutôt que d'occasionner de nouveaux malheurs.

— Il y a, reprit le brigadier, que l'on a découvert que c'est Vernyct, l'ami de Jacques, qui avoit mis tout en mouvement. On a arrêté bien du monde, et l'on fait des poursuites : on instruit une affaire dans laquelle tout le monde est compromis : les gens les plus inconnus ont eu peur,

mais des témoins ont déclaré que madame de Durantal, son mari, son nègre, s'étoient enfuis par la route de Paris, et l'on est sur leurs traces... on les a vus je ne sais où, et il y a ordre de visiter toutes les auberges.

— Dieu merci, ils ne sont pas dans la mienne, dit l'hôtesse, car je ne crois pas qu'il leur prenne envie de retourner à Durantal.

— C'est égal, il faut visiter tout.... A boire!.... On a mis tout le pays en état de siége.... Croyez-vous qu'on laissera des brigands rôtir la prison, le concierge, brûler la moustache à tout un poste, en risquant d'incendier une ville, délivrer un condamné, sans qu'on les extermine tous?.... Vous n'avez personne en bas?... Le brigadier se leva et visita

la chambre où l'on avoit dîné la veille.

—Diable, vous avez eu du monde.

— Oh, ils sont partis.

— Quels étoient ces gens là?

— Des marchands....

— Restez vous autres!.... dit le brigadier en montant l'escalier. L'hôtesse pâlit, tout en espérant qu'ils se seroient sauvés. Le brigadier parvint à la chambre où étcient rangés le corsaire, Vernyct et le nègre, et, en ouvrant la porte, il les aperçut qui tous trois tenoient leurs armes braquées. En les voyant, il dit : Oh, oh!..... chut, ami...... c'est Golburn!.... — Allons, s'écria-t-il à haute voix, la mère, il n'y a personne!....

Vernyct et Milo se regardoient

avec le plus profond étonnement, quand le corsaire leur dit : « C'est un des nôtres qui de tout temps a été gendarme....

Au bout de dix minutes, le b rigadier remonta, et leur dit : « Allez par N..... il n'y a encore personne, je crois ; mais prenez bien des précautions, car nous sommes semés comme les cailloux, et dans chaque village il y a des postes *de la ligne.*

Depuis long-temps le brigadier était suspect, et il y avoit toujours, dans les hommes qu'on lui donnoit à conduire, un surveillant auquel son grade étoit promis, si l'on pouvoit le convaincre de perfidie et de trahison. Ce surveillant, en voyant Golburn retourner à l'auberge et laisser ses sept hommes sur le che-

min, conçut des soupçons, et revint avec précaution dans l'auberge : il y entra, et, montant l'escalier, il se montra brusquement avec son monde.

— Perdus! perdus!..... s'écria le corsaire en voyant les chapeaux bordés et Golburn se ranger du côté des gendarmes, en leur disant : « Vous voyez que je ne me doutois pas en vain que cette sorcière d'hôtesse nous cachoit quelque chose.... en avant!.... »

Un combat très-vif s'engagea entre les gendarmes et les trois défenseurs d'Argow, mais, après trois décharges de mousqueterie, les gendarmes abandonnèrent la place en laissant trois morts : le brave corsaire avoit une blessure si grave,

qu'il pria le nègre de l'achever, afin de ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi.

Vernyct et le nègre avoient reçu deux balles, mais elles avoient porté dans les chairs, et, après s'être pansés, ils rejoignirent en hâte Argow, Annette et Jeanneton, qu'ils trouvèrent dans l'endroit indiqué par le corsaire.

CHAPITRE XXVIII.

— Cette dernière affaire est la plus malheureuse ! s'écria Vernyct, car ils vont être désormais sur nos traces, et, à moins d'une grande célérité, il sera difficile de leur échapper. Nous n'avons pas à balancer, il faut nous mettre en marche car nous avons une nuit de repos, nous ne sommes plus guère qu'à dix lieues, et à la nuit nous prendrons le chemin à vol d'oiseau.

Ce discours ranima l'espoir dans le cœur d'Annette, qui heureusement ne réfléchissoit pas encore, tant

elle étoit absorbée par son amour et les dangers. Si une voix lui avoit crié : « Mademoiselle Gérard, compagne des hommes les plus criminels que la terre ait portés, les veille dans leur sommeil!...» elle eût demandé la mort à grands cris. En ce moment elle en étoit fière, elle regardoit Argow avec orgueil! Tous ses pressentimens n'étoient-ils pas accomplis?... Non il y avoit une horrible image de l'avenir qui n'étoit pas réalisée.

Enfin, ils se remirent en marche, et, après avoir passé deux nuits et un jour comme ils avoient passé les deux précédens, c'est-à-dire en proie à des transes perpétuelles, à des peurs paniques et à des terreurs si cruelles, qu'Argow commençoit à trouver la mort plus douce qu'une

telle vie ; ils arrivèrent enfin au rendez-vous donné par Vernyct à sa troupe.

C'étoit dans l'endroit le plus épais d'une forêt. Des rochers et des cavernes faisoient de ce lieu une forteresse où cent hommes pouvoient tenir en échec plus de dix mille hommes de troupes réglées. Arrivé au chêne désigné, Vernyct dit à Annette, à Jeanneton et à Argow, de s'asseoir en toute tranquillité, et qu'il espéroit que désormais ils parviendroient au bord de la mer sans difficulté. Alors, par trois fois, il jeta un cri rauque et bizarre, et à l'instant on entendit du bruit dans les arbres, dans les rochers, et il sembla que tous les hommes qui parurent fussent sortis de dessous terre ou tombés du ciel.

— Combien êtes-vous? demanda Vernyct sans les voir encore.

— Vingt-neuf, répondit une voix.

— Nous sommes trahis, je crois, dit Vernyct à voix basse, car je ne connois pas cette voix-là!....

— Qui es-tu? demanda-t-il.

— Flatmers!....

— Bravo! s'écria Vernyct; amis, apportez des lumières, que l'on veille à six cents pas à la ronde, et que l'on apporte des lits de mousse; servez-nous un repas, et nous règlerons nos comptes.

A ces mots, un *hourra* général s'éleva dans l'antique forêt, et bientôt on apporta des flambeaux : ces figures terribles, et toutes marquées au coin de l'énergie et du courage le plus féroce, effrayèrent Annette

qui se pencha dans le sein d'Argow.

— Ce sont eux qui l'ont délivré!... lui dit Vernyct. Cette phrase la fit regarder avec moins d'horreur ces brigands qui sourioient en voyant, au sein de la nuit, au milieu des rochers et du silence de la forêt, deux têtes aussi pures et aussi célestes que celles d'Annette et de Jeanneton. Jamais deux femmes n'éprouvèrent plus de marques de respect et de dévouement. Ces hommes grossiers, devant les femmes de leurs chefs, devinrent soumis, souples et dévoués comme à des divinités. Elles n'avoient qu'à jeter un regard, il étoit interprété et satisfait.

On leur fit une tente avec des feuillages, et tous donnèrent leurs

habits pour empêcher les effets de l'humidité. Argow et sa femme y entrèrent, et l'on plaça des sentinelles à cent pas de cet abri champêtre.

Vernyct eut le sien, puis, le repas fini, le silence régna dans la forêt, comme s'il n'y eût eu aucun être vivant.

Vernyct leur distribua les sommes convenues; et quand toutes ses instructions furent reçues par tous ses hommes, celui qui avoit eu le commandement en son absence, lui procura une grande surprise.

— Capitaine, dit-il, il n'y a plus rien à chercher, l'ancien et nous tous sommes sauvés !....

— Comment !.... demanda Vernyct.

Alors le vieux Tribel le mena

dans une avenue du bois, et là lui montra un de ces grands chariots qui servent aux rouliers. Cette charrette étoit chargée de fausses caisses, ballots, etc., si bien imités, que Vernyct, regardant avec étonnement le corsaire, lui demanda ce que cela signifioit. Ce dernier fit un geste d'épaule, en répondant :

— Hé! mon lieutenant, êtes-vous fou de vouloir aller en poste gagner, avec vos relais, la côte et nos vaisseaux? vous seriez pris mille fois pour une. Tenez?.... A ces mots, il leva la masse de ballots qui sembloit être derrière la voiture, et il fit voir à Vernyct que sous cette masse de tonneaux et de ballots, dont le poids sembloit faire plier la voiture, ils avoient pratiqué très-ingénieuse-

ment une petite salle dans laquelle on avoit artistement ménagé la place de deux personnes. Ils y avoient mis des vivres, et l'air venoit par-dessous la voiture.

— Voyez-vous, mon lieutenant, l'un de nous mènera cela grand train, et à chaque relais on changera de chevaux; cela vaudra mieux qu'une voiture que les gendarmes peuvent visiter; car on peut frapper là-dessus, je leur défie de s'imaginer qu'il y ait du monde là-dedans. *L'ancien* et sa femme voyageront ainsi, tandis que vous et votre Jeanneton, vous les rejoindrez comme vous pourrez.

— Et qui de vous a fait cela?

— C'est un de vos nègres qui est adroit comme un singe; il a tout ar-

rangé avec une telle dextérité, que nous étions tous à l'admirer!.... et tenez? voilà la lettre de voiture!....

De ce moment Vernyct ne douta plus du succès de l'entreprise, et il dormit avec une sécurité parfaite.

Le lendemain matin il renvoya Jeanneton à son auberge; car c'étoit chez elle qu'étoit établi le premier relais. Tout en promettant d'aller la rejoindre aussitôt qu'Argow seroit passé, il lui enjoignit la plus grande prudence, et l'ayant conduite jusque sur la grande route, il la plaça à cheval, et lui donnant un baiser d'espoir, il la suivit des yeux....

Quand il l'eut perdue de vue, il revint vers Argow et Annette, et leur montra, avec la plus vive allégresse, l'heureuse invention du nègre.

Annette serra la main de ce serviteur zélé, loua et admira cette cabane impénétrable aux yeux des plus grands argus; elle y monta, en descendit, l'essaya mainte et mainte fois, et, dans sa joie, elle embrassa Argow devant tous les brigands qui s'étoient réunis; mais honteuse et rouge, elle se cacha en se jetant dans les bras de son mari.

— Allons, ne perdons pas de temps! s'écria Vernyct, mettez-vous dans cette cachette, et voyagez pour arriver à bon port.

— Vous êtes un ange tutélaire, lui dit Annette, les larmes aux yeux !....

— Non, c'est un démon qu'il faut dire !....

A ces mots, il donna une poi-

gnee de main à Argow, qu'il embrassa contre son ordinaire, en lui disant : « *Adieu !... en voilà pour jusqu'au moment du départ !....* Je suis fâché de te quitter ; mais n'importe ! je veillerai sur la charrètte ; elle emporte mon plus grand trésor !.... »

— Pourvu qu'il n'arrive rien de fâcheux !.... dit Annette.

Argow étoit passif au milieu de tous ces dangers ; il embrassa Vernyct à son tour, et lui dit : « La bonne réunion pour des amis, c'est dans le ciel ! tâche que nous soyons ensemble !... adieu !.... »

Jacques et Annette furent incarcérés dans leur cabane protectrice. On y attela quatre chevaux, et un brigand, vêtu en roulier et en costume analogue, conduisit les fugitifs vers la grande route.

Vernyct, en les voyant sortir de la forêt, dit à ses hommes : « Je ne m'en défends pas, je pleure en le voyant partir !.... voilà depuis longtemps le seul péril que nous ne courrions pas ensemble !...

— Il se sauvera ! fut le cri général.

Le lieutenant distribua encore une fois et de l'argent et ses instructions, convint d'un rendez-vous, en cas de nouveaux malheurs ; puis, se déguisant en paysan et cachant ses armes dans une hotte couverte de fruits, il se dirigea, à travers les bois, vers l'auberge de Jeanneton.

Pour la première fois de sa vie, Vernyct, soit parce que sa sensibilité avoit été fortement excitée, soit par un pressentiment qu'on n'est

pas maître de rejeter, étoit en proie à une terreur, une impatience, une mélancolie, que son chant ne pouvoit pas dissiper. Il couroit à toutes jambes pour arriver plus vîte à l'auberge de Jeanneton, et s'arrêtoit soudain à cause du bruit de ses armes qui sonnoient dans la hotte. Il auroit voulu avoir accompagné Jeanneton, ou du moins être sur la route . . . .

Il dévoroit la terre; il marchoit comme le vent, et cependant, comme il avoit pris par des chemins détournés, il étoit physiquement impossible qu'il arrivât avant la charrette.

Après avoir déployé tant de courage, tant de forces, et fait de si grands efforts pour sauver un ami,

il eût été déplorable pour Vernyct de voir ses travaux rendus vains, et Argow enlevé au moment où le succès couronnoit une œuvre dont la réussite avoit causé tant de forfaits.

Vernyct, secouant toutes ses terreurs, se mit à marcher d'un pas ferme et soutenu, en chantant la chanson des pirates, et bientôt il aperçut de loin l'auberge de Jeanneton. Il approcha, mais en arrivant il n'entendit aucun bruit dans la cour; tout paroissoit morne et inhabité. A ce moment il ne fut pas maître d'un mouvement de terreur. En entrant dans la cour, il sifla l'air par lequel il avertissoit Jeanneton de son arrivée, et ne vit personne accourir.... il s'élança brusquement dans la salle, le même silence ré-

gnoit au-dedans..... la cuisine de Jeanneton étoit vide : se dirigeant alors vers la salle des voyageurs, il parvint au-dessous de la trappe décrite dans le précédent volume, et trouva Jeanneton évanouie et comme morte !....

Pour cette fois, si la peur et ses vertiges sifflèrent aux oreilles de l'intrépide lieutenant, ils ne furent que les avant-coureurs de la plus horrible colère et du plus violent emportement qui fussent jamais !.... il tomba sur un banc devant le corps de Jeanneton, et resta muet comme le mur, pâle comme sa gentille maîtresse, et chaque trait de son visage se contracta de telle manière, qu'il avoit quelque ressemblance avec le tigre devant sa proie.

Tout immobile et muet qu'il étoit, il détourna ses yeux, et aperçut par la croisée la fatale charrette !.... il ne sortit seulement pas !... tout lui disoit que son ami et Annette avoient été découverts et enlevés !....

Il se leva, prit Jeanneton, la mit sur ses épaules, qu'il avoit débarrassées de la hotte, et, dans son désespoir, il s'en alla à pas lents, armé de son tromblon en bandoulière et de ses pistolets à la ceinture, vêtu cependant en paysan ; mais en sortant par la porte de l'auberge qui donnoit sur la grande route, il heurta le corps du fidèle roulier qu'il vit percé de balles !....

L'air fit rouvrir les yeux à Jeanneton, elle jeta un cri faible et plaintif ; ses mains, qui étoient pendan-

tes, vinrent avec peine se retenir à la chevelure de Vernyct, et elle s'écria : « Que dira-t-*il!*.... »

Le lieutenant rentra, et, posant Jeanneton sur une chaise, il se mit devant elle à genoux, puis avec de l'eau, du vinaigre, il essaya de la faire revenir tout-à-fait : ses yeux errèrent quelque temps sans idées ; enfin, elle vit Vernyct, le reconnut, et, se cachant le visage, elle jeta un grand cri.

— Qu'est-il arrivé ?.... dit-il ; Jeanneton, raconte-le moi, pour savoir s'il y a encore moyen d'y porter remède.

Jeanneton remua la tête deux fois d'une manière négative, puis, relevant Vernyct, elle le fit asseoir, pencha sa tête sur son sein, et y pleura en abondance.

— Hélas ! dit-elle en entremêlant son discours de larmes et de sanglots, quand je suis arrivée, j'ai trouvé mon auberge pleine de gendarmes déguisés en bourgeois : ils paroissoient être des voyageurs, et *Marie* me dit que depuis mon absence la maison avoit toujours bien été : elle m'ajouta qu'il y avoit un poste de gendarmerie à vingt pas de notre maison. Ceci me donna du soupçon sur les voyageurs, et quand je fus habillée en costume d'aubergiste, je vins leur demander pourquoi ils restoient à boire, au lieu de continuer leur route. Ils me répondirent que cela ne me regardoit pas : alors en les examinant, je m'aperçus que c'étoient des gendarmes ; cela me fit trembler, et je son-

geai que si la police avoit su que ton premier relais étoit ici, elle avoit dû naturellement s'emparer de mon auberge et y tenir garnison.... Alors je dis à Georges d'aller au-devant de la voiture que je lui dépeignis, et d'avertir le conducteur de ne pas s'arrêter chez moi.... Comme Georges sortoit, un des gendarmes déguisés lui barra le passage en lui disant impérativement : « On ne sort pas d'ici, vous êtes en surveillance! » et il lui montra un papier....

La voiture arriva.... Ils ne se doutèrent de rien; mais quand ils virent que l'homme dételoit et alloit mettre ses chevaux à l'écurie, ils l'accompagnèrent, lui firent mille questions, lui demandèrent ses papiers, et l'homme leur répondit imperturba-

blement en leur montrant des papiers dont ils furent satisfaits. Alors, pour être plus sûr de son affaire, le roulier crut devoir temporiser, et il vint à table en faisant comme s'il avoit coutume d'arrêter ici. Tout alloit bien.... mais au bout d'une heure, quand il voulut repartir, il prit les chevaux du relais........ ils étoient différens des siens ; les gendarmes l'avoient remarqué ; ils eurent des soupçons.... ils ont fait venir le poste voisin ; ils ont entouré la voiture.... ils l'ont prise!... L'homme a défendu M. Durantal si bravement, qu'il leur a tué cinq hommes, ils ont alors tous tiré sur lui !..... il est là.... fusillé !.... Ils ont emmené Argow lié sur une charrette de paysan, et madame est sur un matelat

que je lui ai donné.... Pauvre petite femme, elle fait peur !.... elle l'embrasse !.... elle le console !.... *lui!* est comme un saint !.... quoi ! cela a fait pitié aux gendarmes !.... Cette pauvre Annette est là, comme si j'y étois avec toi ; elle ne prend garde à rien, elle ne voit que son mari.... elle lui donne les plus doux noms, et je suis sûre qu'elle traversera tout Valence sans seulement s'en apercevoir. On aura beau être aux fenêtres et la regarder, elle ne verra que *lui!*... est-ce du malheur !....

Vernyct immobile lâcha un horrible jurement, et s'écria : « Vîte, tous à cheval !.... à cheval ! courons, nous les rattraperons sur la grande route, et nous l'enleverons.... non, c'est impossible.... je suis seul !....

oh! je le vengerai de manière à faire trembler tout le pays!.... oui, je n'ai plus qu'à le venger!.... et mourir!.... O mon pauvre capitaine!.... un si brave homme!.... il vous sautoit sur un vaisseau avec sa hache avec la figure calme comme celle d'une fille quand elle s'avance pour ouvrir un bal...mourir comme un voleur!..»

Il termina cette oraison funèbre comme il l'avoit commencée, par un effroyable juron, et il dit à Jeanneton : « Reste à ton auberge, j'y viendrai presque tous les jours à cinq heures du soir.... tu me verras toujours.... et je veux mourir à tes côtés!.... »

— Est-ce que nous pouvons mourir autrement? répondit Jeanneton...

Après l'avoir embrassée avec force,

Vernyct reprit ses habillemens véritables, s'arma et s'élanca vers le chemin qui conduisoit à la forêt, plein d'une rage qui le fit voler avec la rapidité d'un cerf.

En ce moment, Argow et Annette arrivoient en face de leur château de Durantal là, Annette, jetant les yeux sur leur misérable équipage, arrêta le chef de l'escorte, et lui dit: « Monsieur, par pitié, ne nous laissez pas entrer à Valence sur cette horrible voiture! M. Durantal n'a jamais eu la volonté de vous échapper, et je crois que sa délivrance est impossible.... permettez que l'on aille chercher une voiture au château....

L'officier étoit le même qui se trouvoit dans la diligence lors du

premier voyage d'Annette à Valence ; il condescendit à cette prière, et Annette eut la faible satisfaction de voir son mari dans sa voiture. Ils arrivèrent promptement à Valence. Chaque tour de roue étoit pour Annette une douleur, et, sans le contact de l'être auquel elle avoit donné toute sa vie, elle seroit morte cent fois ; mais la patience, la résignation, les discours touchans et pleins de religion que lui adressoit Jacques, la maintenoient dans un état que l'on peut imaginer, mais qu'il est impossible de décrire. Elle ne pensoit pas ; son amour seul la guidoit, et cet amour étoit devenu plus que *folie*.... Tout avoit disparu devant le malheur d'un époux adoré ... et, où la société voyoit un criminel, elle voyoit

le plus sublime des hommes. Elle lui avoit pardonné, M. de Montivers l'avoit absous, elle ordonnoit, par ses regards, à tout homme, de les imiter; et, si elle avoit comparu devant la société entière, elle l'auroit persuadée !

Ils arrivèrent quelques heures avant la nuit à Valence : la ville étoit calmée, grâces aux soins de l'autorité; mais, quand on apprit qu'on ramenoit M. de Durantal, une foule immense suivit et escorta la voiture jusqu'à l'ancienne prison. M. de Durantal y fut incarcéré, et sur-le-champ l'autorité déploya la force la plus imposante autour de cette prison.

Ce fut là que se passa la scène la plus touchante et la plus attendris-

sante dont les murs d'une prison aient jamais été témoins. On voulut séparer Annette d'Argow, elle ne céda qu'à la force, et on l'entraîna mourante chez madame Servigné!...

— Quelle barbarie! s'écria Charles en voyant sa cousine, ils vous séparent d'un homme qu'ils mènent demain au supplice, car les délais de l'appel sont expirés!....

— Grand Dieu! cria Annette, mon cousin, faites que je le voie!... Que je vive le reste de ma vie!.... Elle tomba sans connoissance sur le lit de madame Gérard que ces événemens avoient presque déjà mis dans le tombeau!....

Charles s'en fut plaider cette cause de l'amour devant les autorités, et il obtint qu'Annette resteroit dans

la prison de son mari jusqu'au matin.

Adélaïde, Charles, M. Gérard, la conduisirent à la prison, et lui apprirent que M. de Montivers étoit arrivé à Valence... Elle leva les yeux au ciel et y jeta un regard de douleur : « Mon Dieu ! dit-elle, voici long-temps que je vous abandonne mais quel calice amer !.... Mes amis, prévenez M. de Montivers qu'il sera agréable à Jacques d'être conduit par lui jusqu'au portique des cieux !... Oui ! mon époux de gloire ne fera que passer d'un vaste édifice de la création dans la *création elle-même !....* »

— Courage ! lui dit M. Gérard.

— Oh ! répondit-elle, j'en aurai tant qu'*il* vivra !...

La porte de la prison se referma.

Quel ange!.... se dirent-ils.

— Elle est *femme!*.... ce qu'elle a été *fille!*.... dit M. Gérard en pleurant.

CHAPITRE XXIX.

Annette frémit en voyant l'appareil de puissance déployé pour garder un seul homme qui toujours fut résigné. Les cours, les corridors mêmes étoient garnis de soldats et de gardiens. Ce fut en arrivant à son cachot que cette terrible idée, dont elle n'avoit jamais vu la conséquence face à face : « Demain il mourra !.... » vint frapper son âme.....

A ce moment, la mort se mit en elle, et, quand on lui ouvrit la porte, elle apparut à Argow comme l'ombre d'Annette, et non comme Annette

elle-même. Il en fut frappé, et lui dit : « Eh, qu'as-tu, mon ange?.... tu es changée !.... »

— Oh oui, dit-elle, car je t'aime mille fois davantage! je t'apporte tout ce qu'il y a de tendresse sur la terre, réunie dans un même cœur, et ce cœur t'appartient!...... Ici, des larmes vinrent dans ses yeux, et elle lui ajouta : « Demain!.... »

— Demain, reprit-il, ô ma chère âme! demain, ton époux prend son vol vers les cieux! l'échafaud est la marche dernière qui mène au temple quand le cœur est devenu pur!... Vis avec cette idée.... et pense que la mort est plus légère que les remords!.... Va, l'enfer, en voyant que je tâchois de lui échapper, conduit par toi, n'a pas lâché un ins-

tant sa proie !... Il m'a tenté jusqu'au dernier moment ! et quand *ils* m'ont délivré, l'odeur de la poudre, les cris, l'incendie, avoient je ne sais quel attrait que je n'ai repoussé que par ton image adorée.... alors j'ai vu que j'étois devenu vertueux !.... je le suis maintenant ! et la terre est pour moi trop étroite, elle me rappelle mes crimes.... ma guérison sera complète sur ce tréteau, devant cette foule !....

— Dieu du ciel ! faites que je ne le quitte pas !....

— Reste en exil ! répondit Argow, ange tutélaire que le Dieu de bonté envoya au criminel pour lui donner salut et joie !... ta tâche n'est pas accomplie.... rends mon ami vertueux ? guide mon fils dans la voie céleste !...

— Oui ! dit-elle enflammée et le visage brillant ; car tu seras toujours avec moi!... l'étoile brillante, dont le feu pur guide le voyageur, est éternelle comme la voûte qu'elle éclaire; mon ami, tu seras cette étoile pour Annette, pour ta famille; et, comme une grande pensée dirige et le poëte et le peintre, tu animeras toute notre vie.... si je reste !... ajouta-t-elle avec un soupir.

Une lampe accordée par faveur éclairoit le cachot, et répandoit une lueur funèbre. C'étoit la dernière nuit du condamné, et quoique toute créature vivante fuie le meurtrier, Argow avoit entre ses bras une femme qui grâcieusement caressoit sa chevelure, son visage. A les voir, on eût dit Léandre reçu, à la faveur

d'une nuit orageuse, par Héro, et le lendemain les flots devoient emporter l'amant chéri dans l'immense abîme.....................

Annette effrayée jeta un cri perçant : en vain son mari la pressa-t-il de lui dire ce qui avoit occasioné ce cri, elle se garda bien de lui avouer la vision horrible qu'elle venoit d'avoir : elle avoit revu, malgré elle, cette ligne rouge sur le cou d'Argow! cette ligne fine comme la lame d'un couteau !...

— Annette, lui dit Argow avec calme, écoute ? Oublie, je t'en supplie, le cruel moment de demain! songe que j'ai vu tant de fois la mort, que je sais que ce n'est rien.... pense que dans ce cercle qui paroît affreux, et où ma tête sera irrévoca-

blement prise, je serai tel qu'aux Italiens, lorsque tu m'appris que nous serions unis.... sois digne de moi ?.... grande, énergique !... et songe que je te fais ma dernière prière... Accorde-moi ce que je vais te demander?.. Quand je serai mort, ensevelis-moi toi-même.... à la nuit, et que Vernyct fasse élever un modeste monument qui dise combien je fus criminel, mais combien aussi je fus repentant..... Annette ! Annette !....

Elle pleuroit, son courage l'abandonnoit...« Tu mourras donc?...» disoit-elle ; et, pendant quelques instans, ce fut tout son discours. Elle se jeta à genoux, et dit avec ferveur « Dieu ! père des hommes ! tu le sauveras, au moins !.... tu lui don-

neras l'entrée de l'Eden.... Ah! que nous y soyions réunis à jamais!....

A ce moment, un rayon de la lune, par l'artifice, de son cours, entra par les barreaux, et vint illuminer Argow et Annnette qui étoient à genoux: Annette regarda son époux, et le vit si brillamment éclairé et si resplendissant, par l'effèt de cette lueur qui se répandoit avec grâce sur les surfaces, qu'elle se leva et dit : « Ah! voilà mon époux de gloire!.... le voilà!.. Il est prédestiné pour les cieux! et c'est moi qui l'y ai conduit!....

Cette idée lui donna une force, un courage, une énergie, que les discours d'Argow fortifièrent; et, dans un moment d'enthousiasme. « Faisons la Pâque, comme les Hé-

breux quand ils partirent pour la terre promise !.... s'écria Argow ; un dernier repas en Egypte ! une dernière nuit remplie par l'amour et la religion!... entourons le dernier acte de l'homme vivant de tout ce qu'il y a de grand, de beau, de délicat.....

....

— Son dernier baiser m'a donné la mort ! dit Annette en fermant la porte de la prison.... je ne le verrai donc plus !....

Elle étoit comme égarée, elle couroit par toutes les rues de Valence, sans pouvoir trouver son chemin. Le crépuscule du matin avoit une fraîcheur qui la faisoit frissonner sans qu'elle s'en aperçût. Elle vit au loin des hommes qui travailloient sur une place avec de la lumière.

« Je leur demanderai mon chemin, dit-elle. » Elle s'avança vers eux avec un frisson glacial, et, les yeux hagards, elle prit la main d'un homme en veste, en lui disant : « Mon ami, quelle heure est-il ?.... »

— Cinq heures.....

— Pouvez-vous m'indiquer mon chemin ?....

— Volontiers.... où allez-vous ?

— Pourquoi donc ces bois, ces charpentes ?....

— Elle est folle !.... dirent en chœur les trois hommes à voix basse....

— Vous ne voyez donc pas que c'est l'échafaud ?.... et que ce matin l'on.....

Elle n'entendit pas l'horrible mot, car l'infortunée jeta un cri et tomba

entre les bras du bourreau. A ces marques de douleur, il reconnut madame de Durantal : elle étoit là, à deux pas de l'hôtel de Charles, les deux hommes la conduisirent à la porte, l'assirent sur la borne, sonnèrent et se retirèrent en disant : « Pauvre femme !... »

L'autorité avoit jugé à propos d'indiquer l'exécution pour le matin, afin de ne pas laisser le temps aux amis du condamné de réunir des forces et de commettre, une seconde fois, des attentats aussi grands que ceux dont Valence avoit été témoin la nuit du jugement. Néanmoins, malgré toutes les précautions prises pour exécuter M. de Durantal devant le moins de monde possible, la nouvelle de son arres-

tation et celle de son supplice matinal, semblèrent voler. L'on prévit, par l'espèce d'instinct qui anime les masses, que cette sanglante tragédie du peuple auroit lieu le lendemain : l'on vit passer, l'on entendit construire l'échafaud, et, de toutes parts, le peuple accourut.

La place étoit vaste, l'échafaud se trouvoit au milieu, et il étoit gardé par un escadron tout entier de gendarmerie. Cette place ne sembloit pas assez large pour contenir les flots du peuple qui s'y pressoit. On ne voyoit, du haut des fenêtres, qu'une mer agitée que formoient les têtes noires des hommes et les têtes garnies de bonnets d'une multitude de femmes. On étoit pressé comme pour une fête publique, et il y avoit

un épouvantable flux et reflux, car le monde en abondant causoit des mouvemens intestins parmi cette foule, comme s'il y eût régné un ouragan.

Les fenêtres étoient toutes ouvertes et garnies de spectateurs, comme pour un tournoi. Si elles n'étoient pas pavoisées, il y avoit, pour la commodité des gens qui regardoient, des coussins, des tapis.... Ne faut-il pas être à son aise pour voir un supplice!.... les fenêtres avoient même deux ou trois rangées de têtes!.... on loua des croisées, tant il fut difficile de savourer la dernière douleur d'un homme. Il y avoit beaucoup de femmes!... en France!... au dix-neuvième siècle!.... et cette scène, si elle ne se renouvelle pas

16

souvent à Valence, se reproduit souvent dans ce royaume pendant l'année !..... Si la postérité lisoit des romans, et s'ils ne mouroient pas en un jour,... elle demanderoit où étoit située la France ?.... En Europe, là où furent jadis la Grèce et Rome.

Les uns rioient, les autres parloient, il y avoit un brouhaha comme au théâtre, avant que la pièce ne commence : peu s'en falloit que quelques voix ne se plaignissent des retards. Cependant on doit dire que généralement le condamné excitoit le plus grand intérêt, et lorsqu'on parloit de M.me de Durantal, pas une âme ne restoit froide à son malheur. On se racontoit la manière dont Jacques avoit été pris, et quelques-

uns exprimoient le regret de ne pas avoir appris qu'il se fût enfui. Aussitôt qu'il paroissoit quelque chose dans la rue par laquelle le tombereau devoit passer, un *hourra* s'élèvoit, produit par je ne sais quel sentiment.... Pour un homme qui raisonne il y a de quoi frémir !.... Si cette masse de peuple vient donner au malheur, par sa présence, une marque de plainte et des larmes, il seroit sublime pour un criminel de voir courir le monde entier ; mais si le coupable se trouvoit seul avec le bourreau, le ciel, un ami et sa conscience, la justice et la religion, je crois que tout ce qui a vie et raison admireroit ce groupe dans la solitude, en se reportant, par la pensée, à cette dernière scène.

— Le voilà !.... le voilà !.... le voilà !.... » ces paroles furent dans toutes les bouches, et cette voix collective fut comme le dernier mugissement d'une tempête qui cesse tout-à-coup. Les têtes se tournèrent vers un seul point, et le silence le plus épouvantable qui jamais ait régné dans une foule s'établit comme s'il eût été ordonné par un pouvoir magique.

Il ne fut troublé que par le conducteur de la charrette qui fouettoit son cheval, et par le roulement des roues sur le pavé ; cette fatale charrette avoit paru, et, pour l'honneur de l'humanité, toutes les âmes s'étoient réunies dans une même pensée, la plainte de la misère !... Argow étoit dans le tombereau avec M. de

Montivers ; et, pour ceux qui ne connoissoient pas le criminel personnellement, et sans le costume du vénérable prêtre, on eût pris M. de Montivers pour le condamné. Jacques de Durantal étoit à ses côtés, et soutenoit le bon prêtre qui pleuroit : « Allons, mon vénérable ami, vous qui m'avez réconcilié avec le ciel, vous, mon père en Dieu, du courage !.... notre séparation n'a rien de cruel, si les espérances de l'homme ne sont pas vaines : je vais être heureux et je quitte une enveloppe grossière pour ne plus garder.. vous savez!..cette belle robe d'innocence... oh ! votre sermon... il est toujours là, dans mon cœur. »

En disant ces mots, Jacques regardoit le firmament avec une ex-

pression angélique ; la beauté du ciel sembloit avoir décoré sa figure de quelque chose de brillant ; les remords avoient disparu pour faire place à l'espoir; et, quand ses yeux tombèrent sur la foule, ce ne fut que pour y distribuer des sourires de bonté qui semoient les regrets. Le char marchoit entre deux haies silencieuses ; en fermant les yeux, l'on eût cru qu'il n'y avoit personne.

Le malheur vouloit que l'habitation de madame Servigné ne fut pas loin de cette place, comme on l'a vu, de manière que les cris de « Le voilà!... le voilà!.... » suivi de ce silence, parvinrent à l'oreille d'Annette et la rendirent comme aliénée. « Ah! ils l'ont tué!... un seul coup!

s'écria-t-elle ; et cette ligne rouge, la voilà !.... Oh ! je puis rire, maintenant, car tout ce qui est sur la terre m'est indifférent !.... »

Il fallut toute la force de Charles et de M. Gérard pour la contenir ; elle les saisissoit et lançoit des cris indistincts comme un être privé de raison et qui ne parle aucune langue.

— Ma fille !.... ma fille !.... disoit madame Gérard, d'une voix affaiblie.... ma fille !....

— Ma fille !.... répéta Annette, je n'ai plus de mère, de père ! tous mes parens sont dans la place, maintenant, sur ce tréteau !....

Pendant un temps que nul des personnes qui tenoient Annette ne put déterminer, on n'entendit que

des plaintes incohérentes..... des pleurs..... des sanglots....

Cependant le char étoit arrivé à l'échafaud ; Argow y monta, leva les yeux aux ciel, dit à M. de Montivers : « Je vous recommande Annette !.... ce fut.... oh ! c'est un ange !..... Adieu. . . . .

. . . .

La foule alloit s'écouler en silence, lorsqu'une scène effrayante eut lieu avec la rapidité de l'éclair.

— En recevant le coup, il murmuroit « Annette !... » dit un homme qui étoit le plus près de l'échafaud.

Soudain, un grand corps presque gigantesque s'élança sur l'écha-

faud : il avoit les bras nus, il les trempa dans le sang de Jacques, et, montrant ses mains au peuple : « Je n'essuierai ce sang, s'écria-t-il, que lorsqu'*il* sera vengé !..... *Vengeance !.... vengeance !.... tu seras terrible !....* »

Cette action, ces paroles furent comme un coup de foudre, Vernyct, car son nom fut proclamé par le peuple, se jeta au milieu de la foule, qui, saisie d'horreur, se rangea comme si le feu passoit, afin de n'être pas tachée du sang que Vernyct présentoit en tendant les mains : il s'élança sur un cheval et disparut.

Il y eut alors, parmi la foule, comme un réveil.

— L'avez-vous vu ?

— Oui, il avoit un grand manteau noir.

— Moi, disoit un autre, je n'ai vu que ses bottes.

— Etoit-il grand!

— Il a bien choisi, disoit le premier, le côté où il n'y avoit point de gendarmes....

— Son visage étoit bien bouleversé!.... il avoit l'air d'un lion qui déchire sa proie!....

Enfin, il n'y avoit pas une personne qui ne parlât de cette apparition qui fut comme un météore..... Ce cri de *vengeance!*.... avoit retenti dans toute la place comme le son d'un clairon, et cette dernière scène de la tragédie éclipsoit l'affreux dénouement.

La place se vida lentement; mais

enfin, à la chute du jour, tout avoit disparu, et le calme régnoit seulement là ; car, dans tout Valence, on ne parloit que du serment de Vernyct, et l'on cherchoit quelles seroient les victimes de cette promesse sanglante !....

L'autorité, active et prudente, prit toutes les mesures nécessaires, afin que cette insensée fidélité n'eût aucune suite fâcheuse ; mais les gens qui connoissoient ce qu'avoit déjà fait Vernyct, et qui jugeoient son caractère aigri par les événemens, n'étoient pas sans de vives inquiétudes. L'on conseilla à M. de Rabon, le chef du jury, et à M. de Ruysan, le procureur du roi, de se tenir sur leurs gardes; mais ces derniers, soit par

courage civil, soit confiance dans les mesures de l'administration, restèrent dans la plus grande sécurité, protégés, qu'ils l'étoient, par leur conscience.

CHAPITRE XXX.

QUATRE heures après l'exécution, Annette vivoit encore ; mais l'on a vu dans quel horrible état elle se trouvoit. La chambre où gisoit sa mère présentoit un spectacle affreux! Tout-à-coup, au milieu de son délire, Annette eut comme une pensée lucide, elle s'arrêta, ne cria plus, s'assit devant le lit de sa mère, et tout le monde, rangé en cercle autour d'elle, attendit avec impatience les paroles qui alloient sortir de cette bouche. dont les lèvres, jadis fraiches et pures, étoient comme flétries.

— *Il* m'a dit de l'ensevelir !....
Cette phrase, prononcée par cette femme au milieu de ce cercle de parens attentifs, avoit un tel caractère qu'une terreur froide comme la mort se coula dans les veines des assistans.

— Charles ! dit-elle avec un horrible sang-froid, en le montrant du doigt, c'est vous qui l'avez conduit là, sur la place ! Il vous a pardonné, cette nuit, en m'embrassant, il me l'a dit d'une voix touchante !.... Il est mort, la terre est satisfaite ; on peut avouer que c'étoit un ange !.... Eh bien ! moi, Charles, je t'inflige, pour peine, d'aller redemander son corps.... je dois lui obéir.... il faut que nous l'ensevelissions...... à Durantal, dans l'île des peu-

pliers!.... va, Charles, je serai tranquille....

Charles obéit en silence. Annette resta au chevet du lit de sa mère. Madame Gérard tourna lentement ses yeux, déjà dénués de toute leur expression, et, regardant sa fille, elle lui dit d'une voix sépulcrale : « Qu'est devenue mon Annette, cette brillante vierge qui, les yeux pleins de vie, le visage rayonnant, travailloit à de la dentelle et vivoit pure !..... ô ma fille!..... il faut l'œil d'une mère pour te reconnoître !....

— Ma mère!.... ô mère chérie, bénissez-moi et ne m'accablez pas!.... mon fardeau est plus lourd que le vôtre.... vous n'avez encore rien perdu!....

— Et l'honneur !..... s'écria la mourante en se mettant sur son séant.

Annette baissa la tête, et dit à voix basse : « Je me trouve honorée de lui avoir consacré ma vie !..... c'étoit une âme née pour être grande et généreuse, elle le fut trop tard !....

Madame Gérard se maintint sur son séant, prit les mains d'Annette, les porta sur son cœur, et dit, avec cette voix et ce sentiment qui rendent ces sortes de scènes pleines de majesté : « Ma fille, tu ne m'as jamais apporté que bien et que consolation, Dieu nous frappe, il a ses raisons, sois à jamais bénie, car tu fus une fille tendre et une épouse grande et noble !..... »

Elle retomba sur son oreiller, en serrant la main d'Annette. M. Gérard vint la regarder, et, devinant son intention, madame Gérard lui dit : « Je vais très-bien, mon Gérard!... » mais un faible sourire erra sur ses lèvres décolorées....

Au bout de deux heures passées dans l'angoisse et le silence, Charles parut et dit à Annette : « Le corps de mon cousin est en route pour Durantal, quand vous voudrez, Annette, nous nous y rendrons.

— Sur-le-champ ! dit-elle. Elle fut a son père, l'embrassa avec une espèce de folie, et déposa un baiser sur le front de sa mère. Madame Servigné resta seule auprès de madame Gérard.

M. Gérard, Annette, Charles,

M. et madame Bouvier, montèrent en voiture et partirent, à la chûte du jour, pour Durantal.

— Hier, à cette heure, *il* vivoit !... dit Annette.

Pendant tout le chemin, les trois cousins remarquèrent une sorte de décomposition dans les traits de l'aimable femme qui succomboit sous le poids de ses malheurs. En effet, Annette n'étoit plus soutenue par la présence de l'être qu'elle chérissoit; il sembloit que son énergie se fût enfuie. Alors toutes les douleurs et les fatigues de cette semaine de désolation, qui se trouvoient comme suspendues, fondirent sur elle, et elle ressentit tous les maux physiques et intellectuels qu'elle devoit éprouver : on l'entendit se plaindre, com-

me si elle étoit seule ; elle déploroit surtout *une douleur qui lui scioit le cou;* ses jambes.... elle ne les sentoit pas; elle étouffoit, voulut soulever la glace de la voiture, et elle la laissa, parce qu'elle *ne le pouvoit pas !...*

Charles sentit des larmes amères couler dans ses yeux, en contemplant ce noble visage jadis si pur, si frais, si grâcieux : toutes les veines du visage étoient marquées ; les cheveux d'Annette étoient devenus, durant cette journée, blancs comme de la neige ; elle ne s'en apercevoit pas ; son souffle s'échappoit avec peine d'entre ses lèvres blanches ; ses yeux, toujours pleins d'expression, étoient levés vers les étoiles, et ils étoient comme secs et brû-

lans.... Charles lui prit la main ; elle avoit le froid de la mort. Charles serra la main de M. Gérard, et le vieillard lui répondit par un regard affirmatif qui le remplit de terreur ! Il y a des êtres qui ont, malgré leur peu d'esprit, le don d'être sublimes par un geste, ou peut-être les circonstances seules donnent-elles le ton aux individus....

A moitié chemin, Annette se mit à chanter d'une voix pure et recueillie, comme si elle eût été parfaitement tranquille et heureuse. Ils se turent et l'écoutèrent en silence : son chant étoit grave, mais d'une mélodie extraordinaire ; elle ne chantoit rien qui fût connu, sa musique paroissoit venir d'une improvisation. L'attendrissement les gagna tous,

et ils admirèrent, au milieu du calme de la nuit et des champs, cette vierge, ce cygne, qui sembloit dire adieu à la terre; elle avoit les yeux constamment fixés sur une étoile, et la lumière des cieux, donnant sur son visage, y jetoit d'avance l'auréole des saints....

En mettant pied à terre, et revoyant Durantal qui se dessinoit dans les cieux comme un immense géant, Annette pleura.... elle prit le bras de Charles et marcha, avec assez de peine, dans l'avenue; elle ne se plaignoit pas de la faiblesse de ses jambes, mais de la dureté du sol. Charles s'aperçut alors que sa cousine n'avoit pas long-temps à vivre. Elle arriva dans son parc, sur lequel elle jeta un dernier coup-

d'œil. Elle regarda de sang-froid l'île des peupliers, où elle vit briller de la lumière ; mais, avant de s'y rendre, elle voulut monter dans son appartement, et là elle embrassa, avec un plaisir amer, tout ce que son mari avoit coutume de toucher. Elle revit la chambre nuptiale, et déposa un baiser sur la couche. La chambre étoit restée exactement dans l'état où elle la laissa le jour de l'arrestation de son mari. Elle distribua à tous ceux qui avoient servi à Durantal, de l'argent, et lorsque que le secrétaire fut vide, elle y découvrit sur des papiers quelques cheveux d'Argow qu'elle donna à son cousin en y joignant une boucle des siens : elle fit tout cela naturellement. Puis, ayant parcouru les ga-

leries, elle redescendit avec précipitation et sans retourner la tête ; elle s'élança dans le parc, suivie de tous les domestiques, de Charles, de M. Gérard et d'Adélaïde.

L'on se mit en marche vers l'île des peupliers : les deux nègres portoient le corps de leur maître, et Annette se repaissoit, avec une effroyable avidité, des formes qu'un linge éblouissant laissoit apercevoir. Elle tendoit les mains comme pour palper encore le seul être qu'elle aima d'amour ; ses yeux avoient même la voracité du besoin ; elle embrassoit, par sa vue, le corps tout entier.....

— Oh ! elle est morte !..... se dit Charles....

Ce convoi silencieux passa à tra-

vers les riantes allées et les prairies de Durantal, la lune environnoit le cortége de sa lumière pure, et l'on n'entendoit que le bruit des pas et celui des feuilles.

Arrivés à l'île des peupliers, l'on déposa le corps de M. de Durantal par terre; Annette s'agenouilla et récita les prières de l'église. Quand cela fut fini, elle se retourna et dit : « Tous ceux qui t'ont connu, mon ami, sont là!.... Je me trompe, ton plus fidèle frère n'y est pas! »

— Il y est!... cria une voix sourde, et l'on vit une grande ombre s'avancer lentement et mystérieusement. — Mais, pendant que vous le pleurez, il songe à venger l'amitié!....

— Vernyct, dit-elle, en l'ame-

nant vers le corps gisant de son ami, la mort de tout ce qui a vie ne lui ôtera pas cette fatale ligne rouge. Renonce, sur sa tombe, à faire le mal, et deviens vertueux!

— Non!... et le féroce lieutenant, levant ses mains ensanglantées vers le ciel, ajouta : j'ai ma religion à moi..... *il* sera vengé!....

A ce moment, les deux nègres, ayant descendu leur maître dans la fosse, avoient jeté une pelletée de terre; le bruit fit retourner Annette qui vouloit prier, de sa douce voix, l'ami de Jacques...... En ne voyant plus de vestiges de cet être qu'elle avoit chéri.... elle jeta un cri, et tomba si précipitamment dans la fosse, que les deux nègres lui jetèrent deux autres pelletées de terre;

on se précipita pour la relever, mais elle étoit morte !.... ses cheveux s'étoient écartés autour de sa tête, et leur blancheur, rendue brillante par le reflet de la lune, lui donnoit l'aspect d'une sainte que l'on retiroit de sa tombe... il n'y avoit aucun espoir.

L'on n'osa pas la séparer de celui qu'elle tenoit embrassé par un dernier effort de l'instinct de l'amour !...

Vernyct s'avança et dit : « On m'a tué deux amis !.... je veux deux victimes ! » et des larmes interrompirent le reste de son discours.

Il fut à Charles, tira un portefeuille de son sein, et lui dit : « Voilà le reste de toute la fortune de Durantal ; je n'en ai que faire, car j'ai pris tout ce qu'il falloit pour Jeanneton et pour récompenser mes

amis !... je n'ai plus besoin de rien... Votre repentir est vrai, soyez donc le dépositaire de ces quatre millions, et faites-en ce que bon vous semblera.... adieu !.... vous entendrez parler de moi, car je vais semer l'horreur dans tout le pays ; mais quelque temps après on ne parlera plus du tout de Vernyct !.... »

Il s'élança dans le taillis ; mais on le vit promptement revenir, et, prenant Charles par la main, il le secoua fortement, en lui disant d'une voix émue : « Je te recommande Jeanneton ! ne crois pas, parce qu'elle se soit donnée à moi, qu'elle soit une créature indigne d'être aimée.... Pour un honnête homme, c'est une autre Annette, s'il est permis de donner ce nom à une crea-

ture vivante.... adieu !.... » On ne le revit plus.

Ainsi qu'au théâtre, lorsqu'une fois le nœud d'un drame est tranché, il devient tellement impossible de réussir à intéresser, qu'on a fait une loi de cesser à l'instant; mais la curiosité des lecteurs ne seroit pas satisfaite si je n'achevois pas de donner le détail des actions du lieutenant, qui, toutes criminelles et horribles qu'elles soient, ont un genre d'intérêt pour certains lecteurs. Alors il sera loisible à celui qui ne s'intéresse qu'à Annette et au Criminel d'en rester là. Ceux qui voudront tout connoître n'auront qu'à poursuivre.

Malgré toutes les précautions que l'on prit pour annoncer à madame Gérard la mort d'Annette, elle ne survécut pas long-temps à cette fille chérie ; elle languit encore quelque temps, et finit par expirer dans les bras de son *cher Gérard*.

Ce ne sont pas les mourans qu'il faut plaindre !.... Cette parole touchante est vraie, et M. Gérard le prouva. Par toute la douleur que ce pauvre être éprouva pour se séparer de son bureau des droits réunis, qu'il avoit dirigé pendant trente ans, l'on peut juger de celle qui l'envahit tout entier à la mort de sa femme. Il quittoit un être avec lequel il avoit cheminé presque toute sa vie.

Jamais l'idée d'une infidélité ne lui étoit venue en tête, et il avoit toujours pensé tout haut avec elle. Il pouvoit revoir son bureau, mais revoit-on un être perdu pour toujours!... Il alloit dans Valence sans but, sans idées (il n'en eut jamais beaucoup); mais, pour le pauvre homme, être sans guide et sans point de mire, ne plus retrouver au logis le même visage qui lui adressoit toujours le même sourire.... Il faisoit pitié même à ceux qui ne le connoissoient pas, car il sembloit qu'à chaque acte d'existence il lui manquât quelque chose qu'il ne pouvoit définir, et qui rendît sa vie incomplète. Cette douleur passive, qui reste long-temps, et qui, ne se dévoilant en rien dans les actions, reste au fond du cœur

et répand sur la vie une teinte d'indécision, est toute aussi touchante que celle qui brise comme l'orage.

Il se retira à Durantal, et y fit du bien sans éclat : il alloit chaque jour arroser les fleurs qu'il planta lui-même sur *leur* tombe, car il ne *les* nomma jamais.... Le nom d'Annette le faisoit même pâlir.... enfin, s'il ne resta pas trois heures sur *sa* tombe pendant les premiers jours, il y alla perpétuellement par la pluie, le vent, le soleil, l'hiver, l'été, et cette triste histoire devait être toujours pour lui comme arrivée de la veille. Les malheureux virent en lui une réunion de quatre êtres qui sembloient vivre en lui et l'accompagner toujours.

Le lecteur peut se retracer le sous-chef peint dans le premier chapitre

de cet ouvrage, et il le verra de même, à la douleur près ; car sa petite et habituelle grimace de bienveillance fut remplacée par le masque éternel de la plainte et de la mélancolie. Il ne vécut pas, il végéta dans un cercle de bienfaisance et de douleur. Madame Servigné. sa belle sœur, remplaça sa femme auprès de lui.

Adélaïde et son mari prospérèrent. Charles passa en Amérique, et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. Cependant un jour la gazette de Colombie annonça la mort d'un jeune Français qui s'étoit dévoué pour une mission dangereuse. Adélaïde, en apprenant cette particularité, ne douta pas que ce Français ne fût son frère. Maintenant il ne nous reste plus que Vernyct et Jeanneton.

Un grand mois s'étoit écoulé depuis l'exécution de M. de Durantal, et l'on avoit cessé de parler de cet événement. Si parfois quelqu'un, dans les cercles de la société, venoit à y penser, c'étoit pour dire :

— « Hé bien, cet homme qui a paru sur l'échafaud pour annoncer de si grands malheurs, qu'est-il devenu ?

— L'on n'en sait rien, répondoit-on ; il paroît même que, malgré tous ses soins, la police en a perdu la trace.

— Il est loin.... disoit un autre ; quand on a hérité de la fortune de M. de Durantal, on a bien plus envie d'en jouir que de venir brûler les bicoques de Valence.

— Ma foi, à la place de M. de Ruysan, je demanderois mon changement.... Cet homme a annoncé par ses actes un grand caractère.... il est peut-être comme le chat qui attend avec patience le moment de s'élancer sur sa proie.

Cependant au bout d'un mois le feu de la curiosité s'étoit amorti : le procès sur l'évasion de M. de Durantal n'avoit pas eu lieu, parce que l'on n'avoit pas réussi à retrouver les vrais coupables, et rien n'indiquoit à la police de Valence que Vernyct eût des intentions hostiles. On finit même à cette époque par se relâcher de la sévérité des mesures adoptées pour protéger ceux que l'ami du criminel avoit en quelque sorte désignés, et l'on s'endormit sur cette haine sourde.

Le nouveau préfet de Valence donnoit un bal, et tout ce qu'il y avoit de distingué dans la ville y assistoit: M. de Ruysan et M. de Rabon y étoient, et s'en allèrent vers les onze heures.... A minuit, au milieu d'une contredanse, l'on entendit des cris affreux, des hurlemens, et l'horrible bruit d'une multitude de trompettes qui par leurs sons sembloient convoquer toute la ville.... L'on se porta en foule aux fenêtres, et l'on aperçut une vive lumière qui venoit de la place sur laquelle avoit eu lieu l'exécution d'Argow.

Sur-le-champ tout le monde s'y transporta dans la plus vive inquiétude, et en sortant l'on vit la multitude accourir dans le désordre de gens qui s'éveillent. Quel affreux



spectacle se montra aux regards des spectateurs indignés !...

Quarante à cinquante cavaliers armés, masqués, et couverts de grands manteaux noirs, parcouroient la place, en suivant M. de Rabon et M. de Ruysan que deux hommes traînoient impitoyablement. Chaque cavalier avoit une torche, et, tenant les guides de leurs chevaux entre leurs dents, leur sabre d'une main et leur torche de l'autre, ils cavalcadoient dans la place, avec des hurlemens effroyables, et en décrivant un cercle. Ce que l'on raconte des Cannibales dansant autour de leurs victimes, ou plus encore l'horrible joie des égorgeurs de la saint Barthelemy, ou des féroces septembriseurs, rien ne pour-

roit donner l'idée de cet épouvantable concert donné par la vengeance. Si tout le peuple accouru vouloit faire un mouvement pour arracher les deux victimes, soudain les cavaliers se portoient vers l'endroit où les spectateurs faisoient mine de se révolter, et ils montroient sur-le-champ une forêt de carabines tendues. Ce que l'on se figure du *boa* et de sa proie étoit réalisé : la foule, comme *charmée,* restoit immobile.

Aux armes! aux armes!.... crioit-on de toutes parts!.... Les uns couroient aux casernes, les autres aux postes voisins; et pour la seconde fois Valence étoit, au milieu de la nuit, en proie à la même épouvante et à la même terreur qui l'agitèrent la nuit de l'évasion de Jacques.

Dans le lointain l'on entendit le bruit des chevaux de la gendarmerie qui accouroit au grand galop, et celui des tambours de la troupe de ligne qui venoit au pas redoublé....

Alors le grand fantôme noir qui traînoit M. de Ruysan s'arrêta, descendit de cheval, et le nègre qui tenoit M. de Rabon en fit autant. Il y eut un cri d'horreur parmi la foule; mais les cavaliers ne firent qu'un mouvement, et cet horrible mouvement arrêta le zèle des habitans !....

On voyoit avec surprise des femmes en robes de bal et toute l'assemblée du préfet, mêlées aux habitans. Toutes les fenêtres étoient ouvertes, et chacun, une lumière à

la main, regardoit immobile cette affreuse scène.

— Accordez-moi un moment, dit M. de Ruysan à son farouche bourreau, je veux faire ma prière....

— Bah! pour un *oremus* de plus ou de moins, l'on ne vous damnera pas.

— Si vous voulez qu'on vous accorde du répit à l'heure de la mort, accordez-m'en? demanda M. de Rabon.

— Je ne veux pas de délai quand je mourrai!.... répondit le nègre.

Les deux têtes tombèrent ensemble!....

— A la même place! cria le lieutenant.

A ce moment, la foule se précipita, la gendarmerie et les troupes

arrivèrent, mais le lieutenant et Milo étoient remontés à cheval ; les cavaliers fondirent sur la gendarmerie, tirèrent, presque à bout portant, leurs carabines, dissipèrent l'escadron, et disparurent avec une telle vélocité, qu'il fut impossible de les poursuivre. . . . .

Valence resta plongée dans la consternation la plus profonde, et l'autorité résolut de détruire ces horribles brigands à tel prix que ce fût.

Telle fut la vengeance de l'homme qui ne promettoit jamais rien qu'il n'essayât de le tenir. . . . .

CONCLUSION.

Vernyct et ses quarante camarades, n'ayant pas été atteints par la gendarmerie qui les poursuivoit, se retirèrent dans les bois; mais l'autorité ne tarda pas à prendre les mesures les plus vigoureuses pour détruire cette horde de brigands. Un régiment d'infanterie et toute la gendarmerie de Valence furent commandés par un habile officier qui fut obligé de combattre Vernyct, absolument comme s'il se fût agi d'une armée entière. Pour Vernyct, aussitôt qu'il eut connoissance de la guerre qui lui étoit déclarée, il se

mit en campagne, et parcourut le pays en se livrant à des excès qui le rendirent le fléau de cette contrée.

Il tomboit à l'improviste sur les postes des troupes, et les détruisoit; il arrêtoit sur les routes, même en plein jour, et se livroit à toutes les cruautés que lui dictoient et son désir de vengeance et son naturel sauvage, que les événemens arrivés à son ami avoient aigri; cependant, d'après les diverses aventures rapportées, et dont on tenoit registre à Valence, l'on remarqua que le lieutenant et ses complices ne faisoient jamais de mal aux paysans, aux ouvriers, aux malheureux, et même que sa vengeance ne s'exerçoit que sur ceux qui faisoient partie d'une certaine classe de la so-

ciété : ainsi, il étoit impitoyable pour les gens de justice, les administrateurs ou ceux qui tenoient à l'administration : il étoit cruel pour les gendarmes et les moindres individus attachés à la police : souvent il ordonnoit de laisser aller les soldats sains et saufs, et se contentoit de retenir les officiers comme otages ; quelquefois il donnoit de l'argent à ceux qui en manquoient, et il payoit tout ce qu'il prenoit.

Dans les fréquentes rencontres qu'il eut avec les troupes, les officiers ne purent s'empêcher de lui rendre cette justice, qu'il étoit difficile de montrer plus de bravoure et d'audace que lui et que ses gens. Sa résistance fut si longue, et son adresse étoit telle, que l'on se vit

obligé de lui faire des propositions qu'il n'accepta jamais.

Enfin, lorsqu'un de ses gens étoit blessé, qu'il devenoit impossible de le transporter, et qu'il étoit menacé de tomber au pouvoir de l'ennemi, il y avoit ordre de l'achever, car Vernyct et ses gens craignoient par-dessus tout l'échafaud sur lequel Argow avoit péri. Lorsque le hasard vouloit qu'un brigand tombât entre les mains des assaillans, Vernyct annonçoit aussitôt l'intention de mettre à mort tous ses prisonniers, et alors l'on échangeoit le brigand contre un certain nombre d'officiers.

Cette lutte dura pendant un certain temps; mais, quelqu'habile que fût le lieutenant, il perdoit souvent

du monde, et il ne cherchoit pas à recruter, quoique bien des mauvais sujets se fussent présentés à lui ; alors au bout de trois mois il se vit réduit à une douzaine d'hommes aussi adroits et aussi intrépides que lui.

Ce combat d'hommes en guerre avec la société pourroit, à lui seul, fournir le sujet d'un ouvrage qui ne laisseroit pas d'être curieux par la singularité des maximes, le contraste des caractères et l'intérêt de cette action tumultueuse ; mais ici une telle peinture n'est pas l'objet de cette conclusion, et nous n'avons rapporté succinctement l'histoire de cette horde, qu'afin d'arriver à la mort de Vernyct.

Après la mort d'Annette et de son

mari, Jeanneton s'étoit retirée à son auberge, et l'administration, instruite de la liaison qui existoit entre le chef de cette bande redoutable et la jolie hôtesse, n'avoit point inquiété Jeanneton, et sembloit fermer les yeux sur l'espèce de complicité de la jeune paysanne. Ce silence étoit assez facile à interprêter, et Vernyct avoit assez de ruse pour savoir qu'on ne lui laissoit Jeanneton que comme un piége auquel on prétendoit le prendre.

Néanmoins le rusé lieutenant n'en vint pas moins chez Jeanneton : c'étoit chez elle qu'il prenoit ses repas, soit le jour, soit la nuit, lorsqu'il se trouvoit dans ses parages. L'amour actif de sa maîtresse, les déguisemens qu'il savoit prendre,

sa célérité, sa bravoure le préservèrent pendant long-temps des dangers qu'il couroit. Quelquefois l'on séduisit les espions qui rodoient dans l'auberge ; souvent Vernyct se maintint par la force ; mais le danger croissoit, loin de diminuer.

Un soir, le lieutenant avoit fait donner, par ses douze hommes, une alarme à tous les postes qui entouroient l'auberge, et, ayant éloigné tous ses ennemis, par cette ruse qui lui étoit familière, il arriva à l'auberge où Jeanneton l'attendoit avec impatience, car il y avoit environ huit jours qu'ils ne s'étoient vus, et il l'avoit fait prévenir.

Jeanneton, avec la même joie, le même amour que le lecteur connoît, préparoit donc elle-même le

souper de Vernyct : un feu brillant illuminoit l'auberge ; chacun de ses gens étoit aux aguets, et la jolie hôtesse tressaillit en entendant les coups de feu, les cris et les combats qui emmenèrent assez loin les surveillans et les troupes. Il étoit neuf heures du soir, la table mise dans la grande salle de l'auberge attendoit le maître de Jeanneton, et, comme cette dernière fermoit la trappe qui se trouvoit au milieu de la salle, et dont nous avons donné la description dans le troisième volume, le cri rauque par lequel Vernyct s'annonçoit ordinairement se fit entendre, elle laissa sur-le-champ cette trappe ouverte, se jeta à bas de la table sur laquelle elle étoit montée, et courut au-devant du lieutenant.

Lui jetant les bras autour du cou, elle le couvrit de baisers, et l'emmena à cette table et devant ce foyer préparé pour lui avec tant de bonheur, et là elle redoubla ses caresses et ses questions.

— D'où viens-tu ?.... pourquoi as-tu été si long-temps absent? etc.... Et, sans attendre les réponses, elle lui renouvelle encore un discours tombant la nécessité de quitter un pays sur lequel il avoit assez vengé la mort de son ami, lequel discours faisoit toujours froncer les sourcils du lieutenant.

Cette fois il la regarda fixement, et lui dit : « Jeanneton, ne sais-tu pas que je cherche la mort.... que la vie m'est odieuse sans l'ami qu'*ils* m'ont massacré ?

Jeanneton baissa les yeux, sa tête tomba sur son sein, et des larmes qu'elle chercha à cacher roulèrent sur ses joues. « Jeanneton n'est donc rien pour toi!.... » dit-elle à voix basse.

Vernyct alors la prit sur ses genoux, et, sans lui répondre, embrassa les joues de Jeanneton, partout où les pleurs avoient coulé.

— Est-ce qu'un moment pareil ne vaut pas toute une vie?... lui dit-il après un moment de silence.

Jeanneton l'embrassa et lui dit : « J'oubliois que du jour que je t'ai aimé je n'étois plus un être raisonnable..... je dois partager toutes tes pensées ; ainsi tes sentimens sont les miens.... »

Elle le regarda, et alors elle s'empressa de le débarrasser de son

tromblon et de son sac, puis elle l'entraîna à table ; mais cette petite scène l'avoit tellement émue, que sa gaieté sembloit éteinte.

En ce moment, un homme à cheval passa sur la grande route, sans que personne y fît attention : c'étoit un gendarme qui, voyant à travers les barreaux une vive lumière, jeta un coup-d'œil, et, reconnoissant Vernyct, il s'empressa d'aller chercher du secours.

Le lieutenant et Jeanneton finirent par oublier le moment d'attendrissement qui les avoit si fort émus, et la joie reparut au milieu de leur festin. Jeanneton folâtroit et rioit, lorsque tout-à-coup un bruit de chevaux lui coupa la parole, elle regarda à travers les croisées, et ses brillantes couleurs l'abandonnè-

rent ; Vernyct rioit de son effroi, quand le domestique de l'auberge entra et leur dit à voix basse : « Ils viennent !..... ils viennent !.... »

Jeanneton, frappée, répéta : « Ils viennent !.... »

— Il y a des gendarmes !.... et un bataillon entier de soldats !....

— Des soldats !.... répéta encore Jeanneton immobile.

En effet, le stratagême du lieutenant avoit été réitéré tant de fois, qu'à cette dernière il n'avoit pas complètement réussi : les chefs des postes s'étoient contentés d'envoyer à la poursuite des brigands quelques soldats, en gardant la majeure partie de leurs gens, que, sur l'avis du gendarme, ils venoient de mettre en marche sans faire de bruit.

— Jeanneton !. s'écria Vernyct...

et l'infortunée, à ce son de voix, retrouvant toute sa raison, accourut en le regardant avec cette soumission passive qui émeut si puissamment. « Jeanneton, répéta le lieutenant, ôte la table, mets une échelle à la trappe, et sortez tous !... »

Les domestiques et Jeanneton exécutèrent cet ordre avec une célérité incroyable, et, pendant qu'ils dressoient l'échelle, Vernyct, avec le sang-froid d'une jeune fille qui se mire, prenoit son arme terrible, et examinoit si les amorces, les charges, la poudre, étoient en état.

Jeanneton, lui jetant un douloureux regard, le vit se réfugier dans le grenier, et elle sortit de l'auberge au moment où le bataillon entroit. Elle fut saisie par un gendarme qui la conduisit de l'autre côté

de la grande route, et la remit entre les mains de quelques soldats. Elle frémit en voyant son auberge cernée par toutes les troupes, et la certitude qu'elle acquit de la mort de celui qu'elle aimoit, la rendit immobile, blanche et muette comme une statue de marbre : ses yeux étoient fixes et attachés sur la partie du grenier où se trouvoit Vernyct.

Ce dernier, réfugié au bord de la trappe, tenoit son tromblon appuyé contre le plancher, cachoit cette arme terrible sous un peu de paille, et son œil parcouroit la salle avec curiosité.

Cette salle étoit pleine de soldats ; la maison de Jeanneton fut bientôt parcourue et fouillée dans les moindres recoins, et, quand on vint annoncer au chef que le lieutenant ne

se trouvoit pas, tous les yeux se portèrent sur l'échelle, alors, quand on aperçut Vernyct, il s'éleva un cri terrible : « En avant! s'écria le capitaine qui grimpa le premier sur l'échelle. Sur-le-champ toute la troupe se groupa au bas de l'échelle, et, quand elle fut couverte de soldats, le lieutenant impassible lâcha la détente de son tromblon, et, avant qu'un seul fusil de ses nombreux adversaires ne l'eût couché en joue, l'échelle et la salle furent balayées, comme si un canon eût craché son fleuve de mitraille : chaque soldat étoit couché, mort ou blessé, et ceux qui ne furent pas atteints se sauvèrent.

Vernyct avança la tête hors de la trappe, mais, voyant ce carnage, il essuya tranquillement son arme, la

rechargea comme un chasseur pourroit recharger son fusil après avoir tiré sur une compagnie de perdreaux, et se mit dans la même position.

Les autres officiers traitèrent les fugitifs de lâches, et une seconde fois un second détachement eut le même sort. Alors on tint un conseil de guerre pour savoir quel parti prendre : Vernyct, assez fin pour ne pas ignorer que l'on ne reviendroit pas une troisième fois à l'assaut, débarrassa le plancher des morts qui l'encombroient, et, regardant par la fenêtre ses ennemis qui se consultoient, il hésita s'il ne se mêleroit pas parmi les morts en prenant l'habit de quelque soldat, lorsque tout-à-coup, il vit qu'on lui ôtoit tout moyen de salut, car on formoit un cercle de

troupes autour de la maison, et il aperçut allumer des torches.

En effet, l'on avoit résolu d'incendier l'auberge et de l'entourer de manière à ce que Vernyct fût sur-le-champ fusillé, s'il faisoit mine de vouloir se sauver.

Jeanneton crioit comme une folle, et injurioit les troupes et les gendarmes, en exaltant le courage et l'adresse de Vernyct.

Les troupes disposées autour de l'auberge présentèrent à l'œil un cercle de fusils braqués sur la maison, et quelques soldats hardis jetèrent sur le toit et dans les salles des torches et des morceaux de bois allumés, tandis qu'a chaque décharge des fusils, les officiers, par une habile manœuvre, faisoient resserrer le cercle.

Jeanneton cessa ses cris à l'aspect des flammes qui ne tardèrent pas à s'élever de sa maison qui, au bout d'une demi-heure, brûla tout entière. A chaque fois que les flammes de l'incendie, agitées par le vent ou par des poutres qui tomboient, sembloient se remuer vers un seul point, le cercle de troupes fusilloit cette maison, en dirigeant les balles sur l'endroit où la flamme sembloit indiquer la présence du lieutenant.

A minuit, les flammes n'avoient plus trouvé d'alimens; tout étoit consumé, et, à la lueur des torches et de l'incendie, dont il s'échappoit encore quelques légères flammes, les soldats étoient tous arrivés autour du peu de maçonnerie qui subsistoit encore, et, à chaque fois que quelque chose remuoit, les soldats,

toujours épouvantés par Vernyct, tiroient précipitamment.

Ils venoient tous de décharger leurs fusils de cette manière sur ces ruines fumantes, et chacun, certain de la destruction du lieutenant, s'étoit approché, lorsque tout-à-coup, du sein de cette cendre noire, s'élève, avec la rapidité de l'éclair, un fantôme noirci qui hurle, se jette sur le côté le plus faible du cercle, le rompt, tue quelques soldats à coups de massue, et, à la lueur des lumières, les soldats épouvantés reconnoissent le lieutenant à ses vêtemens de cuir, à ses formes sèches et maigres!... la stupeur s'empare de tout le monde. Vernyct, les mains brûlées, les cheveux en cendres, s'élance vers Jeanneton, qui s'élance elle-même vers lui. A ce spectacle,

tout le monde les fuit, s'écarte, et, pendant qu'ils se tiennent embrassés, une dernière fusillade les réunit dans une même mort.

Il paroît que le lieutenant s'étoit réfugié dans le caveau où jadis Jeanneton avoit enseveli son chevreau, et que la voûte épaisse et tout en pierre du caveau préserva le lieutenant de l'incendie, mais que, ne pouvant supporter plus long-temps le défaut d'air et l'horrible chaleur occasionnée par l'incendie, il avoit préféré une prompte mort que partagea Jeanneton. On les trouva étroitement unis par leur dernier embrassement, et le père Gérard les fit secrètement ensevelir à quelques pas d'Annette et d'Argow.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

ANOMALIES FIGURANT DANS L'ÉDITION ORIGINALE.

Tome premier : Page 215 : une partie de la parenthèse manque au folio.

Tome deuxième : Page 205, première ligne, lire : Quand on t'aurait mis, répon-. Page 243 : la parenthèse manque au folio.

Tome troisième : Pages 72, 110-111 : une partie de la parenthèse manque au folio. Page 166, première ligne, lire : son cousin étoit égal à leur terreur,.

Tome quatrième : Page 161 : une partie de la parenthèse manque au folio.

Ce septième ouvrage de la collection

Le Cabinet Romantique

reproduit en fac-similé l'édition originale de 1824
de *Annette et le Criminel.*

Il a été tiré sur velin antique de Bellegarde et
achevé d'imprimer le 25 juin 1963 sur les presses
de l'imprimerie Genèse à Paris

La reliure identique à celle de l'exemplaire
personnel de Balzac conservé à la collection
Lovenjoul à Chantilly a été exécutée dans les
ateliers d'André Piel relieur à Paris.

Le tirage de cette édition a été limité à mille
cinq cent trente exemplaires hors-commerce :
mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à
1 500 réservés aux membres de l'Association
Les Bibliophiles de l'Originale
et trente exemplaires numérotés de I à XXX
destinés aux animateurs de l'Association. Après ce
tirage il a été procédé à la destruction des plaques
de cette édition.

EXEMPLAIRE N° 241

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01410 8180



